59E ANNÉE MARS 1952

★

# LA REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : Horizons allemands

ROGER PEYREFITTE : Le Miracle de Saint Janvier

HENRI QUEFFÉLEC : L'Appel d'Ouessant (I)

Comte MARCHAND : De l'Ile d'Elbe aux Tuileries (Souvenirs)

ALBERTO MORAVIA : La Mexicaine

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD : Paul Valéry et l'Italie

PIERRE HANOTEAU : Menaces sur les Immeubles

ALBERT BÉGUIN : L'Impatience de Pascal

JEAN MARIOTTI : Tristan et Isolde chez les Canaques

PAUL GUTH : Maurice Bedel

THIERRY MAULNIER : De la Comédie Française aux Variétés

PIERRE AUDIAT : Mémoires offensifs et défensifs

•

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, SERGE VEBER, MARCEL THIÉBAUT, GEORGES PILLEMENT, ANTOINE CHASTENET, MICHEL CLERC

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

# SOMMAIRE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| ROBERT D'HARCOURT | Horizons allemands .. .. .. .. .. | 3 |
| ROGER PEYREFITTE | Le Miracle de Saint Janvier. .. .. | 16 |
| HENRI QUEFFÉLEC | L'Appel d'Ouessant (I) .. .. .. .. | 37 |
| Comte MARCHAND | De l'Ile d'Elbe aux Tuileries (Souvenirs) | 53 |
| ALBERTO MORAVIA | La Mexicaine. .. .. .. .. .. .. | 73 |
| EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD | Paul Valéry et l'Italie .. .. .. .. | 94 |
| PIERRE HANOTEAU | Menaces sur les Immeubles .. .. .. | 105 |
| ALBERT BÉGUIN | L'Impatience de Pascal .. .. .. .. | 114 |
| JEAN MARIOTTI | Tristan et Isolde chez les Canaques. | 124 |
| PAUL GUTH | Maurice Bedel .. .. .. .. .. .. | 131 |
| THIERRY MAULNIER | De la Com´die Française aux Variétés | 138 |
| PIERRE AUDIAT | Mémoires offensifs et défensifs.. .. | 143 |
| | Le Mois à Paris .. .. .. .. .. .. | 152 |
| | Chronique bibliographique .. .. .. | 164 |


★ ★


DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT



**LA REVUE DE PARIS**

publiera prochainement

**LE DESTIN DE LERMONTOV**

**par Henri TROYAT**

**DE LA CONCEPTION A LA NAISSANCE**

par le Professeur DEBRÉ

**ENQUÊTE SUR LE MACHIN**

par

Jacques PERRET



**TARIFS DES ABONNEMENTS**

**France** : Un an (12 numéros). .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros). .. .. **950**

**Étranger** : Un an (12 numéros) .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros) .. **1.150**

**ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES**

**U.S.A.** .. .. .. .. .. .. .. .. .. $ **7**

**Canada** .. .. .. .. .. $ canadiens **7,30**

**Suisse** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. } Fr.S. **28,70**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. .. .. .. .. .. Fr.S. **30**

**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. .. .. .. .. Fr.B. **340**

**Italie** . .. .. .. .. .. .. .. .. Lires **4.360**

**Angleterre**.. .. .. .. .. .. .. .. £ **2/9**

**Égypte**.. .. .. .. .. .. .. .. Piastres. **290**

**Hollande** .. .. .. .. .. .. .. Florins. **26**

**Portugal** .. .. .. .. .. .. .. Escudos. **198**

La différence que l'on peut constater entre le prix de **2.300** francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

**Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)**
**Compte chèques postaux : 360-50 Paris**

**Au Brésil** : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro
**En Uruguay** : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409.
Calle Rincón 487 Montevideo.

**Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse**

**LA REVUE DE PARIS** : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

La formule SNCF

Train+4cv

A PARIS (TRI. 38-32) ET
DANS 46 VILLES DE FRANCE

combine le train
*sur long parcours*
avec la voiture
sans chauffeur
*sur place*

SNC

41-51

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

**GARNIER - ARNOUL**

39, rue de Seine, PARIS (6e) - ODÉ 80.05

*Histoire - Presse - Paris - Jeux et Spectacles*

YVONNE GAUBERT
5, Rue Jacques-Callot
*(Angle Rue de Seine)*
ANTIQUITÉS - OBJETS D'ART
BIBELOTS

Le BACCALAURÉAT se prépare au
**COURS SORBON**
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

# HORIZONS ALLEMANDS

par Robert d'Harcourt

Quelle est aujourd'hui, dans l'Allemagne occidentale, la mentalité de l'homme de la rue? Ses deux aspects peut-être les plus frappants sont le scepticisme et l'insouciance. On vit au jour le jour; la grande politique déçoit. Elle varie trop; elle « avance » trop peu; faite d'oscillations, de contradictions perpétuelles, elle est trop difficile à suivre. Ce qui intéresse, c'est le prix (qui monte) de la pomme de terre et la quantité (qui diminue) de charbon dans la cave.

Ces soucis ménagers, qui sont vifs, n'empêchent pas l'Allemand moyen de goûter le plaisir qui passe. Maltraité par l'Histoire, déçu par les grands horizons, il est devenu un philosophe de l'immédiat, un virtuose de la vie quotidienne. Chaque heure est un capital dont il faut arracher tout ce qu'il peut donner. Les cinémas font salle comble et les cafés regorgent de monde. L'*Oktoberfest* munichois, qui est la grande fête de l'automne bavarois, connaît ses fastes d'autrefois et a repris son traditionnel visage de plantureuse kermesse. Nous étions à Munich à cette époque. Nous avons retrouvé, sur l'immense pelouse de la Theresienwiese, s'offrant à la convoitise du visiteur, les montagnes de saucisses fumantes, les bœufs entiers rôtis à la broche en plein air, les fleuves de bière crémeuse. Trois millions de litres ont été engloutis en quelques jours.

Que ces ripailles géantes et ces aspects « Gambrinus » ne nous fassent pas penser que l'Allemand est aveugle sur les périls qui le menacent.

Copyright by Revue de Paris 1952

Il voit d'un œil très clair les nuages de la ligne d'horizon. Il discerne avec la même lucidité son impuissance personnelle à les écarter. L'issue de la guerre lui a enlevé, en même temps que le goût de l'aventure, la possibilité de peser sur le cours des affaires du monde. Il a, malgré les voyages de M. Adenauer, l'impression d'être tout de même encore en marge des grands débats, d'assister plus que d'agir et prend au demeurant, avec le haussement d'épaules du philosophe, son parti de l'attitude de l'observateur devant l'impuissance du monde à sortir du chaos. La formule fameuse du « *ohne uns* » a vraiment traduit la réaction de la masse allemande, non seulement devant le thème brûlant du réarmement, mais devant les problèmes de la politique internationale. *Ohne uns*, « sans nous » — que les autres, que les « grands » qui occupent le devant de la scène avec les interminables « bavardages » de leurs conférences internationales se débrouillent tout seuls! Et si l'absurdité du vainqueur doit un jour aboutir à ce que les peuples de nouveau se cassent la tête, que le jeu se fasse « sans nous ».

## *RÉALISME ET DÉSENCHANTEMENT*

La tentation du *no man's land* est forte chez beaucoup d'Allemands. Elle est la plus tangible traduction du dégrisement de la défaite. Il y a eu dans les profondeurs du peuple allemand, après la guerre manquée, un phénomène d'affaissement psychique comparable au phénomène physiologique consécutif à certaines grandes maladies fébriles, que le langage médical appelle la « défervescence ». Cet état de fond psychique peut être aujourd'hui partiellement masqué par l'indéniable montée économique de l'Allemagne et par les manifestations de vitalité en flèche dont le monde a été témoin. Il subsiste cependant et est peut-être la plus valable explication de la lucidité froide du regard que l'Allemand jette aujourd'hui sur la scène politique et de son attitude de refus devant la perspective de mettre à nouveau le doigt dans l'engrenage. Il n'y a peut-être aujourd'hui en Europe aucun peuple plus réfractaire à la douceur des illusions. Les grands mots dont ont abusé les maîtres d'hier font aujourd'hui long feu. Si la défaite n'avait eu comme conséquence que la défiance devant les attitudes d'estrade et les appels du pied, nous ne pourrions, comme témoins du dehors, que nous en féliciter (en y voyant par exemple une garantie d'immunité contre les provocations nationalistes de ces derniers mois). Le phénomène toutefois est plus profond. Il prive l'intégration au front occidental de la résonance affective qui lui donnerait son maximum d'efficacité. Que l'Allemand se tourne vers l'Ouest ou vers l'Est, les deux mots qui caractérisent le mieux son état d'esprit sont « réalisme » et « méfiance ».

Cette attitude, avec ce qu'elle comporte de morne, se traduit assez bien dans cette lettre d'un habitant de Francfort :

« *Dans l'ensemble l'Allemand n'a aujourd'hui plus d'idéal auquel il consentirait à se sacrifier. Beaucoup d'entre nous, si la guerre éclatait, prendraient les*

*armes contre l'Est, mais ce n'est pas un idéal qui les animerait, c'est la haine (qu'ils aient été dépouillés de leur pays comme les réfugiés de l'Est ou qu'ils aient, comme prisonniers de guerre, conservé de tristes souvenirs de leur captivité). Cependant vouloir s'engager* contre *quelque chose n'est pas une raison suffisante pour se réarmer. Un réarmement ne peut être vraiment accepté que du peuple qui a quelque chose de vital à défendre, qui s'engage* pour *quelque chose. Cet engagement « pour » n'existe pas chez la plupart des Allemands. Certes dans une guerre avec l'Est l'enjeu ne serait rien de moins que notre vie et notre liberté. Mais la simple lutte pour la vie, née d'une peur mortelle, n'est pas le service d'un idéal. Et au surplus cette liberté si vantée est-elle vraiment si bien représentée dans notre Allemagne de l'Ouest? Certes l'habitant de l'Ouest est assuré de ne pas être jeté au camp de concentration pour délit d'opinion, mais s'il se permet de faire de la politique et de penser autrement que les autres, il peut s'attendre à être réduit au silence par ses adversaires au moyen de mesures économiques. »*

Voilà en vérité un tableau assez désenchanté, et l'Allemagne que nous avons ici devant nous, cette Allemagne boudeuse, maussade, mécontente d'elle-même et des autres, est fort loin de l'Allemagne d'hier et d'avant-hier. Aucune trace vraiment d'allégresse martiale. La guerre « fraîche et joyeuse » est loin! Le réarmement, s'il se fait, sera *subi*. « Adenauer égale caserne » *(Adenauer gleicht Kasernenhof)*, c'est le mot-cliché de l'opposition de la rue. « Qu'on nous donne, ajoute-t-on, du charbon et des écoles au lieu de casernes. »

« *Les Américains*, m'écrit un correspondant, *se sont dit que nous avions dans le sang le drill et le pas de l'oie et qu'on ne pourrait nous faire de plus grand cadeau que de nous offrir le moyen d'être de nouveau casqués et bottés. Quelle naïveté et quelle erreur !* »

## *LA FUITE DANS LE PASSÉ*

L'opposition instinctive de la masse allemande au réarmement est le fait indéniable, le fait « primaire ». Comment le concilier avec d'autres faits non moins patents : avec les ligues de soldats, par exemple, qui surgissent aujourd'hui comme des champignons sur le sol allemand? Avec les accents guerriers qui retentissent sur les estrades? Avec le bruyant effort de réhabilitation du nationalisme qui s'affiche un peu partout? Nous pensons que la réponse doit, dans une certaine mesure, être cherchée dans l'*âge* des intéressés. Les Allemands qui font entendre l'accent de réalisme sceptique que nous avons noté tout à l'heure et ceux qui s'exaltent au souvenir du passé militaire n'appartiennent pas à la même génération : entre eux les années ont creusé un infranchissable fossé. Nous ne songeons pas à minimiser le péril nationaliste de droite, un péril qu'ont mis suffisamment en lumière les élections de Basse-Saxe et de Brême, mais il nous semble que l'aspect rassurant de certaines manifestations est l'âge des manifestants.

Un témoin nous rapporte les scènes qui se sont récemment déroulées à Hameln à l'occasion de l'anniversaire de la mort du second chef du « Casque d'Acier » de célèbre mémoire, Theodor Düsterberg.

Nous sommes devant une tombe fleurie de couronnes mortuaires,

militairement gardée par deux jeunes membres du nouveau « *Casque d'Acier* » (car il existe aujourd'hui un *Stahlhelm* « redivivus »), figés dans la plus exemplaire des rigidités militaires. Des étendards du Reich défunt flottent au vent. Quelle est l'assistance? Une poignée de jeunes gens en bottes et culottes de cheval noires. Beaucoup de vieux messieurs, à la figure grave, avec l'insigne du « Casque d'Acier » au revers de leur manteau. Beaucoup de vieilles dames aussi, car il y a dans le « *Casque d'Acier* » une section féminine : « *Reine Louise* ».

Tout ce monde est grave, recueilli, pénétré de son importance, un peu sclérosé. L'atmosphère générale est automnale. Un feldwebel de la première guerre mondiale lit un discours dont il tient les feuillets au-dessus d'un chapeau haut de forme. Deux dames âgées et distinguées, l'une au nom de l'Allemagne occidentale, l'autre au nom de l'Allemagne orientale, jurent d'une voix chevrotante au colonel Düsterberg « fidélité jusque dans la mort ». Un orateur septuagénaire, le Dr Lehmann, après avoir appelé à son secours Goethe, Schiller et Hölderlin pour mieux mettre en valeur la grandeur du défunt, conclut à la nécessité tout ensemble d'une contribution militaire de l'Allemagne et du « refus des guerres injustes ».

Propos louables, et en tout cas inoffensifs, qui pâlissent un peu à côté de la martiale harangue du pasteur Hans Graff, de Minden. D'une voix restée vigoureuse, en dépit de ses soixante-dix années, le pasteur célèbre la grandeur de « *l'idéal prussien* » et la nécessité pour la jeunesse d'Allemagne de passer de nouveau par « *l'école de la discipline, de la virilité et de la propreté* ». Ces fortes vertus, seule l'armée peut les donner. « *Le rétablissement de la Wehrmacht est une chose qui va de soi, c'est au nom de l'amour que nous l'exigeons.* » Nous avouons ne pas saisir tout de suite le lien entre « *l'amour* » et la « *restauration de la Wehrmacht* », mais l'auditoire accueille cette conclusion avec une grave sympathie. Son panégyrique des vertus du soldat terminé, le pasteur pense qu'il convient, devant une tombe et devant une croix, de laisser tout de même une place au spirituel et expédie un « *Notre Père* » avec une brièveté toute militaire.

Nous avons suivi fidèlement un témoin visuel dans son récit d'une scène assez caractéristique. Tout cela, mon Dieu, n'est pas en soi bien alarmant. Nous retrouvons cependant sur les lèvres de ce pasteur si admiratif des vertus formatrices de la caserne des mots qui nous rappellent de fâcheux souvenirs. *Manneszucht*, *Haltung*, *Sauberkeit* — nous nous rappelons quel abus fut fait, dans un passé récent, de cette espèce de garde à vous moral et où ont mené ces mots-là. Des mots dangereux en pays allemand. Nous nous rappelons quel tremplin ils ont fourni aux hommes du III^e^ Reich.

Ce qui nous rassure, nous le répétons, c'est l'âge des acteurs. Ces harangues de vieillards devant une tombe, dans le crépuscule de novembre, appartiennent à un hier qui déjà s'efface. On ne ressuscite pas le passé.

L'Histoire, a-t-on dit, est un perpétuel recommencement. Elle n'est jamais une copie. Ce second « Casque d'Acier » ne dépasse guère le cadre d'une « rétrospective » sentimentale.

***

Cette fuite dans le passé est un des aspects caractéristiques de l'Allemagne actuelle. Nous avons sous les yeux un des innombrables magazines qui, outre-Rhin, encombrent les kiosques. Celui-ci offre à son lecteur en première page une grande image de la Kronprinzessin Cécile debout à côté d'un alezan tenu par la bride, en uniforme de colonel d'un régiment de dragons (« son » régiment), la cravache à la main, le dolman constellé de décorations, coiffée d'un casque à pointe d'ailleurs trop petit pour une tête qui n'a pas voulu faire le sacrifice de sa chevelure. A côté d'elle se tient sa belle-sœur, la princesse Viktoria-Luise, arborant le « *coquet uniforme des hussards de la mort* ».

Tout un public s'enchante de ces images d'un passé où le chromo se mêle au martial. Ce passé — les « colonels » féminins, le « *coquet uniforme des hussards de la mort* » — nous pouvions le croire enseveli sous les décombres. Nous constatons son étonnante vitalité. La monarchie et le nationalisme accaparent l'imagerie populaire. C'est la fatalité de la République, en Allemagne, de n'avoir point de visage.

Tournons les pages de notre illustré. Une suite de vues nous présente la princesse à toutes les heures d'une jeunesse comblée. Nous la voyons à cheval, à sept ans, sur son poney *Flocon de Neige*, tenu respectueusement par la bride par un groom en livrée, coiffé d'un gigantesque et surprenant haut de forme aux couleurs de la maison grand-ducale de Mecklembourg-Schwerin. Un peu plus tard, nous la trouvons dans son « studio de jeune fille » au château de Gelbensande. La fenêtre est ouverte sur le paysage du Mecklembourg. Il y a un grand bouquet sur la table. Abandonnée dans une attitude de rêverie, la princesse tient sur les genoux un livre qu'elle regarde de loin et, semble-t-il, sans passion. Ce détachement ne concorde pas avec ce que nous dit le chroniqueur qui tient à nous faire savoir que « durant les longues soirées de l'hiver mecklembourgeois, Cécile se plonge dans l'étude des classiques, à moins qu'elle ne s'asseye devant son piano à queue pour charmer sa mère et ses hôtes ».

Le grand tournant approche. Dans le « cadre idyllique » de Gmunden, sur les rives du Traunsee, la princesse a fait, à dix-sept ans, la connaissance « de celui qui sera son époux », le Kronprinz Wilhelm. « Deux cœurs se sont rencontrés. » Cécile et Wilhelm sont fiancés. Nous les voyons côte à côte au château de Gelbensande dont les « giboyeuses forêts attirent le passionné chasseur » qu'est le Kronprinz. C'est l'hiver, les arbres sont nus, la princesse tient frileusement les mains dans un grand manchon. Le Kronprinz, en tenue plus sportive, bottes et culotte de cheval, semble content de sa journée et du tableau : plusieurs pièces de gros gibier

couchées à ses pieds. Enfin sonne la grande heure : en juin 1905, Cécile, duchesse de Mecklembourg-Schwerin, solennellement unie à Guillaume de Hohenzollern, passe en grande pompe sous la porte de Brandebourg. « L'allégresse populaire, le tonnerre des salves de canons, le chœur innombrable des cloches donnent à la traversée de Berlin le caractère d'une marche triomphale. »

Comment le rédacteur de l'hebdomadaire présente-t-il cette vie en images d'une « impératrice sans couronne » à un lecteur allemand de 1951 dont il connaît les goûts et... les rêves ? « *L'ère wilhelminienne a donné à notre peuple l'unité politique et la prospérité économique ; elle a été pour le bourgeois l'époque du confort assuré, pour l'ouvrier le début d'une grande époque sociale. Quoi d'étonnant à ce que nos parents et grands-parents aiment tant porter leur regard en arrière vers les années inséparables du nom Hohenzollern ?* »

***

Nous voilà assez loin de la République, et le bilan de la fameuse « rééducation démocratique » du peuple allemand apparaît assez mince. Nous n'avons cité, avec ce détail, un magazine allemand que parce qu'il est un témoignage entre cent autres d'un état d'esprit qui aujourd'hui s'étale partout chez nos voisins, état d'esprit qui, si nous y réfléchissons un peu, ne doit pas nous surprendre. Cette nostalgie d'un passé d'abondance et de puissance était prévisible. La faillite donne une mélancolique intensité et une âpre douceur au souvenir de la prospérité d'hier, et pour le sinistré les décombres revalorisent les images de la maison encore debout.

Au fond de la province allemande, une vieille dame à mitaines noires, un officier en retraite à moustaches blanches feuillettent derrière la vitre du café de la petite ville un illustré comme celui dont nous venons de parler. Ils tournent lentement les pages. Tout un passé leur remonte au cœur et vient embuer le regard.

« *Nos parents et nos grands-parents* », a eu soin d'écrire le rédacteur du magazine de tout à l'heure quand il nous a dit la force de cette nostalgie du passé. Utile précision. Nous avons en face de nous des générations fort différentes : celle qui a encore connu l'Allemagne impériale ; celle dont les empreintes décisives se placent à l'époque de Weimar ; celle du III^e^ Reich. Trois générations, trois mentalités.

## *REVALORISATION DU III^e^ REICH*

La grande coupure est celle qui sépare les Allemands qui ont connu le passé de ceux qui ne peuvent plus faire de comparaison, dont toute la sensibilité s'est formée sous le nazisme. Nous avons noté à l'instant la nostalgie de l'époque impériale, celle qui s'éveille sur des photographies jaunies, celle aussi qui se traduit chez de vieux militaires exhumant de

l'armoire l'uniforme de leurs belles années. « *Tout cela sent la naphtaline* », écrit avec une irrespectueuse allégresse un jeune journaliste d'outre-Rhin.

L'époque wilhelminienne laisse derrière elle des regrets et c'est à elle que pensent les Allemands qui parlent de la « *gute alte Zeit* ». Le régime qui l'a suivie n'en laisse point ; les seuls mots de « nostalgie weimarienne » ont une saveur d'ironie. C'est le destin de la République en Allemagne de n'être point pleurée parce que c'est sa fatalité de naître avec le signe de la défaite sur le front et de n'éveiller que des images de déclin et de faiblesse.

Il n'existe point de nostalgie *weimarienne*, mais il existe une fort réelle nostalgie *hitlérienne*. Et c'est d'elle que nous voudrions maintenant parler. A première vue il semble paradoxal qu'elle puisse s'éveiller chez un peuple qui a tous les jours sous les yeux, sous la forme de ses villes-cimetières, l'aboutissement de la croix gammée. Cette leçon de choses ne l'empêche pas d'exister. Nous la trouvons chez l'homme de la rue sous la forme d'exutoire à la mauvaise humeur provoquée par le prix de la pomme de terre, la rareté du charbon et la montée de l'impôt.

La fidélité au nazisme prend des formes moins inoffensives que de platoniques soupirs dans le « parti socialiste du Reich » (*sozialistische Reichspartei*). Nous nous rappelons ses succès électoraux. Le 6 mai 1951, seize de ses candidats entrent en vainqueurs au Landtag de Basse-Saxe. Pour la première fois l'étranger, devant le fait brutal de l'accession au pouvoir d'un parti politique se proclamant cyniquement l'héritier du III^e^ Reich, ouvre les yeux sur un péril auquel il n'avait pas encore fait l'honneur de le prendre au sérieux. Les déclarations des chefs ne laissent aucune place au doute : « *Les choses iraient mieux chez nous*, affirme publiquement le baron de Bothmer, *si nous avions encore Adolf Hitler !* » Qui parle ainsi ? Un ancien « chef général du travail » *(Generalarbeitsführer)* sous Hitler. Car tous les leaders du parti sont d'anciens fonctionnaires nazis. Nous voyons devant nous des revenants : les Jungbannführer, les Obersturmbannführer, les S.S. Brigadeführer, les S.S. Obergruppenführer surgissent des décombres. Toutes ces étiquettes d'hier que nous avions la candeur de croire devenues des stigmates sont redevenues des titres. Leur appartenance aux cadres hitlériens, non seulement les élus nouveaux ne songent pas à la cacher, mais ils l'étalent complaisamment en faisant officiellement parvenir au président du Landtag un *curriculum vitae* où sont rappelés par le menu leurs activités « *d'anciens lutteurs* » *(alte Kämpfer)*. Une mauvaise plaisanterie, en vérité, six ans après l'effondrement et au pays de la dénazification !

Mauvaise plaisanterie également la manière dont les orateurs du parti tournent l'interdiction de parler en public que leur ont value leurs provocations verbales. On leur a retiré la parole, on ne leur a pas enlevé le droit de paraître sur les estrades. De ce droit ils vont user généreusement. « *Ich habe Redeverbot* » (j'ai défense de parler), ce sont les seuls mots que prononce en guise de discours le général Remer, le chef du parti,

l'officier qui a fait échouer le putsch contre Hitler du 20 juillet 1944, quand il s'exhibe devant le public les bras croisés, les lèvres serrées, en statue de la vérité bâillonnée. Fructueux cabotinage! Le tribun enchaîné déchaîne la frénésie des foules. Muet, il recueille plus d'applaudissements que discourant. Gageons que les quelques mois de prison que lui ont tout récemment valus ses intempérances de langage ne feront que hausser sa popularité.

Dans cette ingéniosité à tourner les interdits en en faisant sortir des moyens de propagande, dans ce sens très sûr des réactions de la masse devant l'audace de la fronde, dans cette impertinence à l'endroit du pouvoir officiel auquel on fait entendre qu'il « n'en a pas pour longtemps », nous retrouvons avec un caractère d'hallucinante ressemblance, l'atmosphère du nazisme dans la période de la « conquête ». Ressemblance dans la tactique. Ressemblance dans le vocabulaire. Une fois de plus la démocratie est traitée en personne « sénile » qu'on peut librement bafouer.

Une fois de plus le programme est d'abord négatif. Il s'agit de faire place nette, de purger l'Allemagne des miasmes qui l'empoisonnent en la délivrant des « fossoyeurs dans lesquels s'incarnent les bacilles de la trahison politique ». Quel geste attend le peuple d'Allemagne? Le geste libérateur qui « extirpera l'esprit de Weimar ». Voilà qui est clair. Nous nous croyons revenus vingt années en arrière. L'hitlérisme nouveau fait l'économie d'un nouveau langage. « *Bakterien des Hochverrats... radikale Ausrottung...* » (Bacille de la haute trahison... Extirpation radicale...), ces mots de violence nous les avons déjà entendus. Nous les pouvions croire emportés par l'aboutissement de l'aventure, mais nous sommes bien obligés de constater que devant des maisons éventrées et des murs calcinés ils gardent leur pouvoir de prise. Ils font briller des yeux et se serrer des poings. Ils remuent chez l'Allemand un fond d'émotion viscérale auquel l'orateur d'estrade ne s'adresse jamais en vain.

Comme Hitler, ses héritiers sauront attendre. La patience est l'utile sœur de l'audace. « *Nous adressons à tous nos camarades un impératif appel à la discipline. Sachez attendre. Dans quelques années on ne comprendra même plus l'époque à laquelle nous vivons.* »

***

Nous voudrions laisser à un Allemand le soin de caractériser la menace et de faire le point. Voici ce qu'écrit en décembre 1951 l'un des meilleurs journalistes d'outre-Rhin :

« *Le concert que nous font assez entendre les esprits du Passé hier encore blottis dans leurs trous de taupes, aujourd'hui sortis de l'ombre au cri de : « Réarmons l'Allemagne », ce répugnant vacarme résonne impunément aux oreilles des puissances d'occupation de l'Ouest qui ont bien d'autres soucis, aux oreilles d'un public allemand fatigué qui, dans son immense majorité, ne sympathise pas avec toute cette violence, mais qui a perdu la faculté de s'émouvoir et de s'indigner, qui a perdu ses réflexes. Toutes ces manifestations du néo-nazisme sont pour nous de vieilles*

*connaissances, depuis le déchaînement d'injures contre les hommes d'État de la démocratie jusqu'à la réédition d'une nouvelle légende du coup de poignard dans le dos. (Cette fois c'est le 20 juillet 1944 que l'on exploite !) Que ce spectacle nous l'ayons vu une fois, c'était à la rigueur compréhensible, vu l'état désespéré dans lequel se trouvait le Reich après 1918. Mais qu'il se reproduise en 1951 défie l'imagination. Il est grotesque qu'il y ait aujourd'hui, au milieu de nous, des fous et des malfaiteurs qui assis sur des monceaux de gravats hurlent à pleins poumons : « Ah ! Si nous avions un Hitler ! » Il est honteux que des hommes qui sont à l'origine de notre actuelle misère, aient l'aplomb de célébrer les beautés de « l'esprit du soldat » devant l'armée des mères dont les yeux se sont taris à force de pleurer un disparu. Il est triste qu'il se trouve dans notre démocratie des auditeurs et des électeurs pour ces preneurs de rats jouant de la vieille flûte de toujours. »*

Nous nous rappelons la vieille légende germanique : le preneur de rats de Hameln conduisant aux sons de sa flûte le cortège des enfants aux eaux du fleuve où ils se noieront. L'image a bien souvent été appliquée à Adolf Hitler. Aujourd'hui encore la « vieille flûte » garde sa magique puissance sur les oreilles allemandes. La masse allemande n'aime pas être *consultée* (il faudra bien du temps pour que son éducation démocratique soit faite, pour que se forme chez nos voisins une opinion publique), elle aime être *conduite*. Elle est obéissante avec ferveur, conformiste avec passion. La même raison donne à l'Allemagne d'incomparables fonctionnaires et de médiocres électeurs. Karl Barth, qui est un sagace observateur, a noté comme un des traits psychologiques majeurs de l'Allemand « *l'incurable goût d'être conduit* ».

## *UN MALAISE ALLEMAND*

Il y a aujourd'hui un « malaise allemand ». Ces derniers mots un journaliste d'outre-Rhin en fait le titre d'un article où nous paraît très bien fixée la température interne de l'Allemagne. Quel reproche l'Allemand de la rue adresse-t-il à la politique de Bonn ? Celui de le laisser en dehors des événements, de le laisser dans le noir. Il admettrait très bien de ne pas être initié au détail des négociations du tapis vert, mais sur la question du réarmement il lui semble que sa qualité de premier intéressé lui donne le droit de savoir où on le mène. Ce qu'il voit, et ce qui lui déplaît, c'est qu'au bout de cheminements obscurs, l'heure viendra où il sera placé devant l'obligation de dire « oui » ou « non » *en bloc* à un système rigide d'engagements dont il approuvera une partie et désapprouvera l'autre.

L'opération du réarmement n'est pas seulement désagréable. Elle comporte des risques inflammatoires généraux : le passage de la guerre froide à la guerre chaude. Est-elle, se dit notre Allemand moyen, vraiment indispensable ? Un *modus vivendi* Est-Ouest (dont le réarmement ferait une impossibilité) est-il vraiment impensable ? A-t-on épuisé toutes les possibilités ? Faut-il tant « se presser » ?

Ces pensées, ces hésitations, ne comportent d'ailleurs aucune illusion à l'endroit de Moscou. La « perfidie » de la propagande soviétique, le but final de ces appels faussement fraternels à la « conversation générale

autour de la même table » sont parfaitement vus. L'Allemand ne se laissera pas « prendre à l'appât », ne se laissera pas « glisser dans les voies de la démocratie populaire ». Mais en même temps il ne voudrait pas que soient réduites à néant les dernières chances d'un apaisement international par un réarmement dans lequel il voit pour son peuple même, un danger.

Ce danger *interne* du réarmement, comment le voit un témoin lucide de son peuple auquel n'échappent pas la vulnérabilité d'une démocratie encore mal assurée et l'inquiétante disproportion de forces entre un pouvoir militaire renaissant et cette démocratie naissante et encore si fragile ?

« *C'est avec grand souci que nous constatons à quel point notre peuple a oublié la leçon du passé. Dans l'Allemagne du Nord des hommes aujourd'hui sont à l'œuvre qui n'ont que mépris et haine pour notre jeune démocratie. Les paroles de folie et de provocation tombées des lèvres d'anciens généraux sont encore dans notre oreille ! Le pouvoir civil de l'État n'est pas encore dans notre peuple assez consolidé pour que l'on puisse sans danger l'exposer à la concurrence militaire. On nous dit bien qu'avec le plan Pleven il n'y aura pas d'armée allemande, mais seulement des contingents allemands intégrés dans une armée européenne. C'est possible, mais nous ne pouvons nous retenir de penser que quelle que soit la formule appliquée, nous allons voir s'en aller le seul avantage, le seul « actif » laissé entre nos mains à la suite d'une guerre perdue : la chance d'avoir en Allemagne, et pour longtemps, un État démocratique solide sans contrepoids militaire. Et parce que nous croyons que notre pays ne peut retrouver la santé que sous la forme d'un État de liberté, nous aimerions bien rester des civils, et entre nous, aussi longtemps qu'en existera la possibilité. Peut-être cet état d'esprit semblera-t-il singulier et compliqué à l'étranger. Mais nous ne pouvons pas nous faire meilleurs que nous ne sommes, et ceux d'entre nous auxquels l'amère expérience d'hier a appris quelque chose ne voudraient pas tomber dans le péché de légèreté.* »

Voilà, dans la bouche d'un homme qui connaît la pente de son peuple et sa faiblesse spécifique devant « l'appel au soldat », des paroles dont nous ne méconnaîtrons ni la sincérité ni la gravité d'avertissement.

Elles rejoignent à peu près le verdict d'un autre Allemand un peu moins pessimiste, peut-être parce qu'il ne se contente pas de l'attitude passive, mais également lucide sur le péril interne que représente le réarmement pour une Allemagne démocratique : « *La défense contre le péril nationaliste, c'est sur nous-mêmes que nous devons compter pour l'assurer. L'aide ne nous viendra pas du dehors. Les puissances de l'Ouest ont besoin aujourd'hui d'un esprit militaire allemand. Elles ne savent pas ce que cet esprit peut servir à camoufler chez nous.* »

***

Nous avons marqué, au début de ces pages, comme un des traits de la psychologie de l'Allemand moyen, le scepticisme engendré non seulement par le chaos du monde, mais par le chaos à l'intérieur de son pays. Ce scepticisme nous paraît assez bien exprimé dans les lignes qui suivent :

« *Quel est aujourd'hui celui d'entre nous qui peut arriver à comprendre quelque chose à l'inextricable maquis de la politique ? On nous présente la réunification de l'Allemagne comme un programme universellement admis, alors qu'en fait les deux moitiés de notre pays s'éloignent toujours plus l'une de l'autre. Comment comprendre*

*goutte au réarmement allemand? On l'exige, et en même temps on le redoute. Adenauer le dépose tout prêt sur la table des conférences internationales pendant que Schumacher nous met contre lui en garde. On nous dit qu'il assurera la paix, et en même temps que la Russie en fait un* casus belli. *Mêmes ténèbres sur le plan social : notre ministre de l'Économie repousse « l'austérité », pendant que son collègue des Finances médite de nouveaux impôts ; trois cent quarante mille réfugiés moisissent et pourrissent dans des camps pendant que cent mille autres citoyens s'offrent des voyages d'agrément à Paris. Trop de problèmes, trop de dangers ! »*

## *DIVERGENCES CROISSANTES ENTRE L'ALLEMAGNE DE L'OUEST ET CELLE DE L'EST* *

Nous avons entendu les pessimistes. Ils ne sont pas toute l'Allemagne. D'autres Allemands, sans se dissimuler les dangers, voient les bénéfices substantiels de la situation. Ils discernent avec lucidité la *liaison* entre le péril et le profit. Ils voient tout ce qu'ils doivent à la menace de l'Est et que, sans les Russes, ils n'en seraient pas où ils sont. Ils prennent avec philosophie leur parti de la double déchirure : celle du monde et celle de leur pays, en considération de ce qu'elle leur *rapporte*. Laissons un Allemand faire, non sans rondeur, le point devant nous :

« *Nous n'en aurions pas cru nos yeux si, en* 1945, *des photographies nous avaient montré le chef du gouvernement de l'Allemagne causant familièrement au coin de la cheminée avec Winston Churchill. Les choses ont changé, et les hommes. Dans un sens favorable pour nous... Nous ne nous faisons aucune illusion sur la cause fondamentale de cette prodigieuse évolution : l'effondrement de la coalition de nos vainqueurs. Avec son corollaire : l'intégration dans le système d'alliances de l'Ouest de la moitié occidentale de notre peuple. Si la coalition des puissances de l'Ouest tenait encore aujourd'hui, nous savons bien que ce ne serait pas Konrad Adenauer qui serait à Buckingham, mais Joseph Staline. L'impossibilité pour Moscou et Washington de s'entendre sur rien et en particulier sur l'Allemagne, entraînait pour le pays qui est le milieu de l'Europe l'impossibilité de devenir un espace vide. Les quarante-huit millions d'Allemands qui ont eu le bonheur de ne pas être occupés par les Rouges ont profité du fait qu'ils sont devenus les collaborateurs des gouvernements démocratiques au lieu d'être les bagnards du Kremlin. Il y a des Allemands auxquels cet état de fait n'agrée point. Pour deux raisons : parce qu'il perpétue la guerre froide dont nous avons beaucoup à craindre, parce qu'il est indissolublement lié au renoncement à l'unité de l'Allemagne. Certes nous connaissons la peur, la peur que demain la guerre froide devienne la guerre chaude, mais n'oublions pas une chose, c'est qu'avec la peur nous sont venus les rations alimentaires meilleures, la réforme monétaire, les adoucissements du statut d'occupation. Certes nous déplorons le sort de vingt millions des nôtres bâillonnés au-delà du rideau de fer, mais c'est parce que nous sommes séparés d'eux que le chef de notre gouvernement reçoit dans les capitales d'Europe l'accueil cordial que nous constatons. On ne peut pas avoir tout à la fois. Surtout après deux guerres perdues. C'est l'indéniable mérite d'Adenauer d'avoir bien vu cela, lucidité qui reçoit sa récompense à Paris, à Rome et à Londres. »*

***

Saluons, à notre tour, la lucidité et le courage de notre témoin. Il dit tout haut ce que beaucoup de ses concitoyens pensent tout bas. L'unification est aujourd'hui en Allemagne le mot « fétiche » et le mot « tabou ». Un mot qui sert des deux côtés du rideau de fer, qu'on exploite à l'Est,

qu'on répète à l'Ouest, au fond sans y croire vraiment. Notre témoin a devant nous le courage de l'indépendance à l'égard du fétiche, le courage de rejeter les hypocrisies et de déchirer les illusions en marquant les options douloureuses mais nécessaires : « C'est *parce que* nous sommes séparés de nos frères de l'Est qu'Adenauer reçoit dans les capitales d'Europe l'accueil qu'il reçoit. »

La vérité est qu'il se pose ici une question de fait. Le fait de la divergence tous les jours plus accentuée entre l'Allemagne de l'Est et celle de l'Ouest. Un pays ne subit pas impunément six années de bâillon et de terrorisme. Les réflexes de défense s'usent. A la révolte succède l'habitude. On ne peut pas toujours se raidir. La jeunesse surtout ne peut pas s'établir dans le refus. De nouvelles manières de penser et de sentir se forment. Ce serait grande illusion de croire, à l'Ouest, que l'obsédante propagande soviétique, que cette énorme entreprise de cours obligatoires d'initiation au « matérialisme dialectique » n'ont pas laissé de trace. Cette mécanisation des cerveaux finit par éteindre les voix de la critique. Et ce serait encore une illusion de s'imaginer que rien n'a pu séduire la jeunesse allemande de l'Est dans ce que lui a fait connaître Moscou. Il y a des réformes introduites par les Soviets dans la vie allemande sur le plan économique et social dont cette jeunesse ne se séparera pas d'un cœur léger. Il serait téméraire de croire qu'après avoir connu certaines structures de l'Est, elle se rallierait — l'heure venant à sonner d'une réunification possible — à celles de l'Ouest avec un enthousiasme sans réserves. Elle restera marquée par le monde dans lequel elle a vécu. « *Nous sommes devenus d'autres hommes* », c'était hier l'aveu que nous lisions dans une lettre d'un Allemand de l'Est.

« *La possibilité d'une jonction nous serait-elle donnée*, m'écrit aujourd'hui un autre Allemand (occidental cette fois), *arriverions-nous à nous comprendre?* » Les mots « Rideau de fer » sont trop faibles...

***

Dans cette question du réarmement de l'Allemagne qui aura fait monter si dangereusement la température de l'Europe, il y a un point qui frappe beaucoup d'esprits outre-Rhin : l'illogisme des positions alliées et singulièrement françaises. « *Vous voulez nos soldats pour faire face à la menace de l'Est, nous dit-on, et en même temps vous en avez peur. Même intégrée, l'armée allemande vous inquiète encore. Cette invincible défiance, les grands mots de communauté occidentale ne parviennent pas à la masquer. Vous souhaitez des inconciliables : une Allemagne efficace (contre Moscou) et en même temps impuissante. Vous rejetez théoriquement toute discrimination de l'Allemagne, et pratiquement tout votre comportement la crie. La méfiance à l'égard du peuple dont on prétend faire un allié, il n'y a pas de position plus irrationnelle, et finalement plus maladroite. Le même front militaire suppose le même front moral.* »

Certains Allemands ironisent sans légèreté sur notre « complexe de sécurité ». Les plus raisonnables reconnaissent la légitimité de l'appréhension française (qui se confond avec l'appréhension allemande, le militarisme représentant un péril interne et externe), mais ajoutent aussitôt qu'il n'existe pas de « sécurité 100 p. 100 » qu'il y a « un risque de la paix comme il y a un risque de la guerre ».

Un officier d'Etat-Major distingué de la dernière guerre, Adelbert Weinstein, a écrit récemment sur un thème brûlant, un petit livre intelligent et rassurant, qu'il intitule assez étrangement : « Armée sans pathos ». (Armee ohne Pathos), c'est-à-dire une armée lucide, réaliste, mais strictement purgée de tout esprit de caste, de toute ambition dangereuse, de tout romantisme guerrier. Il atteint ainsi « le fond du problème ». Cette armée allemande nouveau style est-elle possible? Pouvons-nous espérer des militaires sans militarisme? Nous ne tarderons pas beaucoup à le savoir.

ROBERT D'HARCOURT,
*de l'Académie Française.*

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### LES GRANDS PHILOSOPHES DE L'OCCIDENT

par F. Tomlin
(traduit de l'anglais par Hélène Jung) *(Payot)*

La vie d'un philosophe est inséparable de son œuvre car l'éthique est le véritable aboutissement de toute philosophie et il est significatif que le premier et peut-être le plus grand des philosophes ne nous a laissé aucun écrit.

Après Socrate, M. Tomlin consacre un chapitre à chacun de ceux qu'il regarde comme les plus déterminants dans l'évolution de la pensée philosophique occidentale : Platon, Aristote, Saint Augustin, Abélard, Saint Thomas d'Aquin, Descartes, Spinoza, Leibnitz, Locke, Berkeley, Hume, Kant, Hegel, Nietzsche, Bergson.

Le lecteur français pourrait s'étonner de trouver dans cette liste peu de ses compatriotes, mais l'auteur — qui à Paris se consacra ces dernières années aux relations culturelles de la France et de la Grande-Bretagne — lui demande avec bonne grâce de tenir compte du fait que son livre fut écrit pour le public britannique avant tout projet de traduction.

Intercalant les « interludes » entre ces chapitres biographiques, l'auteur a réussi à faire d'un volume de dimensions relativement modestes une véritable histoire de la philosophie. Sa lecture est une distraction de haute qualité susceptible d'intéresser un très large public.

La traduction laisse oublier que le livre n'a pas été écrit directement en français.

L. AMAR.

*(Suite de la Chronique bibliographique page 36.)*

# LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

par Roger Peyrefitte

J'avais obtenu le précieux carton vert qui portait ces mots : « *Chapelle du Trésor de saint Janvier. Billet pour assister au miracle, le 19 septembre, à huit heures trente. L'entrée est par la grille, sous le portique à droite.* » Ce libellé me rappelait le mot de l'Américaine débarquant à Lourdes et demandant : « A quelle heure, le miracle ? »

J'allais donc faire partie du petit nombre d'élus qui auraient le droit d'être près de l'autel, face à face avec saint Janvier, face à face avec le plus célèbre miracle du monde chrétien. Manuel se plaignait jadis, à la Convention, qu'il eût fallu beaucoup de temps « pour casser la fiole de Reims ». Plus heureuse que l'ampoule de saint Rémi, celle de saint Janvier dure encore : elle n'a pas servi à consacrer les rois, mais elle consacre la bonne humeur, l'enthousiasme du peuple napolitain.

Plusieurs jours avant la Saint-Janvier, toute la ville est déjà en mouvement. On élève des pilastres, des arcs de triomphe, des panneaux lumineux, des orphéons parcourent les rues. Bannières en tête, un comité s'institue dans les principales paroisses, pour faire appel à la générosité publique et fixer les réjouissances propres au quartier. La ville se remplit de prêtres qui, profitant de l'occasion, font un peu de tourisme. A l'intérieur de la cathédrale, où se trouve la grande chapelle de saint Janvier, les gens se promènent avec curiosité et regardent longuement le lieu où va s'opérer le miracle.

La veille, les grilles de cette chapelle restent fermées ; il faut laisser reposer le saint, à qui on demandera le lendemain tant d'effort. Le maître-autel se pare pour la messe solennelle qui suivra la cérémonie. Les sacristains composent des bouquets, les jardiniers apportent des plantes vertes, les balayeurs soulèvent un nuage de poussière. L'activité

— La photographie placée près du titre représente San Francesco di Paola, à Naples (Foto Enit).

n'est pas moindre autour de l'archevêché : les carabiniers qui vont aux ordres, les gens qui sollicitent des billets, des religieuses affairées, de petits séminaristes qui courent — si drôles, ces enfants, avec leur robe noire à boutons rouges ou noirs et à ceinture violette ou rouge. Dans la boutique d'un tailleur, deux jeunes abbés essayent une soutane neuve : l'heure est tardive, les deux ouvrières travaillent à force ; l'une d'elles, agenouillée devant l'un des abbés, rectifie les boutons de sa soutane ; l'autre abbé abandonne la sienne à l'autre ouvrière, qui pique l'ourlet d'un des pans. Ils ne sont gênés, ni les uns ni les autres ; ils rient avec la plus parfaite innocence et personne ne s'arrête pour contempler ce joli tableau de genre.

Je me rendis à la cathédrale, bien avant l'heure fixée : je voulais être sûr que le miracle ne se ferait pas sans moi. La foule assiégeait le porche et j'appréciai la valeur de mon billet vert. A l'entrée latérale où je me présentai, des carabiniers en grande tenue effectuaient le contrôle. Là, aucune foule ; on entrait paisiblement, comme chez soi. On traversait une cour, on montait un escalier. Au premier palier, on rencontrait de nouveaux gardes, qui vous faisaient entrer dans une vaste pièce, où l'on vous priait de vous asseoir. On n'avait que l'embarras du choix entre les sièges ; il y en avait pour tous les goûts : des stalles, des bancs, des tabourets, des chaises, des fauteuils. Cette pièce, qui est la salle capitulaire du dôme, communique avec une antichambre, d'où l'on accède à la chapelle.

Je pris place sur une chaise et regardai les personnes qui étaient là : quelques femmes, quelques hommes, quelques moines, beaucoup de prêtres. Tous priaient discrètement. Ils étaient de cœur avec la foule qui, dans la cathédrale, implorait déjà saint Janvier. La particularité de ce miracle est, en effet, de se faire à date fixe, mais il peut ne pas se faire : il faut l'obtenir par des élans de piété, qui ont, il est vrai, presque toujours reçu leur récompense — sur l'espace de plus de quatre siècles, c'est seulement deux fois que, pour la fête de septembre, le sang ne s'est pas liquéfié.

La porte s'ouvrit et nous vîmes entrer un homme en jaquette, la poitrine barrée par un grand cordon rouge, pareil à celui de la Légion d'honneur. Il scruta notre pieuse assemblée, comme s'il y cherchait vainement une figure de connaissance, et se retourna, pour accueillir des couples élégants qui arrivaient. Ils restèrent debout à jaser. Je demandai à mon voisin qui étaient ces gens-là. « Ce sont les familles des excellentissimes députés du Trésor, les nobles de saint Janvier. Le grand cordon rouge est leur insigne, mais un seul le porte — le « député de tour ». Ils sont presque tous ducs ou princes. » Arrivaient maintenant des monsignors, des officiers, des sacristains. Ce fut un baise-main général : les ducs et princes baisaient la main aux monsignors, les sacristains baisaient la main aux ducs et princes, les officiers baisaient la main aux duchesses et princesses.

Arrivaient aussi beaucoup d'autres personnes, que l'on mettait à nos côtés : avec ceux qui étaient debout, nous fûmes bientôt une centaine. Le brouhaha des conversations avait pris le dessus : les bréviaires s'étaient fermés, les chapelets s'étaient rangés. Mais je regrettais ce silence qui nous avait fui et où passait l'ange du miracle. Ce n'était plus la salle d'un chapitre, le vestibule d'une chapelle : c'était le hall d'un théâtre, avant la représentation. Les ecclésiastiques demeuraient les plus nombreux et il y en avait de tous les pays et de toutes les races.

Enfin, arrive le monsignor-abbé qui a la charge du Trésor et qui, à ce titre, est autrement considérable aux Napolitains que le cardinal-archevêque. Grand, le visage poupin, les yeux ironiques derrière des lunettes à monture de fer, il était en surplis, avec une étole. Écourtant les baise-mains, il rassembla les autres monsignors et quelques nobles et, dans leur compagnie, se dirigea vers la chapelle. Il était près de neuf heures ; la cérémonie allait commencer.

Les invités s'étaient précipités sur les traces des partants ; les carabiniers de garde barrèrent la route : il fallait permettre aux excellences et aux excellentissimes de gagner paisiblement leur poste. Dès que le passage fut libre, ce fut la plus invraisemblable ruée que j'aie jamais vue. Les jeunes prêtres étaient particulièrement acharnés à vouloir entrer les premiers, et leur acharnement était excusable, s'ils tenaient à donner à leur foi les encouragements d'un miracle. Tant d'impatience me faisait craindre, surtout, que le nombre des billets n'excédât celui des places : je n'hésitai pas à me lancer dans la mêlée, au risque d'étouffer plusieurs princesses. A demi étouffé moi-même, je fus projeté dans la chapelle devant une foule en prières, que tenait en respect un cordon de carabiniers.

Ce n'était pas tout : je n'étais que dans la chapelle ; il fallait encore franchir la grille du chœur pour être au pied de l'autel, c'est-à-dire pour bénéficier de tous mes privilèges. Malheureusement, le chœur étant déjà plein, un des nobles en avait fait fermer l'entrée. Le dernier admis était un jeune prêtre, qui avait su attendrir le noble en disant d'une voix lamentable : « Je suis un prêtre tchécoslovaque. » On s'était incliné devant cet envoyé d'un pays où l'Eglise est souffrante. La chance qui m'avait servi en Sicile, dans une autre église à miracle, se représenta : ce fut sous la forme d'un commissaire de police, qui fendait la foule pour venir, en personne, protéger saint Janvier. Je saisis la balle au bond : au moment où la grille s'ouvrait devant lui, je lui demandai pitié pour un citoyen français. Courtoisement, il me fit entrer. J'étais dans la place, comme un prêtre tchécoslovaque.

L'abbé du Trésor, accompagné de son cortège, était allé derrière l'autel, chercher la mirifique ampoule : elle est enfermée dans une niche, dont la porte a plusieurs clés, réparties entre les dignitaires. En attendant qu'il revînt, j'examinai l'assistance réunie dans la chapelle. La partie la plus curieuse était formée, aux premiers rangs, du côté de l'évangile, par

« les vieilles de saint Janvier ». Ces braves femmes qui se prétendent ses parentes, ont le droit, comme on sait, de lui parler avec une liberté familière, pour le presser d'accomplir son miracle. Rien ne dit, dans l'histoire, qu'il faille des nobles à saint Janvier, mais il lui faut ces vieilles. On raconte qu'un archevêque moderniste voulut les écarter : le miracle ne se fit pas. Le nœud rouge qu'elles portent sur leur corsage, leur tient lieu de grand cordon.

Cependant, l'abbé reparaissait avec le reliquaire. Il le présenta d'abord au buste de vermeil qui, coiffé d'une tiare endiamantée, est dressé près de l'autel. Puis, il le promena le long de la grille du chœur, en l'élevant vers la foule. Il gravit ensuite les marches de l'autel et, à mon tour, je pus voir. L'ampoule de cristal, à demi remplie d'une masse de couleur sombre, est accompagnée d'une autre, plus petite, qui est presque vide — le contenu fut offert à Philippe V et se trouve à Madrid, où, dit-on, il garde la même propriété. Les deux flacons sont fixés entre deux vitres, que maintient un cercle d'argent, reposant sur un manche. L'abbé inclinait les reliques, les tournait et retournait, pour bien montrer que le sang était coagulé. De temps en temps, un prêtre en approchait une bougie, afin de mieux les éclairer par transparence. C'était là ce sang précieux, épongé par la nourrice de saint Janvier, lorsqu'il fut décapité à la Solfatare de Pouzzoles, le 19 septembre de l'an 305. La tradition veut qu'il se soit liquéfié pour la première fois à l'époque de Constantin, lorsque les ampoules avoisinèrent le corps du saint, que l'on transportait à Naples. Le premier souvenir historique de ce phénomène fut attesté à la fin du XIVe siècle, et c'est depuis le milieu du siècle suivant que l'on en tient exactement registre, dans les archives et dans le journal du Trésor.

Les vieilles ayant terminé leurs invocations, l'abbé récita une prière ; après quoi, il céda la parole à un petit monsignor, replet et souriant, qui était à sa gauche, deux nobles de saint Janvier étant à sa droite. Un missel à la main, le monsignor entonna les litanies, d'une voix chaude et bien timbrée. L'*ora pro nobis* était répondu, non seulement par les gens massés dans la chapelle, mais par ceux qui remplissaient la cathédrale. Je notai, au passage, la formule : « Saint Janvier, réjouis-nous ! » Tout en disant les litanies, le petit monsignor jetait un coup d'œil vers le reliquaire et il hochait la tête, pour faire comprendre que le miracle ne venait pas. Sur les degrés de l'autel, les prêtres invités étaient à genoux. Le visage de l'abbé était grave : on sentait qu'il se considérait un peu comme responsable du miracle.

Le commissaire de police regarda sa montre : il n'y avait pas encore une demi-heure que nous étions là. Sans doute, pour l'ordre général, se jugeait-il intéressé, lui aussi, par le temps que le miracle allait prendre, et qui est assez variable. Parfois, mais cela est très rare, la liquéfaction se produit avant même que le reliquaire sorte de la niche. Parfois, elle se fait attendre plusieurs heures. La durée d'attente est, en moyenne, de trente à soixante minutes : nous n'avions pas encore le droit de nous plaindre.

En tout cas, cette cérémonie, que certains imagineraient pareille à une foire, avait, au contraire, un sens hautement religieux. Les noms de saints, scandés par le monsignor, les réponses de la foule, se faisaient écho avec une régularité majestueuse ; les yeux de tous étaient fixés sur ce disque de verre, qui oscillait comme un miroir magique.

Soudain, l'abbé parut se troubler ; il fit signe au prêtre, qui approcha la bougie, et l'on vit remuer lentement le contenu de la grande ampoule. Les litanies s'arrêtèrent, le député au grand cordon tira le mouchoir blanc de sa pochette et l'agita : c'était l'annonce du miracle. La foule applaudit et acclama ; de nouveau, le commissaire regarda sa montre : neuf heures vingt-sept ; c'était une bonne année. Les vieilles étaient dans le délire et envoyaient des baisers à leur saint parent ; les jeunes prêtres étaient en extase ; l'abbé souriait d'un air malin, comme s'il était content de lui. Il ne cessait de faire mouvoir l'ampoule, dans laquelle le sang était maintenant tout à fait liquide.

La première personne à qui il donna le reliquaire à baiser, fut le député au grand cordon ; puis, ce fut le tour du monsignor, puis du second noble qui avait paradé à l'autel, puis du prêtre qui avait tenu la bougie. Ce dernier présenta l'ampoule à l'abbé lui-même, qui s'agenouilla sur un coussin violet. A tous ces baisers, s'ajoute un détail charmant : on appuie la relique sur le cœur de celui qui vient d'y appuyer ses lèvres. Il ne restait qu'à la faire circuler dans la chapelle, où les baisers se recueillent plus lestement — il va sans dire que l'on commence par les vieilles.

Enfin, on écouta une brève allocution du petit monsignor, qui célébra les mérites du sang de saint Janvier et exhorta les fidèles à être fidèles à leur saint, comme il leur était fidèle. On l'applaudit, de même qu'on avait applaudi saint Janvier, et, encore plus content que l'abbé, il manifesta sa joie par un grand éclat de rire. Que j'aime cette piété gaie, qui serait invraisemblable ailleurs qu'à Naples ! N'avait-on pas demandé à saint Janvier de réjouir son peuple ? Les prélats se réjouissaient, eux aussi.

« Reconnais les dieux », proclament, devant les prodiges, les héros de *l'Énéide*. Le miracle de saint Janvier commande-t-il de reconnaître Dieu ? Lorsque saint Augustin se demandait pourquoi les miracles qui se faisaient autrefois, ne se faisaient plus de son temps, il concluait que le monde, désormais, n'avait plus besoin de miracles. Le monde aurait-il besoin encore du miracle de saint Janvier ?

Et quel miracle ! Ses apologistes se plaisent à préciser qu'il est, à la fois, de première et de deuxième classe, c'est-à-dire sur-nature et contre-nature. Ils citent volontiers aux Français la lettre écrite par Dumas fils à Dumas père, lequel s'en était moqué. Ils assurent entièrement controuvée la fameuse anecdote de celui-ci sur le général Championnet qui, voyant que le miracle ne se faisait pas et que cela s'interprétait contre l'occupation française, menaça de faire pendre le prélat, sur quoi le miracle

se fit aussitôt. La chronique napolitaine attribuait déjà la même histoire, un siècle auparavant, à un autre général français, qui défendait la cause de Philippe V. Cela prouve que de tout temps, les plaisanteries n'ont pas manqué au miracle, mais elles ne suffisent pas à l'expliquer.

Ce ne sont pourtant pas, non plus, les explications qui ont manqué : il y en a de savantes et il y en a de saugrenues. Les unes admettent que le liquide des ampoules est du sang, mais modifié d'une façon quelconque : par la chaleur de la bougie et des mains du prêtre, par des aromates, par l'action du Vésuve et de la Solfatare, par défibrination, par un sérum ou un alcalin, par de la chaux ou de la soude, par l'action de la lumière (hypothèse phototropique), par sympathisme psycho-physique, spiritiste ou médiumnique (hypothèse occultiste). Les autres prétendent que les ampoules contiennent une substance non sanguine : un mélange de gélatine, de pied de veau, de rouge cinabre et d'alcool ; d'éther, de suif blanc et de laque carminée ; d'éther, d'orcanète et de spermaceti ; de savon, d'ammoniaque et de teinture de curcuma ; de chocolat, de caséine et d'eau sucrée ; ou simplement, de vin sophistiqué. D'autres y voient seulement un phénomène de suggestion.

Les apologistes se flattent d'avoir répondu victorieusement sur tous les points et leurs démonstrations sont assez convaincantes. La seconde série d'hypothèses s'anéantit d'un coup, s'il est vrai que l'examen spectroscopique des ampoules ait prouvé qu'elles contenaient du sang humain ; mais l'Église se refuse à laisser faire l'analyse chimique. Quant à certaines des premières hypothèses, elles n'ont pu être avancées que par des gens qui n'ont jamais vu le miracle ou ne sont même jamais venus à Naples : les mains du prêtre ne touchent que l'armature d'argent ; la bougie n'est présentée que de temps à autre et pour quelques secondes ; le Vésuve et la Solfatare sont respectivement à douze kilomètres de Naples ; l'influx psycho-physique de la foule, y compris les bonnes vieilles, devrait être bien puissant, pour agir à la distance qui la sépare du reliquaire.

Ce que le miracle a de plus sérieux contre lui, c'est de se faire trop souvent. On croit ordinairement qu'il n'a lieu que pour la fête du saint, c'est-à-dire en septembre : or, il se produit aussi en décembre, pour l'anniversaire de la consécration de la cité à saint Janvier, et en mai, pour l'anniversaire de la translation de ses reliques. De plus, dans chacune de ces circonstances, la liquéfaction dure une semaine. Elle se fait également hors de saison « dans les calamités publiques et lors de la visite d'illustres personnages ». On l'a notée, de même, quand on a procédé à des réparations du reliquaire. Rien d'absolument sûr, non plus, dans toutes ces occasions : en décembre et en mai, la liquéfaction est moins certaine qu'en septembre ; elle ne s'est pas vérifiée à chaque réparation ; il y a eu des calamités publiques où le sang est resté de pierre ; la reine Marguerite a eu beau se présenter deux fois, à huit ans d'intervalle, saint Janvier ne s'en est pas ému.

Il y a, enfin, pour atténuer ce miracle, que, dans la ville ou ses environs, d'autres saints opèrent le même à plus petit bruit. La seule église de saint Grégoire-Arménien possède du sang de sainte Patricia, qui se liquéfie le 26 août, du sang de saint Jean-Baptiste, qui se liquéfie à chaque fête de ce saint, et du sang de saint Étienne, au-dessus duquel remonte un petit caillou, pour commémorer sa lapidation. A Nole et à Cimitile, le sang de saint Félix bout à date fixe, comme, à Ravello, celui de saint Pantaléon. Benedetto Croce me racontait avoir demandé à un prêtre qui lui soumettait une nouvelle apologie du miracle de saint Janvier, s'il avait traité de tous les faits du même genre. « Non, répondit le prêtre, car cela embrouille. »

Si j'ai vu, de mes yeux vu, le miracle de saint Janvier dans la cathédrale de Naples, j'ai été moins heureux chez les capucins de Pouzzoles. Ils conservent la pierre sur laquelle le saint fut décapité et qui est teinte de son sang. Aux mêmes jours que le miracle de Naples, cette pierre prend, dit-on, une couleur plus vive, et peut aller jusqu'à suinter. Je m'empressai de me rendre à Pouzzoles, en temps voulu, afin d'achever mon édification : la pierre, que j'avais déjà scrutée, il y avait quelques semaines, n'offrait rien de plus remarquable : la vivacité des taches ne venait que d'une lumière plus vive. Cette église a un autre monument des pouvoirs de saint Janvier : un buste qui le représente et dont le nez, brisé par les Sarrasins, fut repêché en pleine mer. Passons, enfin, sur deux derniers prodiges intéressant ce buste : un capucin le vit verser des larmes et, dans une peste, une plaie lui vint à la joue.

Quels que soient ses miracles publics, il ne semble pas que saint Janvier se répande en miracles privés. Il est le protecteur de Naples — du « royaume de Naples » — et son image se trouve chez tous les Napolitains ; mais ses statues, ses chapelles, ses églises n'ont pas les pavoisements d'ex-voto que l'on prodigue, par exemple, aux saints guérisseurs. Cependant, on m'a dit que sa mitre était posée parfois, à titre d'adjuvant, sur la tête de malades privilégiés.

Durant la semaine du miracle, je retournai au dôme, dans l'espoir d'y rencontrer une des bonnes vieilles, ce qui ne manqua pas. Elle était reconnaissable à son ruban rouge et au cercle de gens qui l'entourait. Telle une antique prophétesse, elle expliquait le miracle : « Pour celui qui peut comprendre, tout est signe dans la façon dont le « petit saint Janvier » fait son miracle. Quelquefois, il y a de l'écume, quelquefois il n'y en a pas ; et l'écume peut être plus ou moins belle. Quelquefois, le sang se gonfle comme une boule ou bien il se lève comme un doigt. Oui, tout cela ce sont des signes, mais ceux qui les comprennent ne doivent rien dire. L'année de la guerre, vous avez bien remarqué que, nous autres, les parentes, nous pleurions et nous arrachions les cheveux en regardant l'ampoule, et pourtant le miracle s'était fait. »

Je songeai à cet art que l'Église témoigne, en Italie, de conserver

ses vraies assises, c'est-à-dire la foi populaire. Elle a bien raison de se refuser à faire analyser le contenu de l'ampoule. Il faut en éloigner cette terrible science qui veut toujours tout savoir, autrement dit, tout détruire.

## A TRAVERS LES ÉGLISES DE NAPLES

Je cherchais un prétexte à prolonger mon séjour dans cette ville délicieuse qu'est Naples. Ses rues, ses jardins, ses musées, ses castels n'avaient plus de secrets pour moi. Que me restait-il donc à visiter? Ses églises! Je les avais négligées, les croyant d'un intérêt médiocre. Dès l'instant qu'elle favorisaient mes intentions, je les imaginais d'un intérêt extrême. Je n'en connaissais pas le nombre; mais, pèlerin hardi, je me jurai d'avance de les voir toutes.

Je consultai la table du guide : la liste occupait trois pages sur plusieurs colonnes. Je fis le compte : il y avait cent cinquante-deux églises. Cela me laissa perplexe et encore plus surpris : au cours de mes promenades, je n'en avais guère noté qu'une vingtaine. Où diable se logeaient les autres, dont l'interminable litanie était sous mes yeux? Le projet que j'avais conçu me semblait excéder mes forces et même ne pas avoir le sens commun. On visite les églises de Rome, on ne visite pas celles de Naples. Eh bien! tant mieux : c'est justement pour cela que j'allais les visiter.

Je me mis en marche. Ce fut pour me heurter à des difficultés que je ne soupçonnais pas. Le guide avait beau jeu d'écrire : « Dans telle rue, telle église, fondée à telle date. Dans la seconde chapelle à droite, tableau de tel maître. » J'arrivais devant l'église et trouvais porte close : elle n'ouvrait qu'à telle heure — parfois même tel jour seulement — et cette heure était fréquemment incommode : matinale, elle exigeait beaucoup de zèle; tardive, elle ne permettait plus de voir, dans la pénombre, le tableau recommandé. Loin de me décourager, ces difficultés me piquèrent au jeu : la tâche que je m'étais assignée m'en parut moins monotone et j'ai, grâce à Dieu, surmonté tous les obstacles pour en venir à bout. Cela m'a demandé cinq semaines, que je ne regrette pas. Plus que je n'ai découvert de trésors artistiques, j'ai appris à mieux connaître, sous d'autres aspects, le cœur, l'esprit, l'humanité de Naples.

Si l'on songe qu'elle a été, durant cette guerre, une des villes les plus bombardées d'Italie, on doit admirer qu'elle n'ait eu qu'une dizaine d'églises détruites. Encore les ravages les plus étendus ont-ils été causés par l'éclatement d'un navire chargé d'explosifs : sous l'effet de cette déflagration formidable, la plupart des voûtes et des coupoles se sont lézardées, quand elles ne se sont pas écroulées. A Sainte-Claire, principale victime des bombes, le malheur n'a pas été complet : la

décoration baroque est perdue, mais l'incendie a remis au jour les lignes gothiques primitives, pour la plus grande joie des archéologues. De même, à côté, le cloître des clarisses, qui est occupé par les capucins, est demeuré intact, avec les majoliques de ses piliers, de ses fontaines, de ses murs et de ses bancs.

Le cloître des capucins, qui est occupé par les clarisses, a été également épargné, mais il a eu chaud, lui aussi. Une aimable sœur me fit faire le tour de la colonnade romaine, en déplorant qu'une bombe eût détruit le dortoir. Elle me montra une maison voisine, qui était sauve, et s'écria peu chrétiennement : « Quel dommage que la bombe ait touché notre joli couvent et non pas cette vilaine maison! »

Mes premiers pas à travers églises et couvents s'étaient faits à Sainte-Claire. Est-il besoin de dire que je ne les comptai bientôt plus? La liste du guide était à la fois incomplète et erronée : les mêmes églises y figuraient sous plusieurs noms; en revanche, d'autres étaient omises. Le nombre de celles-ci dépassant de beaucoup le nombre de celles-là, j'en ai bien visité près de deux cents. Moi qui croyais n'en avoir aperçu qu'un petit nombre, j'en voyais surgir de partout. Chaque soir, je faisais le plan de mes visites du lendemain; mais il y avait constamment de l'imprévu : aux embarras des horaires, s'ajoutaient ceux que je me créais à moi-même par excès de scrupule. Je constatai tout à coup, en relisant le guide, que j'avais oublié de voir la crypte de telle église ou tel tableau dans la sacristie et je n'hésitais pas à revenir. Il y avait enfin, pour compliquer la besogne, les erreurs commises par les gens à qui je m'adressais. A Saint-Pierre-Martyr, par exemple, je n'arrivais pas à découvrir le portrait de saint Dominique, qui est un des plus beaux monuments de la peinture du XIIIe siècle à Naples. Je demandai à un frère de me renseigner. « Ah! oui, dit-il, ce doit être le tableau qui nous a été pris par une administration. — Laquelle? — Probablement notre voisine : l'administration des tabacs. » Comme, à Naples, tout est possible, j'allai à l'administration des tabacs et demandai le portrait de saint Dominique. Grand fut l'étonnement du directeur, qui n'avait que le portrait de Nicot. Une enquête plus sérieuse me permit de savoir que le tableau recherché était maintenant au musée national, où je l'avais admiré, sans savoir qu'il provînt de cette église. La perle du musée — le fameux portrait de saint Louis de Toulouse renonçant à la couronne de Naples — est d'une provenance similaire : il fut déniché par un représentant des Beaux-Arts dans un coin obscur de l'église Saint-Laurent, au milieu de vagues débris. Les moines le laissèrent partir avec indifférence, mais dès qu'il eut été restauré et classé, ils jetèrent les hauts cris pour le ravoir — on ne le leur a, d'ailleurs, pas rendu.

Afin de varier mon programme, je groupais mes églises tantôt par affinités, tantôt par contrastes, tantôt par quartiers : le matin, j'étais dans la région encaissée de Saint-Janvier-des-Pauvres, l'après-midi sur les hauteurs du Vomero; j'allais du sanctuaire de sainte Marie-Made-

leine au sanctuaire des Vierges ; j'unissais, malgré les distances, Saint-Augustin des Carmes déchaussés à Saint-Augustin de la Monnaie, Saint-Charles à l'Arène et Saint-Charles aux Myrtilles, Saint-Jacques des Boucs et Sainte-Marie des Oiselles.

Je ne reculai devant rien : pour mieux voir des chapelles, je suis entré dans deux hôpitaux et dans deux monts-de-piété ; j'ai parlé à travers des grilles aux portes des cloîtres ; j'ai carillonné chez des curés ; j'ai téléphoné à des sacristains — les chapelles des confréries, toujours fermées dans la semaine, affichent le nom, l'adresse, et souvent le numéro de téléphone de celui qui en a la charge. La surintendance des Beaux-Arts m'a fait visiter des églises qui sont encore inaccessibles, parce qu'en état périlleux. Des princes m'ont fait visiter leurs chapelles « gentilices ». Des maçons m'ont fait visiter une église qu'ils reconstruisaient et d'où je suis sorti blanc de plâtre. Que n'ai-je fait, que n'aurais-je pas fait pour les églises de Naples ?

Il se produisait parfois des équivoques plaisantes, des incidents pittoresques : quand je pénétrais dans une sacristie, on croyait que je venais faire dire une messe ; des enfants s'adressaient à moi, me prenant pour un aumônier de robe courte ; des vieilles me demandaient de réciter le chapelet avec elles. Une fois, je me suis trouvé enfermé et ne me voyais d'autre ressource que de sonner les cloches : heureusement que j'eus accès dans une cour, où j'appelai. Une autre fois — c'était dans l'église solitaire de Sainte-Marie du Phare — j'avais poussé d'un coup d'épaule la porte qui était mal close et vis accourir des gens armés de bâtons.

En dehors des satisfactions de curiosité et d'amusement, ces visites me permettaient d'établir un certain nombre de monographies napolitaines : celles du sacristain et de la sacristine, du moine et de la nonne, du curé et de l'enfant de chœur.

Les sacristains sont généralement de deux sortes : officieux ou hostiles. L'hostile est celui qui, pour des raisons psychologiques plutôt que religieuses, voit en vous un importun et un intrus. Il vous répond brusquement, vous dit qu'il n'a pas la clef de telle chapelle fermée, que l'on ne visite pas la sacristie, que l'on ne peut descendre dans la crypte. Mais cela suppose que vous avez engagé des relations avec lui. Il y a le cas, plus frappant encore, où vous ne lui avez rien dit, mais il vous a déjà mesuré de l'œil et mène contre vous une guerre sourde. Vous vous êtes approché d'une chapelle, vous y pénétrez. Aussitôt accourt le méchant sacristain ; il n'ose vous faire sortir, parce qu'il voit bien que vous êtes étranger, mais à peine êtes-vous sorti qu'il referme derrière vous la grille avec violence et vous entendez même qu'il la ferme à clef. Il vous précède à la course devant la chapelle suivante et se tient devant l'entrée comme un cerbère : on dirait qu'il défend des reliques contre vos regards profanateurs. Alors, il faut ou bien se quereller, ou bien aller trouver le curé. En vérité, la guerre des sacristains est épuisante.

J'ai cherché à me peindre la mentalité du sacristain méchant. Peut-être est-il irrité d'être pris comme terme d'injure. On voit fréquemment sur les murs, ce graffite politique : « A la porte, les sacristains ! » Cela conduit le sacristain méchant à déverser son acrimonie sur ceux qui entrent dans son église : il rembarre les dévôts, à plus forte raison les curieux. Et comme les touristes ne se jettent pas sur les églises de Naples, il n'est pas encore habitué à voir dans ses fonctions une source de profit.

Le contraire du sacristain méchant est le sacristain officieux. Lui ne rêve que pourboires. Il n'a qu'une peur : que vous lui échappiez. Il s'attache à vos pas et vous prodigue les sourires : il risque gentiment une explication, vous avance une chaise, vous tend de l'eau bénite. Il vous précède aux chapelles, mais c'est pour vous les ouvrir ; il allume l'électricité, j'en ai même rencontré qui allumaient des cierges. Hélas ! tous ces soins sont superflus : le sort veut, en effet, que les sacristains méchants soient ceux des églises intéressantes et que les sacristains officieux soient ceux des églises sans intérêt.

Une espèce plus rare est celle du sacristain méfiant. Celui-là vous suit de même à la trace ou, embusqué dans un coin, il ne vous perd pas de vue. Il semble flairer partout le pillage et le sacrilège. Il brandit volontiers un bâton, comme les gens de Sainte-Marie du Phare. En tout cas, l'espèce la moins répandue est celle du sacristain aimable, qui fait simplement son métier et vous laisse faire le vôtre.

J'inscrirai au tableau d'honneur des sacristains le bon vieux de Saint-Séverin et Saint-Sosie. Il m'avait permis de visiter cette église, la plus remarquable de Naples, à un moment qui m'agréait et où elle était fermée. Il s'assit au milieu de la nef, les deux mains appuyées sur sa canne, et resta immobile pendant la bonne heure que je passai là. Il ne me regardait même pas, perdu dans une sorte de rêve. Mais c'est moi qui le regardais de temps en temps : son profil, impassible et chauve, semblait un masque de marbre, détaché des tombeaux que je contemplais.

On trouve moins de sacristines que de sacristains, et c'est dommage : elles sont plus obligeantes et moins intéressées. La venue d'un étranger paraît les flatter. Si on leur demande un renseignement, elles répondent avec joie, mais il ne faut pas trop leur demander. Au lieu que les sacristains possèdent quelques notions sur les objets dont ils ont la garde, ces braves femmes ne savent à peu près rien. Elles vous disent, en levant les yeux au ciel : *Chi lo sa?* Et elles continuent à ranger les chaises, à donner un coup de balai, à renouveler l'eau d'un vase, à allumer des lampes. C'est là aussi ce qui les distingue des sacristains, que je n'ai jamais vu faire œuvre de leurs doigts — par amour propre, je suppose, ils ne vaquent à leurs devoirs ménagers qu'aux heures de fermeture. Et quel est le geste typique de la sacristine, lorsqu'elle vient de redresser la mèche d'une veilleuse ? De frotter ses doigts aux bandeaux de ses cheveux.

Le moine est aussi divers que le sacristain ; mais, au lieu que le caractère du sacristain ne dépend pas de son église, le caractère du moine dépend plutôt de son ordre.

Le genre hostile m'a paru celui des carmes déchaux ou déchaussés. J'errai, à la nuit tombante, dans leur église de Sainte-Thérèse et me tuai les yeux à regarder, entre autres choses estimables, « la Sainte Famille qui traverse le Nil » et « saint Jean de la Croix à la bataille de Prague ». Je demandai à un frère si l'on pouvait éclairer le transept, où sont accrochées ces deux toiles. « Il n'y a pas de lumière », me répondit-il. Or, l'instant d'après, dans ce même endroit, un de ses compagnons fit briller l'électricité. Le frère menteur me regarda d'un air rogue. Pour le punir, j'adressai la parole à celui qui venait de le confondre : « A quelle heure l'église est-elle ouverte dans l'après-midi ? — De six à huit. — Et le matin ? — De six à huit. » Manifestement, les carmes déchaussés n'aiment pas les amateurs de peinture.

Les barnabites représentent assez bien l'espèce méfiante. Ils ont le regard soupçonneux et vous observent longuement, avant de vous répondre. Croient-ils qu'on les interroge pour se moquer d'eux ? Jugent-ils frivoles des questions relatives à l'art, même sacré ? Partagent-ils l'ignorance des sacristines ?

Que les capucins sont aimables ! Ceux de Saint-Ephrem-le-Vieux me firent voir leur couvent de la cave au grenier, en passant par les cuisines. J'avais marqué quelque hésitation devant le mot *clausura* (clôture), écrit au-dessus d'une porte. « Vous êtes un homme ! me dirent ces bons moines. La clôture peut s'ouvrir pour vous. » Je les fis rire, quand je leur racontai que j'avais, à Rome, franchi la clôture d'un couvent de femmes — naturellement, avec un sauf-conduit de l'administration pontificale : c'était à Sainte-Cécile du Transtévère et une sœur me précédait, en agitant une sonnette pour faire fuir ses compagnes. Près de Naples, j'avais franchi une autre *clausura*, ouverte, celle-là, à tous les vents : dans le monastère abandonné de Casaluce.

A Saint-Ephrem, le plus plaisant de ma visite fut mon entrée dans la tribune de l'église. Des moines s'y trouvaient en prières, à l'abri des grilles. Ils me regardèrent stupéfaits : quel était ce laïc qu'on leur amenait à l'improviste ? ou ce nouveau frère qui se joignait à eux, sans avoir eu le temps de prendre la bure ?

Le seul défaut des capucins, s'ils permettent que je le leur dise, c'est de vous demander trop instamment votre adresse « pour vous assurer la visite » de leur frère quêteur ou tout au moins l'envoi de leur bulletin. Léger défaut, également, celui d'être batailleurs. J'ai rencontré plus d'un capucin prompt à parler politique, serrant les poings et déclamant contre des adversaires, qu'il nommait « ces maudits ». L'un d'eux me prit même à parti, en tant que Français, au sujet de M. Combes — il prononçait *Combès*. Je fus un moment à comprendre de qui il s'agissait. « Quoi ! s'écria l'ardent capucin. *Combès !* Le fameux *Combès !* L'ennemi

du bon Dieu! — Mais il est mort depuis longtemps! dis-je — Ah! bravo! je respire. Qu'il grille donc en enfer! » Pauvre petit père Combes! Je ne crois pas qu'on pense beaucoup à lui en France. Mais, sans moi, il empêcherait encore de dormir un capucin de Naples.

Les dominicains sont aussi de l'espèce aimable; mais leur abord est moins aisé que celui des capucins. A Saint-Dominique-Majeur, leur principale et magnifique église, je n'avais, pour étancher ma soif de questions, qu'un pauvre petit frère convers, à qui j'ai causé bien des peines. Je n'étais pas seul à ses trousses et il ne savait plus à qui entendre : les dévotes l'assaillaient pour des bénédictions, les mendiants pour des aumônes, les enfants pour le patronage, et moi pour savoir la raison du fléau de balance qui figure sur les tombeaux des Carafa ou de la torche que porte dans sa gueule le chien de saint Dominique. Il courait de la sacristie au chœur, du chœur au porche, d'une chapelle à une autre, et enfin au clocher, pour donner le signal de la récitation du rosaire. La cloche qu'il venait de sonner tintait encore, qu'on le voyait déboucher dans la nef, le rosaire à la main, ne faire qu'un bond jusqu'à la chapelle du Crucifix, où avait lieu la récitation, et entonner enfin les Pater et les Ave qui étaient son seul repos — repos encore relatif, car il mêlait aux prières des coups de claquoir, pour saluer certains mots. Je plaignais un peu sa fatigue, mais j'enviais son sort. Quel homme au monde pouvait être plus heureux que lui? Il se trouvait dans une des chapelles les plus célèbres de la chrétienté; tout y rappelait les gloires et les vertus de son ordre : il y avait, sur la muraille, la cloche de l'école de saint Thomas d'Aquin et, au-dessous, la bulle qui le proclama docteur de l'Église; il y avait, sur le devant de l'autel, un bas-relief représentant le miracle du crucifix qui parla à ce saint; il y avait, au-dessus de l'autel, ce crucifix même, le crucifix du miracle et quel miracle! Jamais homme de lettres reçut-il un éloge comme en reçut ce jour-là le docteur Angélique : « Tu as bien écrit de moi, Thomas »? Éloge merveilleux, mais redoutable : à partir de ce moment, il n'était plus possible de combattre les écrits d'un tel auteur. L'Inquisition est sortie de ce mot. Sans vouloir rabaisser le mérite de saint Thomas, notons, par parenthèse, que d'autres crucifix ont parlé à d'autres saints. Il n'a pas plus le monopole de ce miracle, que saint Janvier n'a celui du miracle de son ampoule. On montre, à Rome, dans Saint-Laurent-en-Damas et dans Saint-Paul-hors-les-murs, les deux crucifix qui parlèrent à sainte Brigitte, et dans Saint-Jérôme de la Charité, celui qui parla à saint Philippe de Néri.

J'aimais beaucoup la façon dont le petit frère dominicain me racontait les miracles que représentaient les peintures. Il le faisait comme de choses naturelles et dûment vérifiées : « Ici, c'est lorsque le saint rencontra le démon... Là, c'est lorsqu'un ange réveilla l'un de nos moines... »

Je le taquinai sur une notice affichée dans la chapelle qui conserve le corps de saint Tarsicius : il y est dit, non seulement que ce saint est

« invoqué dans les maladies de poitrine », mais que « des pèlerins français, profitant de l'absence des dominicains, victimes des lois de suppression en 1865, emportèrent quelques côtes du corps sacré et les déposèrent dans une église de Dijon ». Pourquoi, lui disais-je, chercher ainsi à exciter l'opinion contre les pèlerins français ? Il n'y avait pas lieu de faire savoir qu'ils avaient emporté quelques côtes : il y avait lieu uniquement de faire savoir qu'elles se trouvaient à Dijon, Côte d'Or. Les dominicains de Naples ne devaient-ils pas s'estimer bien contents d'avoir le reste de ce corps, « à eux légué par le duc de la Chatte, général napolitain qui le tenait du Saint Père » ?

J'arrivai, un jour, pendant que mon nouvel ami vidait les troncs de l'église. Il les ouvrait avec une petite clé passe-partout, mettait le contenu dans une aumônière blanche, sur laquelle était brodée une croix noire. Je notai la différence considérable qu'il y avait d'un tronc à l'autre, comme si les différentes dévotions avaient une différence de crédit. Je demandai au frère quel en était le motif. Il me fit une réponse pragmatiste : « Cela dépend de l'emplacement. » Je lui fis observer que cela devait dépendre aussi de la commodité : les troncs des prie-dieu étaient mieux garnis que ceux des piliers. Il admit enfin que cela dépendait également des éclairages : les lumières rouges sont les plus attrayantes — la palme appartenait au Sacré Cœur de Jésus, cœur de verre sang-de-bœuf, où est enfermée une lampe clignotante qui semble le faire palpiter.

Dirai-je, à cet égard, que la pratique des troncs varie beaucoup suivant les églises ? Certaines, par rigorisme, en installent le moins possible. D'autres, au contraire, en suspendent de tous côtés. J'en ai compté, quelque part, huit à la file ; une inscription ou une image en précise l'affectation. Rien n'empêcherait de les multiplier à l'infini, car, aux troncs des saints en titre, on joint souvent ceux des saints à venir : « Pour la cause d'Un tel ou d'Une telle » — des prêtres, des enfants, un professeur de l'université, un huissier au tribunal. Dans l'église de Notre-Dame de la Santé, la statue de saint Vincent Ferrier a deux troncs, entourés d'*ex-voto* : « Grâces à recevoir » et « Grâces reçues ». Un joli tronc en argent ciselé est celui de saint Antoine abbé : on y voit le saint, un cochon à ses pieds, prêchant des animaux — les mêmes, apparemment, qu'Orphée charma avec sa lyre.

Les oratoriens sont nuancés. Leur accueil est chaleureux, quand ils vous prennent pour un dévot à tous crins ; ils se dérobent, dès qu'ils en sont moins sûrs. Le supérieur de l'Oratoire fut ravi de me savoir écrivain : lui-même a publié plusieurs ouvrages de droit canon. Il me promit de lire *Le Amicizie Particolari*, fraîchement traduites, et les commanda devant moi. « C'est un beau sujet, me dit-il ; notre saint fondateur aurait pu le traiter, avec sa connaissance des enfants. Lorsque vous repasserez par Naples, ne manquez pas de venir me voir : nous parlerons de votre livre. » Deux mois après, je me fis annoncer ; le portier téléphona et me déclara, un peu embarrassé, que le supérieur était sorti. Je n'insistai pas.

Comme je voulais revoir l'église des Gerolomini, qui est fermée et dépend de ce couvent, je demandai que l'on m'y fît pénétrer. Je m'attardai devant la célèbre fresque de Luca Giordano, « Les marchands chassés du temple », si joliment napolitaine. A mon retour, j'aperçus le supérieur dans le cloître. Il m'aperçut, lui aussi, et se cacha derrière une colonne. Je continuai ma route, en le surveillant du coin de l'œil : il pivotait à l'abri de la colonne, tandis que j'avançais.

Merveilleuse Italie, où vivent encore les formes d'un état d'esprit plusieurs fois centenaire! La petite comédie que me jouait si gentiment le vénérable oratorien, me rappelait ce roman italien du Premier Empire, intitulé *Le Séminariste calabrais*, que signale Croce dans une de ses études. Il y est question d'un « ultramontain » — entendez ici un Français — qui, recevant l'hospitalité dans un couvent de Calabre, dit tout à coup, en plein réfectoire, qu'il est philosophe. A l'instant, ce mot déchaîne une panique ; tout le monde de prendre la fuite, en se signant et en criant : « Jésus, au secours! Jésus, sauvez-nous! » Et le philosophe ou prétendu tel, fort étonné d'avoir fait apparaître le diable dans un réfectoire.

On remarque le goût des tréteaux chez les jésuites de Naples. Pendant les *ritiri di perseverenza*, ils dressent une estrade au milieu de leur église du Jésus Nouveau : deux orateurs s'apostrophent, l'un comme avocat de Dieu, l'autre comme avocat du diable. Pour certaines fêtes, l'estrade se transporte sur la place de l'église et les pères, dont la voix n'est pas toujours harmonieuse, se mettent à chanter, sans craindre le jugement d'un peuple musicien.

Je n'ai rien eu à démêler avec eux. Leur belle église se visite sans leur secours. Celle de la Nunziatella ne leur appartient plus : elle est aujourd'hui la chapelle du collège militaire. L'obligeant officier qui m'y servit de guide, avait été, comme moi, élève des pères, et nous nous amusions à reconnaître, dans les fresques et les toiles, les saints et les miracles de la célèbre compagnie.

Je ne cite que pour mémoire les chartreux, qui ont laissé le plus remarquable couvent de Naples, aujourd'hui musée de Saint-Martin : c'est le belvédère de la cité, comme le couvent des camaldules, sur le point le plus élevé des Champs Phlégréens, est le belvédère de la province. Quant à ces camaldules, ils affectent des règles bien rigides, pour un couvent si fréquenté : les femmes peuvent entrer dans l'église, mais non dans le parc.

Les pères de la mission sont peu courtois. Les passionnistes sont gais. Les théatins sont bavards. Les trinitaires ne rachètent plus de captifs. Les mercédaires puent.

Les religieuses ne sont pas faciles. La conversation s'engage, d'ordinaire, à travers un judas et souvent ne va pas plus loin. J'avais bien débuté chez les clarisses, mais ailleurs ce fut plus compliqué. On dirait que ces

communautés sont jalouses de leurs églises, où s'étale leur innocente coquetterie : le parfum des fleurs y est enivrant, les dentelles y abondent. Ces églises elles-mêmes sont coquettes : les stucs, les incrustations de marbre, la fraîcheur des badigeons y forment un ensemble suave. En revanche, je ne sais pourquoi l'on y trouve fréquemment de vieux tableaux de la Circoncision, d'un curieux réalisme.

Les dominicaines, voisines de l'église de Sainte-Catherine-de-Sienne, s'obstinaient à m'interdire l'accès de leur cloître, où elles ont installé, cependant, une maison d'accueil, mais, il est vrai, pour jeunes filles. Un jour, j'y pénétrai hardiment à la suite d'un prêtre. Une sœur se précipita pour me barrer la route : je parlementai ; j'entrevoyais les fresques qui décoraient le portique et m'employai à faire comprendre qu'elles étaient seules à m'intéresser. Vaincue, la sœur me laissa avancer ; mais, me fixant une limite d'un doigt impératif : « S'il vous plaît, monsieur, jusque-là ! »

Je confesse avoir jeté le trouble chez les sœurs crucifiées adoratrices de Jésus sacramentel. C'est d'elles que relève la magnifique église de Saint-Grégoire-Arménien et j'avais espéré la visiter plus tranquillement à huis-clos, avec leur permission. Je sonne au couvent ; le judas s'ouvre ; j'expose modestement ma requête, au nom de la France. La sœur, jeune et souriante, s'excuse au nom de la règle et referme le judas, en murmurant quelques mots que je ne saisis pas. Je reste cloué sur place, rêvant à ces mots : je devinais que c'était une formule pieuse et regrettais de ne pas la connaître. Moi qui passais mon temps dans les églises et les couvents de Naples, aurais-je perdu l'occasion d'apprendre une politesse rituelle ? Après quelques instants d'hésitation, je sonne de nouveau, mais j'aperçois un autre visage à travers la grille, celui d'une duègne farouche. Je n'ose faire ma demande et dis seulement que je veux parler à la même religieuse qu'il y a un moment. « Laquelle ? — Une jeune. » La duègne rougit et me ferme la grille au nez. Trouvant la suspicion grotesque, je sonne pour la troisième fois. On me fait attendre ; je sonne pour la quatrième fois et longuement, en carillon. Le judas se rouvre enfin et des minois de bonnes sœurs s'y pressent effrayés. Ils s'écartent soudain, pour faire place à un nouveau visage de duègne, énergique et mafflu : « Je suis la supérieure de ce couvent, signor. Peut-on savoir la raison de ce vacarme ? — Ma mère, une de vos sœurs, à qui je demandais un renseignement, a ajouté quelques mots que je n'ai pas compris et souhaiterais réentendre. — Eh ! quels mots voulez-vous qu'elle vous ait dits ? » Ma première interlocutrice lui parla à l'oreille. « Elle vous a dit, signor, le souhait de notre ordre : « Soit loué Jésus crucifié, aujourd'hui et toujours ! » et la grille des sœurs crucifiées, adoratrices de Jésus sacramentel, se referma péremptoirement.

Si j'avais cru pouvoir entrer quelque part au nom de la France, c'était dans l'institut des sœurs de la Charité, fondé, comme l'indiquait une inscription lapidaire, par la bienheureuse Jeanne-Antide Thouret. L'église

n'est visible que le dimanche matin, mais j'espérais une dérogation en ma faveur. « Nous vous ferions entrer avec plaisir, me dit la sœur à qui j'eus affaire, mais malheureusement vous tombez mal : nous sommes en retraite. — Je reviendrai demain, si vous le permettez, car je crains la foule du dimanche. — Notre retraite dure toute la semaine — Et la semaine prochaine? — C'est le temps de recueillement qui suit la retraite. »

On voit qu'il faut une certaine patience chez les visiteurs de couvents.

A l'inverse des sacristains et des moines, tous les curés de Naples sont charmants. Ils aiment à être consultés et vous font les honneurs de leurs églises. Les questions les plus pointilleuses ne les rebutent pas. Leur simplicité vous met à l'aise.

Pourtant, ce n'est pas sans péril que vous les abordez : ils ne vous lâchent plus. Si je demandais à l'un d'eux comment on distinguait sainte Scolastique et sainte Barbe, sainte Ursule et sainte Cordule, il me fallait essuyer le détail de tous les autres tableaux et de toutes les autres statues, y compris les plus médiocres. Si je priais un autre de me montrer, dans la sacristie, une toile de la Madeleine, un marbre de saint Sébastien, une croix du xv^e siècle, il me fallait voir ensuite les chasubles, les chapes, les patènes, les ciboires. On étalait devant mes yeux tout le harnois sacré, comme si j'avais été quelque Gobseck venant prêter sur gages. Ce qui confirmait ces apparences, c'étaient les évaluations fantastiques dont s'accompagnait cet étalage. Le curé de l'église Jésus-et-Marie me fit soupeser un calice. « Quel poids! dit-il. C'est de l'argent massif. Il y en a pour cinq cent mille lires. » Il déploya des ornements donnés par Léon XIII : « Ils sont brodés d'or fin à vingt-quatre carats. L'archevêque n'en a pas de si beaux et me les emprunte pour les grandes fêtes. Ils valent des dizaines de millions. » Et je me rappelais la seule parole que m'eût dite le bon vieux sacristain de Saint-Séverin et Saint-Sosie ; comme nous sortions et que je regardais, une dernière fois, *l'Épiphanie* de Marco Pino, il déclara : « C'est beau, n'est-ce pas? Cela n'a pas de prix. Un Américain a offert deux millions pour en emporter seulement un morceau pas plus grand que le pouce, et on le lui a refusé! »

La fierté des curés était de pouvoir me montrer une Vierge qui leur dût son couronnement. Je m'étais d'abord étonné : comment se faisait-il que la Madone eût besoin de demander une couronne? On m'instruisit de la procédure, moins royale que démocratique : il faut une pétition, signée de milliers de noms, attestant que cette grâce est sollicitée par la paroisse entière et il faut ensuite le décret d'une commission vaticane.

Ce n'est pas sans remords que j'ai été quelquefois dans l'obligation de fausser compagnie à ces curés enthousiastes. Ils ne finissaient jamais leurs commentaires ; aussi était-ce une chance pour moi, lorsqu'on venait les interrompre pour une confession ou qu'ils avaient à célébrer un office. « Nous reprendrons la conversation tout à l'heure », me

disaient-ils, en s'engouffrant dans la sacristie ou dans le confessionnal. Peut-être quelque pêcheur a-t-il bénéficié, grâce à moi, d'une admonestation plus rapide et d'une pénitence plus douce. Peut-être les offices ont-il été abrégés par le désir de me faire admirer de nouveaux trésors. Hélas! j'en demande pardon à messieurs les curés de Naples : une fois libérés de leurs devoirs, ils ne me trouvaient plus. Si j'avais ajouté le temps des exercices religieux à mes propres exercices, j'aurais dû abdiquer. Je me sens particulièrement bourrelé envers M. le curé de Saint-Asprène-au-Port, qui avait été si heureux de me savoir Français et qui voulait me charger d'une lettre pour « M. l'Abbé Charbonnier de Paris ».

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'enfant de chœur est, à Naples, chose rare. Il est étrange que, dans une ville regorgeant d'enfants, on ne les prodigue pas davantage au pied des autels. Le plus souvent, ce sont les sacristains ou les dévots qui font le service. Cependant, les enfants de chœur, quand il y en a, ne manquent ni d'esprit ni de zèle. L'un d'eux, qui accompagnait le curé dont je visitais l'église, me tendait la main, chaque fois que ce dernier me fournissait une explication : « Dix lires pour ceci! Vingt lires pour cela! » faisait-il. Ce n'était certainement pas une leçon apprise, car le curé le rabrouait.

Si l'Église napolitaine ne cultive guère l'enfant de chœur, cela ne veut pas dire qu'elle se désintéresse des enfants. Jadis, elle les recueillait dès la naissance : c'étaient les *trovatelli*. Au couvent de l'Annonciation, devenu hôpital, on voit encore le tour derrière lequel veillaient les religieuses, qui attendaient là le fruit du péché des autres. Un coup de sonnette leur donnait le signal, qui ne leur inspirait pas toujours confiance : les gamins enfermaient dans le coffre, non pas des nouveau-nés, mais des chiens ou des chats qui sautaient sur les pauvres femmes.

Aujourd'hui, des patronages sont installés presque partout, dans les locaux annexes des églises. On n'a même pas craint de mettre à la disposition de la jeunesse, des lieux d'où sembleraient exclus les divertissements profanes : dans deux sacristies, sous des voûtes chargées de saints et de madones, le enfants jouent au ping-pong ; un cloître sert de terrain de football ; un autre est changé en préau de gymnastique : le jour de ma visite, des jeunes-filles s'y exerçaient, sous les yeux de quelques moines accoudés aux fenêtres.

Le public qui hante les églises, mérite aussi d'être observé. Sa piété a toutes les nuances de la familiarité méridionale. Des gens forment un cercle et prient ensemble à haute voix. Beaucoup s'endorment pendant la messe. Presque personne ne s'agenouille à l'élévation : on se contente de se courber un peu sur sa chaise. Mais je n'ai jamais vu, dans les églises de Naples, le brouhaha qui est fréquent dans celles de Sicile et même dans celles de Rome. Une seule fois — et Dieu sait si je faisais irruption dans les églises à des heures indues! — j'ai dérangé deux amoureux. En

revanche, il n'est pas rare d'y entendre des baisers retentissants : ce sont les gens, surtout les bambins, qui témoignent ainsi leur dévotion aux images miraculeuses.

Je me jugeais libre d'évoluer, les jours ouvrables, mais je m'astreignais aux formes le dimanche. Les messes de la semaine ne me troublaient pas : il me semblait que les églises, monuments publics, appartenaient alors à tout le monde, mais qu'elles n'appartenaient qu'aux vrais chrétiens le jour du Seigneur. J'aurais voulu éviter de les fréquenter ce jour-là, mais la rigueur de mon programme ne me laissait même pas le repos dominical. Je tâchais alors de me confondre dans la masse des fidèles, en visitant avec le plus de discrétion. Il fallait surtout des manières discrètes dans les chapelles où siégeait une confrérie en costume : les Rouges, les Blancs, les Bleus et les Verts, qui rappellent les factions des cochers de la Rome antique et de Byzance.

« Il y a au séminaire, dit Stendhal, une façon de manger un œuf à la coque, qui annonce les progrès faits dans la vie dévote. » Il y a, de même, une façon de regarder une nef ou une abside, une colonne ou un plafond, une vieille madone ou un jeune saint, qui prouve un certain nombre d'années d'éducation religieuse. En outre, mon guide me servait de répondant : il avait le format d'un missel et des signets rouges ; il était gonflé d'images pieuses, offertes par les curés enthousiastes : il ne lui manquait que d'être doré sur tranches.

Cette promenade à travers les églises n'est pas seulement une promenade à travers une religion et un peuple, mais une promenade à travers l'histoire. A Naples, comme ailleurs, le christianisme a hérité du paganisme. Pas une église, pas un cloître qui n'aient des colonnes romaines. Le baptistère de la cathédrale est une vasque grecque ; l'autel de Sainte-Restitute a pour supports quatre griffons, comme on en voit à Pompéï ; le bénitier de Saint-Asprène est une urne funéraire ; l'église de Saint-Jean-Majeur est élevée sur l'emplacement d'un temple d'Hercule et celle de Saint-Paul-Majeur sur l'emplacement d'un temple des Dioscures.

Le moyen âge nous apparaît ensuite dans ces églises, avec ses passions et ses drames. A la cathédrale, c'est le tombeau du pape Innocent IV, dont l'épitaphe traite de « couleuvre » son ennemi, l'empereur Frédéric II de Souabe. A Saint-Jean-de-Carbonara, c'est le tombeau du roi Ladislas, dont on voit la dépouille bénite par un évêque, bien qu'il fût mort excommunié. C'est, dans la même église, derrière ce tombeau, celui de sire Gianni Caracciolo, amant de la reine Jeanne qui le fit poignarder : sa statue brandissait un poignard vengeur, qu'un éclat de bombe a brisé. La chapelle qui, sur la place du Marché, commémorait l'exécution de Conradin, a été détruite, il y a plus d'un siècle : le seul souvenir de l'événement est, aujourd'hui, dans une église voisine, la statue de ce malheureux prince, offerte par Louis II de Bavière.

La Renaissance a prodigué ses grâces artistiques, intellectuelles et morales. A Sainte-Marie-la-Neuve, le tombeau d'Odet de Foix a été élevé par l'Espagne, « en mémoire des misères humaines et quoique à un ennemi ». La chapelle Pontano nous offre le joli paganisme de ses inscriptions gréco-romaines ; la chapelle Carafa, dans la crypte de la cathédrale, celui de ses arabesques de marbre ; l'église de Sainte-Marie-de-l'Enfantement, le tombeau du poète Sannazzaro, avec les statues d'Apollon et de Minerve, que les moines présentaient comme David et Judith. A Saint-Séverin et Saint-Sosie, nous trouvons une évocation plus sombre de cette époque : les tombeaux de trois jeunes princes empoisonnés par leur oncle.

Le XVII^e siècle fut marqué par une révolution et par une peste : à l'entrée du beau campanile de Sainte-Marie-du-Carmel, on montre la porte devant laquelle fut tué Masaniello, chef des révoltés ; Sainte-Marie-de-Constantinople fut bâtie en signe de gratitude pour la fin de la peste.

Caractéristique de la piété mondaine du XVIII^e siècle est la chapelle patricienne des Sangro. Elle contient des statues de marbre proclamant les vertus de cette noble maison : la Dignité, la Libéralité, le Zèle religieux, la Pudeur, la Sincérité, l'Éducation, la « Suavité de l'Amour conjugal ». Il y a même le « Vice détrompé » — allusion discrète à un prince converti sur le tard. Il semble, d'ailleurs, que ce soit l'usage, à Naples, de chanter ses propres louanges : sous le porche du palais Marigliano, les propriétaires célèbrent, dans une inscription, les mérites de leur famille, « race de héros ».

Le règne de Murat a laissé des traces touchantes dans la sacristie de Saint-Dominique-Majeur : quelques cercueils, à l'extrémité d'une galerie où se résument, de la même façon, plusieurs siècles d'histoire napolitaine, c'est-à-dire, où se conservent les restes de grands personnages, y compris une reine et deux rois. Trois enfants et leur mère ont l'honneur de représenter la France dans cette collection funèbre : pauvre petite Française, « mariée à Jean-Antoine-Michel Agar, comte de Mosbourg, ministre des Finances du Royaume des Deux-Siciles, morte à Naples en 1811 dans la fleur de ses ans »! Autre souvenir de la même période, le tombeau de la reine de Sardaigne, Marie-Clotilde de France, dans l'église Sainte-Catherine. Il a la simplicité qu'exigeait sa piété ; une inscription discrète loue « la force d'âme qu'elle sut opposer au destin » — le destin qui avait conduit à l'échafaud, l'aîné de ses frères, le roi de France. Dernier souvenir français : à Sainte-Marie-des-Anges, le monument funéraire du comte de Gras-Préville, amiral « au service de France et au service du roi de Naples », qui n'était plus le « beau roi Joachim ».

Il y avait assez d'églises à Naples pour que l'on n'en construisît pas au XIX^e siècle. Cependant, Ferdinand I^er en éleva une fort belle à saint François de Paule, devant son palais : c'était à la suite d'un vœu concernant son retour sur le trône. Il y prodigua le marbre, au point que,

détail sans doute unique, les confessionnaux mêmes sont de marbre. L'église de Saint-Ferdinand, de l'autre côté du palais royal, renferme le tombeau de la duchesse de Floride, qui fut la maîtresse, puis l'épouse morganatique de ce souverain, deux fois chassé de sa capitale.

Notre siècle a tenu, lui aussi, à doter Naples d'une église, qui n'est pas encore terminée, celle de la bienheureuse Landi : on y travaille depuis trente ans. Elle s'élève sur le point le plus haut de Capodimonte et ses proportions colossales n'embellissent pas cet harmonieux paysage.

Enfin, si l'on ajoute à tant d'églises les « tabernacles » qui décorent tant de rues, on ne peut que louer les Napolitains de leur piété. Elle fait, du reste, partie de leurs traditions : n'est-ce pas autrefois dans leur pays que les dieux étaient plus nombreux que les hommes ?

ROGER PEYREFITTE

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### LA GRANDE ET BELLE BIBLE ※ DES NOËLS ANCIENS ※

par Henry Poulaille *(Albin-Michel)*

Après avoir, dans un précédent volume, étudié les Noëls depuis leurs origines, dans leur formation, puis dans leur essor, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, Henry Poulaille, dans ce nouvel ouvrage, nous les montre tels qu'ils ont été *fixés*. Le Noël est, en effet, devenu à partir du XVIII^e^ siècle jusqu'au deuxième tiers du XIX^e^ siècle, une branche du folklore.

Une première sélection classe les Noëls avec leur indication d'origine. Une seconde groupe les plus significatifs de ceux qui, par leur trop grand succès ou pour toute autre cause, perdirent leur acte de naissance et qu'il eût été téméraire de situer, sur la seule mention de leur lieu d'impression. En fait, les premiers sont les plus typiques et à travers eux c'est le visage de la France qui se dégage — chaque province apportant sa voix et le reflet de ses mœurs.

Ce volume est illustré de vieilles gravures et de dessins anciens.

C. D.

### HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ART DE LA PRÉHISTOIRE A NOS JOURS

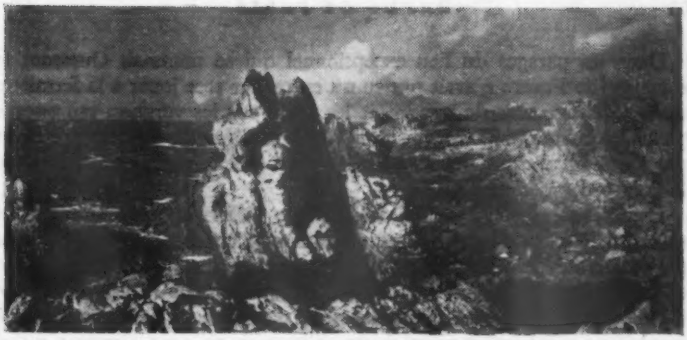
*(Flammarion)*

Il est bon qu'à intervalles réguliers, renouvelant les « points de vue », une Histoire de l'Art réussisse ce paradoxe : enfermer, comme le fait aujourd'hui la librairie Flammarion, en deux volumes de quatre cents pages chacun, les siècles, les civilisations, et des milliers d'œuvres.

Grâce à la pertinence des textes demandés à des historiens d'art habitués à survoler de vastes espaces, à modeler par larges touches, tout en s'appuyant sur une documentation sûre, cet ouvrage remplira très efficacement sa mission. D'excellentes reproductions en couleurs de Draeger l'égaient. Une ardente préface d'Émile Mâle lui apporte un envol dont avait besoin une mise en page à laquelle on eût souhaité, par moment, plus de diversité et d'imprévu.

C. R. M.

*(Suite de la Chronique bibliographique page 93.)*



# L'APPEL D'OUESSANT

par Henri Queffélec

Depuis déjà une trentaine d'années l'île avait perdu ses nobles et appartenait directement au roi de France. Et moins les chevaux et les moutons noirs que les moulins à vent, et moins les moulins que les champs d'ajonc, et moins les champs que les innombrables récifs, et moins les récifs que le Fromrust et le Fromveur, et moins les courants que le noroît et la tempête, mais pourquoi ces distinctions chicanières? L'île appartenait au roi de France, et voilà qui était dit.

Rouleaux de fond s'écrasant sur le Roc'h Vouillard. Soleil mat de juillet séchant les galettes de bouse. Fleurs du trèfle sauvage et du serpolet. Oreilles craintives des lapins. Œufs des mouettes. Filons de silex encastrés dans la glaise. Touffes de laminaires émergeant aux équinoxes. Franc et massif Youc'h Korz avec ses rives accores. Bancs de crabes filant dans les hautes couches marines sous un ciel d'azur. Égouttement du crachin sur les fougères dans les ruines du château. Lichens des croix dressées aux carrefours. Écueils, toujours invisibles, à l'épieu toujours dardé...

***

Sauf des circonstances inimaginables, le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, qui n'avaient jamais débarqué au Stiff ni à Lampaul, n'y débarqueraient jamais. Cependant, ils respectaient le nom de l'île. Ou-es-sant, les trois syllabes avaient pénétré à Versailles par la grande porte et n'y avaient point fait antichambre.

Dans les parages du lieu exceptionnel qui se nommait Ouessant le royaume de France n'avait pas couru en tablier rose jouer à la fermière, mais, le visage noir de poudre et les pieds sur les vergues, ramasser à pleins bâtiments de l'héroïsme et de la gloire. L'Anglais ne nous prendrait pas Ouessant comme il avait pris Jersey et Guernesey, tout le temps de la guerre d'Amérique.

C'était sur le polygone d'Ouessant que d'Orvilliers, du Chaffaut et Guichen, avaient mouché le nez à l'amiral Keppel. C'était encore tout près, dans le chahut quotidien de l'Iroise, que du Couédic avait gagné sa place parmi les gloires navales. Et, lorsque la *Belle-Poule*, tenant tête à l'*Aréthuse*, provoquait l'enthousiasme par sa belle mine au feu, le combat ne se déroulait point devant l'île, mais on peut s'assurer qu'en une secrète manière, invisiblement, Ouessant dirigeait la canonnade. Sur les côtes bretonnes, tout ce qui pouvait s'accomplir de fructueux contre l'Anglais s'accomplissait au nom d'Ouessant.

***

Lointaine et fameuse. Perdue et célèbre...

Dans les batailles navales, il y a beaucoup de fumée ; dans la gloire, il en va de même. Ouessant, qui appartenait au roi de France et mettait à sa disposition des courants et des récifs pour effrayer l'envahisseur, des rivages pour porter un fort, des hommes pour garnir les vaisseaux de Brest Ouessant bastion avancé du royaume et pépinière de ses marins hardis, avait contracté mariage avec la misère...

*Qui voit Ouessant voit son sang*, le tragique dicton ne s'appliquait pas aux seuls navigateurs. En voyant chaque matin leur île, été comme hiver, les habitants voyaient leur peine. Pour un trop grand nombre, elle devenait le pays de l'écuelle jamais remplie, des vêtements haillonneux, des enfants qui tendent la main. Pas un morceau de bois. Les quelques arbustes de Lampaul, tapis dans le renfoncement comme des oiseaux effrayés par la tempête, ça ne comptait pas. C'était dans l'inventaire de l'île, comme les falaises — on ne pouvait y toucher. Était riche qui cuisait le pain d'orge dans la cendre de tourbes ; qui chauffait une soupe sur un foyer de fumier sec, de goémons, de fougères...

*Qui voit Ouessant voit le sang ouessantin.* La marine de France avait construit, sur le plus haut point de l'île, un phare de cent vingt-trois marches pour secourir les navigateurs que la nuit assaillait dans le Four et dans l'Iroise. Pas un marin, donc pas un Ouessantin n'eût critiqué l'intention généreuse, encore que, disait-on, la lumière eût été plusieurs fois confondue avec les Sorlingues, et eût ainsi causé des naufrages. Avant les premières étoiles montait le feu, gardé par deux hommes, et l'on n'avait jamais ouï qu'il se fût éteint... en cours de service. (Un temps, on avait cessé de l'entretenir, mais cela ne regardait pas l'île.) Lueur de bonté et de charité chrétiennes, vous deviez réjouir le cœur des matelots

égarés, avec la même force qu'un carillon baptismal, mais vous surgissiez d'une terre ingrate à ses propres fils et filles et il y avait, sous le phare d'Ouessant, des hameaux enfoncés dans la douleur de vivre.

La guerre d'Amérique avait sans doute fait refleurir les lys des étendards, ces lys d'étoffe sourds et muets aux cris des agonisants, elle avait dépeuplé l'île. Des hommes hardis, vigoureux et fidèles, que la marine avait prélevés pour ses équipages, un grand nombre n'étaient pas revenus et ils ne reviendraient jamais dans la fermeté de leur corps, la douceur de leurs gros sourires. Oui donc, les *proëllas* [1] avaient bien augmenté! A sa spécialité des moutons noirs, Ouessant, désormais, en joignait une autre : les veuves de matelot. Le Tiers-Ordre des Sœurs de l'Infélicité Marine. Avec le même privilège que leurs collègues des Morts à Terre, un rond d'étoffe rouge au milieu de la grande coiffe. Plus d'une centaine. Une îlienne sur trois. Presque toutes les maisons pleuraient un mort sans sépulture, époux, fils, père, gendre, et autres variantes des cordes familiales que les humains s'attachent ; et le long des routes et des grèves traînaient des orphelins, de pauvres petits dont la destinée restait obscure et qui chassaient farouchement les croûtons et les planches.

Ouessant appartenait au roi de France. Ouessant appartenait à la misère. Avant ces belles formules, une autre s'imposait : infiniment plus qu'à la misère et au roi de France, Ouessant appartenait à Dieu.

C'était même, bien sûr, comme chose de Dieu, Dieu de saint Paul et de dom Michel, de saint Gildas et de saint Ténénan, qui contemple tout et tous dans un seul regard, les récifs et les écueils ainsi que les pensées des hommes, les trous des mouettes ainsi que les chapelles et les croix des routes, que l'île, conservant son allégeance envers lui dans le domaine spirituel, avait passé, dans le domaine terrestre, au roi de France et à la misère, puissants par la grâce de Dieu.

Le roi, la misère... Maîtres différents et cependant liés. Le roi secourait l'île contre la misère, en particulier le bon Louis XVI qui aimait son peuple, mais, non moins incontestablement, la misère tenait aussi à des actes royaux.

Sans servilité, l'île chérissait le roi. Sans fatalisme, elle combattait la misère. Elle tâchait de distinguer les deux causes, car elle pensait que le roi ne savait pas tout.

Des terres qui ne produisent pas assez d'orge. Des moutons qui gâchent les cultures et, quand ils ne tombent pas à l'eau, restent piteusement maigres. Un tiers des hommes valides péris au loin. Une population pour la plus grande partie composée d'orphelins et de veuves, de grabataires et d'innocents, de vieux et de vieilles. Soit. Mais, en regard, la chaude et secrète protection de Dieu, de Notre-Dame, des Saints et des Morts.

1. Enterrement symbolique d'un marin mort au loin.

Et des journées de vingt-quatre heures qui permettent aux découragés de se reprendre : des tempêtes, des disettes et des mois noirs, mais une vie dans le soleil et dans la brume, dans la pluie, dans l'embrun et dans le vent, une forte vie diurne et nocturne qui demeure sise entre les murailles des falaises et dans les tranchées des vagues, à l'écoute perpétuelle des questions et des répons de la mer — une vie lente et continue qui fait perdurer les usages et attache l'homme à tous les hommes qui l'entourent et au monde créé par Dieu.

Pour tous les Ouessantins Dieu se reflétait dans le visage et dans le costume sacerdotal de M. Hamon, recteur de l'île, qui avait reçu pouvoir de célébrer la messe et de pardonner les péchés. L'homme qui dit non au diable en français, en latin et en breton, le délégué viril de la douceur paradisiaque. Et le souffle de Dieu animait les lettres pastorales de Jean-François, évêque de Léon, chef de M. Hamon et de tous ses recteurs, devant qui le diocèse tout entier ressemblait à une demeure, une et obéissante. Ouessant, par delà le Fromveur, donnait devant lui la main à Molène ; et la troupe des îles, par delà le Four, s'en allait chercher Lochrist et le Conquet, Lanildut et Porspoder, et tant d'autres paroisses, dont le clocher ne se distinguait pas du large quand on naviguait sur la terre.

***

Un bon évêque, répétait Laurent Brenterch, appelé Miserere pour des raisons obscures et qui, depuis son retour des Amériques et des batailles, était grand homme dans le quartier de Penn-arland. Bon évêque... comme tout! « *Eskop ar patates* », disaient ceux du continent ; l'évêque des pommes de terre... Et il en avait avalé des pommes de terre, lui, Miserere, durant son existence américaine, et, quand il affirmait que ça remplissait le ventre, c'était à bon escient! Un évêque entrant dans les fermes et conseillant de planter la pomme de terre, l'image valait un grand amiral des flottes soignant l'ordinaire des vaisseaux! Et, pensez un peu, on donnait les semences gratis! Miserere lui-même était allé jusqu'à Roscoff en chercher quelques-unes, aussitôt plongées dans le sol et, après avoir fait bénir par M. Hamon le coin de jardin qu'il livrait à la nouvelle culture, l'avait grandiosement nommé « Clos-l'Évêque ».

Jean-François, évêque de Léon, se qualifiait pasteur des âmes. Devant lui les chrétiens du diocèse formaient un grand troupeau de moutons, pas des noirs ni des effrontés comme ceux d'Ouessant, mais des bien crémeux et des bien sages. Vraiment, lorsqu'il songeait à ses pommes de terre épiscopales, Miserere ne refusait pas d'être un mouton docile.

Oui. Seulement...

Seulement, voilà : dans un certain ordre d'idées, le mouton docile n'existait plus. A sa place, il y avait une petite bête rageuse et qui envoie promener sa corde — exactement le spécimen de l'île.

***

M. Hamon, toutes bésicles dressées, lisait l'Épître du jour. « Fil à plomb », l'enfant de chœur maigre, le buste droit comme un I, était agenouillé sur la dernière marche de l'autel et il s'efforçait de raidir ses jambes. Une odeur d'encens (trois services pour défunts avaient précédé la messe) flottait dans la lumière trouble.

Femmes vers l'Évangile, hommes vers l'Épître, il y avait là au complet les quartiers de l'île, quatre comme les Évangélistes et les directions de l'espace, et les hameaux, plus de quatre-vingts. Une belle famille. La paroisse hivernale dans son atmosphère de vieux meuble solide. La paroisse d'après les guerres avec un Évangile beaucoup plus touffu que l'Épître — entre les derniers hommes et le fond s'étendait un espace vide, une aire à battre, où l'on eût couché à l'aise trois canots goémoniers.

Miserere grinça des dents et il faillit se retourner pour échanger avec Jean Scouarnec un furieux coup d'œil. Mais, dans une église, ce n'est plus comme dans un chemin, on ne se retourne pas! M. Hamon avait fendu les rangs, était monté en chaire, avait annoncé une messe du gouverneur pour la santé de la reine, le report d'une distribution de hardes à la fin de janvier, la trouvaille d'une paire de sabots, un baptême, vingt-six services pour l'âme d'une vieille (dont huit avec *placebo*) et puis, sous prétexte que Noël approchait — la fête heureuse entre toutes! — il avait lu, à toute vitesse, mais d'une voix très nette, le statut diocésain relatif au pillage des épaves. « *Nous défendons, sous peine d'excommunication, tous vols et déprédations de choses jetées par naufrage, tant dans la mer que sur le rivage...* » Quelle honte! Respectueusement, quelle sottise! Sur une lancée pareille, pourquoi ne pas ajouter : « *Nous défendons, sous peine d'excommunication, aux rochers plus hauts que la mer et à ceux qui restent dessous de briser les navires, nous défendons au noroît et au suroît de s'exciter le vendredi, le dimanche et les jours de fête et de donner le mauvais exemple en dépassant quinze milles à l'heure...* » Le monseigneur aux pommes de terre avait écrit ces billevesées? Il eût mérité qu'en regagnant la ferme, on démolît son « Clos l'Évêque » à coups de talon...

Le rameau d'olivier que tenait dans son bec la colombe de Noé, ce n'était pas une épave, peut-être, et une fameuse?

Et voilà que M. Hamon posait son cahier sur le bord de la chaire. Il rajustait ses bésicles, penchait la tête et considérait au-dessous de lui, avec un air indéfinissable, la silencieuse et dure paroisse dont il avait la charge. Les grandes coiffes, les visages, rien ne remuait. « Mes petits enfants, songeait-il, vous n'êtes pas satisfaits. Il faut pourtant que je continue, je ne vous ai lancé que la moitié de mes cailloux. Après l'interdiction épiscopale, écoutez un peu les commentaires de votre recteur. » Et, un soupçon de goguenardise, vite dissipé, dans la voix, le geste ferme, les bésicles lourdes, il commençait :

— Mes bien chers frères, voilà Noël qui arrive! D'ordre de monsei-

gneur, et comme je les ai relus avant chaque fête depuis le dernier Noël, j'ai relu les saints règlements concernant les épaves. Il y en a ici, parmi les hommes, des revenus depuis peu, à qui la mémoire, comme on dit, doit être rafraîchie. Ces gars pour lesquels Dieu a fait éclater sa bonté dans la lumière du jour, visible comme en ce moment je suis visible pour vous, et beaucoup mieux car nous sommes en décembre et notre église non plus n'est pas claire, vous n'accepteriez pas de penser, j'en suis sûr, que, pour manifester leur reconnaissance à Dieu, ils vont d'abord violer la sainte loi de son Église...

« Plût au ciel que les choses fussent ainsi », se dit-il, marquant un silence ; et il hocha imperceptiblement la tête. « Pauvres gens... » Il y a cent ans, songeait Miserere, nous avions quand même au presbytère un autre homme. Je l'aime bien, mon recteur, mais enfin, en 1700, quand une barque de vin s'est brisée, les anciens m'ont toujours dit que le prêtre du temps avait réclamé une barrique.

— Et la guerre d'Amérique, poursuivit M. Hamon, même si elle s'est terminée par la victoire de nos armes, elle a fait chez nous beaucoup de misères, et la misère, comme on dit encore, est mauvaise conseillère. Y a chez nous un tas de veuves et d'orphelins — Oh! je sais bien — et des vieux et des vieilles qui ne peuvent plus trotter sur la route et qui n'ont plus personne pour les soutenir... Je les connais, oh! oui, mes bien chers frères, je les connais tous, et il ne faudrait pas qu'à cause de ces misères la paroisse dégringolât dans le péché. Il faut prier, il faut demander à Dieu, à dom Michel le Nobletz, à saint Gildas, de nous secourir, comme moi, il faut que j'écrive à monseigneur de faire diminuer nos impositions, mais il ne faut pas, ce n'est jamais permis, faire le mal qui nous tente. Alors, vous avez bien écouté, il n'y a pas de sourds parmi vous, et c'est important pour notre réputation et très important pour la conduite que le bon Dieu tiendra : défense de piller les épaves. Oui ou non, est-ce que vous êtes des chrétiens? Oui ou non, est-ce que dom Michel s'est occupé de vous? Défense sous peine d'excommunication!

Miserere n'écoute plus. Il roule des yeux. Et, dans un mirage, il aperçoit derrière les grosses statues de bois qu'il considère une barque éventrée couchée sur les vagues...

***

Ses lourdes paupières closes sur le rêve de leurs yeux, Miserere descend l'église. La plupart des hommes sont déjà sortis et ses sabots cognent les dalles avec force. La tribu des veuves prie toujours... Elles donnent du souci, les veuves, les femmes à la marque rouge, à M. Hamon, du souci pour elles-mêmes et pour leurs enfants, et il leur recommande sans arrêt de prier le plus possible. Chez elles, au lavoir, sur la grève, partout. Et, après la messe, demeurer à l'église un quart d'heure supplémentaire.

Françoise Méar, qui n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures, n'ar-

rive pas à retenir sa faiblesse de voler par la pensée autour d'un homme. Augustin était brave et fort mais il n'aurait point donné, en mûrissant, cette masse imperturbable de justice. L'Esprit de Dieu ne reposait point sur sa tête.

Comme Miserere ressemble à... Aux deux qu'il ressemble! Au Christ et à saint Joseph! Justice, résignation, bonté, marchent sur ses pas, flottent sur ses vêtements et sur sa grande barbe noire. On ne conçoit pas que celui-là ait jamais eu peur, ni qu'il ait jamais frappé un innocent ni un faible. Quelle sûreté d'allure. Quel sérieux. En a-t-il vu des choses celui-là, en a-t-il appris!

Le Christ, saint Joseph. Et aussi Samson. Et aussi saint Gildas et saint Pol. Toute la religion mise à la portée d'une veuve. Un gamin pieds nus, qui se faufile devant Miserere, accroche un banc et manque de dégringoler — à point nommé l'îlien ouvre les yeux et le rattrape. Naturellement. Juste au-dessus de lui, à ses deux fils de chanvre empoussiérés qui la tiennent par l'avant et par l'arrière, immobile pend la barque votive noire et rouge. Il la contemple et, avec un trouble douloureux, la reconnaît de son rêve. Ce sont des pareilles que la tempête aime à briser et qui produisent ou lâchent de si belles épaves. Un rayon de lumière plus nette glisse du vitrail et enserre le frêle navire. On dirait d'un envoûtement. Miserere, quelque part sur les mers lointaines, communie avec un équipage dont il présente à Dieu le désespoir. Sa tête se renverse et des mirages lui emplissent les prunelles. Entre les moustaches et la barbe, les grosses lèvres rouges s'écartent.

Un tel homme se refuserait indéfiniment au mariage? Autant le considérer, tout de suite, comme un cadavre! Allons donc, ce n'est pas possible. Les gens ne savent pas s'y prendre. Françoise Méar avait laissé leur chance à toutes les femmes de l'île : à elle, maintenant, d'intervenir dans le débat.

***

La femme pénétra dans le couloir et, sans frapper, ouvrit la porte de droite. M. Hamon était assis à table, devant sa barrette et une longue-vue, dans son fauteuil de velours noir, passé, qui branlait des pieds et du dos. Il décortiquait des palourdes.

— Un malade chez toi, Françoise?

— Non! Oh! non!

Elle secouait la tête avec une expression butée.

— Entre quand même. Assieds-toi.

— J'ai les pieds trop sales. Y avait de la boue.

— Entre!

Il désignait un siège de paille, troué par l'usure, placé dans le jour de la fenêtre. Deux portraits d'évêque, joufflus, et dont s'écaillait le vernis sombre, étaient accrochés à la cloison au-dessus de lui. Tout cela venait du continent. Mais il y avait dans un coin le coffre d'un Hollandais, sur

le mur du fond un crucifix anglais, sous la table des tabourets espagnols. Et la table sortait d'un Rochelois, le fauteuil d'un Bordelais...

Lourde et haute, Françoise Méar, sur la pointe des pieds, était entrée lentement. Elle s'assit. Ses longs yeux bleus pailletés qui remuaient sans cesse éclataient, dans son visage rouge, comme les grosses têtes des épingles irisées qu'elle portait à son corsage. Sur les épaules pendaient les longs cheveux blond gris. Elle ressemblait à un enfant qui a grandi trop vite, ou à un vieillard dont les idées chavirent. Une cicatrice (une chute dans la grève) lui traçait dans la joue droite un sillon courbe.

— Voilà...

Sa figure avait sombré d'un seul coup, un nuage noir lui passait devant les yeux. Elle tordait ses doigts.

— Dans le fait, sûr qu'y a un malade! C'est même moi. Et pour contente de moi, je suis pas contente. Mais pas du tout!

Le recteur avait saisi une coquille vide et, machinalement, il la heurtait contre la table...

Pauvre M. Hamon, poursuivait Françoise, quels drôles de paroissiens lui avait donnés le bon Dieu! Et comme il devait être dur, pour un saint homme, d'arriver à les comprendre. Six années pleines, à la dernière fête de la Vierge, qu'Augustin Méar était parti de l'autre côté de la mer chercher le boulet qui lui romprait la tête! Quatre années à la future saint Jean que son parrain, le vieux Lhostis de Kernenen, avait porté au cimetière sa petite *proëlla*!

Un soupir. Elle regardait, sans la voir, une mouette qui jouait avec le vent tracer dans le ciel des orbes confus. Une mouette qui était dehors, mais qui était aussi dans la pièce. Avec les herbes rases, les tourbières, les moutons noirs, les embruns et les chocs. Toute l'île.

Augustin avait laissé à Françoise deux garçons et une fille, soit trois bouches à nourrir dans un pays où la nourriture ne se trouve pas au coin des champs — soit également trois raisons de vivre et la preuve que le ménage respectait la loi de Dieu. Et Dieu marque ceux-ci pour mourir à la guerre, ceux-là pour revenir, toi tu seras veuve, toi tu garderas ton homme. Protester, c'est dépenser bêtement de la salive de bouche.

— Je dis comme ça, lança-t-elle geignarde après un silence. Y a quand même, j'y peux rien, quelque chose qui me met le sang à remuer. Tous ces hommes qui sont retournés de la guerre depuis des mois et des mois et qui restent jeune homme. Des vilains dans le genre d'un bœuf ou d'un hongre, sauf votre respect. Moi...

— Tu dis : « Sauf votre respect », mais tu ne respectes pas.

Le prêtre, d'un geste violent, écartait les palourdes pleines.

— De quel langage tu te sers! Élever tes enfants, les tenir avec toi sous le regard de Dieu, c'est une tâche bien suffisante. Quand il fera plus beau, va en mer sur le bateau des Méhouas, où tu as une part, avec ton aîné.

Fatigue-toi bien, ça calmera ton sang. Ne t'occupe pas des hommes. Ne juge pas les autres. Surtout quand tu ne les connais pas.

La femme baissa la tête, eut une attitude contrite...

— Une chose que je dirai à monsieur le Recteur, c'est que j'ai parlé comme lui l'autre jour il parlait à Pierre Fourn! Je passais par là, c'est pas ma faute si j'ai entendu. Même que monsieur le Recteur... aurait bien fait de secouer ses péchés pareil, à un Miserere qui se conduit pareil.

Des visages d'hommes entraient dans la pièce. Avec leurs traits et leur mystère. Pierre Fourn, Laurent Brenterch. L'Amérique. Les vaisseaux du Roi. La mer impétueuse...

— Y a des choses qu'un recteur a le droit de dire. Tu t'agites, tu cries ma parole, comme si tu avais reçu la charge de la paroisse! Ce qui n'est pas, ce qui ne sera jamais, ma pauvre fille! C'est moi qui réponds de vos âmes devant Dieu, la tienne, celles de tes enfants, celles des hommes que tu attaques...

La congédier avec un morceau de pain? Une image de la Vierge, plus l'obligation d'une prière matinale?... Donner le tout? Il se leva. Pour prendre le temps de juger, il demanda sur un ton neutre :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce brave homme qui plante des pommes de terre pour éviter la famine à tes enfants?

— Il m'a rien fait à moi; seulement, c'est des enfants qu'il devrait planter, pas des pommes de terre. Quand y a cent veuves et quelques à Ouessant, on n'a pas le droit de raconter qu'on aime son île et de rester jeune homme...

M. Hamon prit ses bésicles sur le bord de la fenêtre et, les ayant posées tout au bout de son grand nez, considéra longuement Françoise Méar.

Ces Ouessantines, évidemment, étaient des pièces. Des monuments de chair et d'étoffes. Dans leurs membres circulait la même puissante vie que dans le Fromveur ou dans les falaises du Stiff. On ne donne pas des ordres à une falaise! Sotte comparaison : ces falaises vivantes ne ressemblaient tout de même pas exactement aux autres...

— Tu n'as pas fait le mal avec lui? murmura-t-il. Si je ne te connaissais pas pour une bonne mère, je te prendrais pour une jeune demoiselle amoureuse.

— Ah non! Par exemple, j'ai pas fait le mal avec lui et, pour amoureuse, je ne suis pas. Un vilain comme ça? L'épouser, voilà tout ce que je veux, l'épouser! Ça lui apprendra! Amoureuse? Non, non et non.

M. Hamon réprima un sourire; ses bésicles se tournèrent vers la fenêtre et son ciel blanchâtre qui glissait avec le vent. « Comment voulez-vous que je ne sois pas attaché à mes paroissiens? » songeait-il. « Comment voulez-vous que je ne les aime pas? » Tant de fois, chez les recteurs du continent, surtout ceux de l'arrière-pays, il avait deviné, à l'égard de sa longue fidélité ouessantine, un mélange courtois de pitié, de surprise et d'ironie. Une espèce de consternation amusée. Ce vieux goéland, ce

vieux crabe à péchés, comme il se cramponne sur son roc! Et trop de fois, le vieux goéland avait souffert les affres de la solitudes sur ce roc semblable à une prison! Tout le monde n'est pas dom Michel le Nobletz ni saint Efflam! La nuit, l'hiver, la boue, le vent, les tempêtes, la pluie, la nuit. La mer au nord, à l'ouest, à l'est et au sud. Un Fromveur qui remue tout le temps... Les clartés intérieures triomphaient chaque fois de la malice des choses. Une phrase de paroissien et de paroissienne montrait tôt ou tard une saveur si ingénue que s'évanouissait la solitude : le ciel de Dieu descendait chez les hommes.

Tandis que le prêtre, debout, lui tournait le dos, montrant sur sa tête une tonsure fraîchement coupée (marque de son célibat, comparable à l'hostie rouge des coiffes), Françoise plaidait sa cause. Augustin, dame! Il était mort et on n'avait jamais vu son fantôme pêcher du poisson à sa place. Un père qui manque, avec une mère travailleuse ou pas c'est la misère qui couve. Et les petits souffraient. Plusieurs mois elle avait attendu, persuadée que Laurent Brenterch s'engagerait avec une jeune. Rien. Ce n'était plus possible...

Le prêtre se retourna. Le flux venait de commencer.

— Écoute donc. Tu me dis que tu n'aimes pas Miserere. Pourquoi le choisis-tu dans ces sept ou huit?

Collée à sa chaise, la bouche grande ouverte, les yeux ne cillant plus, la femme s'abîmait dans une dure méditation. La question du prêtre lui révélait un problème ; l'obligeait à peser certaines idées gênantes... Avec une brusquerie de fillette, elle se cacha la figure derrière un bras.

— C'est lui, bien sûr, parce qu'il est le mieux bâti! dit-elle enfin.

M. Hamon resta sans répondre. Pour ne pas céder à un mouvement d'hilarité, il avait regardé, sur la cloison blanche, le crucifix anglais, un ivoire du XV^e^ siècle, jaune comme du pollen ; et son âme avait quitté la pièce. L'île perdurait sur ses assises, que le flux malmenait déjà. Un cormoran tournait la pointe de Pern. Deux vagues se tossaient devant une même roche avec une alacrité gamine...

Doucement, petitement, la femme baissait le bras. Une telle bonté triste illuminait le visage de son recteur qu'elle sentit le moment venu.

— Il faut lui dire de se marier avec moi.

— Moi?

— Oui donc!

— Pourquoi tu ne demandes pas toi-même?

— J'aurais l'air d'une effrontée.

— On n'a jamais vu un recteur d'Ouessant faire le *bazvalan* pour une veuve! Prends quelqu'un d'autre.

— On n'a jamais vu des hommes de l'île bouder avec le mariage comme si ce serait le choléra et comme s'ils avaient le droit. Pour des vieux garçons, y a pas d'usage à Ouessant! Et à votre soutane et à votre chapeau il y a des choses, forcément, qu'on donne, qu'on ne donnerait pas à un châle de commère ou à des braies de pêcheur...

Le prêtre leva ses bésicles. Il obéirait ; un recteur d'Ouessant, c'est un rude, ça ne chipote pas avec la besogne... Trente et un ans. Deux garçons et une fille... Il présenterait la demande, rien de plus... Et dans quelque temps, il ferait un sermon sur le mariage.

— Tu crois qu'il n'aimerait pas mieux une jeune ?

— Sûre et certaine, riposta-t-elle sans trahir de pincement d'amour-propre. Sans ça, il aurait cherché... Même que dans un sens on le comprend. Une veuve, ça connaît les hommes ; ça sait mieux s'occuper d'eux...

— Tu n'as pas peur du charivari ?

— Sûr que non ! Ils ne feront jamais aussi bien que le Roc'h Vouillard !

Un hennissement. Un cheval noir file devant la fenêtre, crinière au vent, la queue fougueuse. Sans la présence du recteur, la femme se fût signée...

Lui, qui n'écoutait plus, avait soulevé le dessus du coffre et considérait ses provisions. Trop intéressée, la femme se tut et approcha.

— Pour le congre séché vous avez grandement, dit-elle en voyant le prêtre saisir une boule de pain d'orge.

— Prends, dit-il en lui tendant un couteau.

Elle gémit que ses trois enfants l'obligeaient à accepter et se tailla une solide portion. Après quoi, elle guigna le pain d'orge, qu'il lui remit encore.

— Faudrait pas qu'on te voie emmener tout ça, murmura-t-il avec un sourire contraint. Pour ton honneur ! Personne n'a besoin de savoir ! Et tu me ferais arriver une cohue au presbytère !

Pauvre M. Hamon. Il ne refusait jamais.

— N'ayez crainte, n'ayez crainte, monsieur le recteur, je vais arranger ça comme il faut.

Du doigt elle montrait le couloir. Devant un homme, et un recteur ! Il était impossible de retirer les longues épingles qui tenaient le corsage, mais là-bas elle se trouverait à l'aise.

Ils échangèrent un sourire de connivence.

— Et faut pas oublier, dit-elle avant de franchir le seuil, que j'ai parlé dans votre intérêt. Remariez Françoise, il y aura quatre mendiants de moins à vous tirer dessus !

***

La nuit étouffait le jour gris avec une adresse inquiétante lorsque la veuve Méar atteignit sa petite maison basse. Simon et Jacques avaient allumé leur phare... Serrés l'un contre l'autre, les trois enfants pleuraient dans l'ombre. Avec un ricanement douloureux elle leur jeta de loin le pain d'orge. Ils se précipitèrent.

Des moutons bêlaient avec rage dans le petit chemin ; que se passait-il ? Sans doute avaient-ils besoin qu'on leur cognât dessus et qu'on les

envoyât promener! Ils ne pouvaient pas dormir dehors, bien tranquillement, comme trente siècles de moutons ouessantins avant eux? Elle sortit, courut un temps après les bêtes et, ne pouvant les rattraper, les injuria et revint près des enfants. Étienne le benjamin n'avait pas fini son morceau. Avec inquiétude, il faisait force de dents, tandis que le frère et la sœur lui rôdaient autour. Elle leur passa la main dans les cheveux à tous trois et emmena dans la cour Joséphine, la cadette.

La gamine irait par la route jusque chez Brenterch. Avec le bout de congre séché que voici. Elle frapperait et dirait : « Laurent, c'est ma mère qui m'envoie. Nous n'avons plus de quoi chauffer notre soupe. Ni goémon, ni bouse, ni rien. Prends ça et donne-moi du brûlant en équivalence. »

Les garçons auraient objecté à leur mère qu'il restait encore un bon tas de bouses et un tiers du goémon, la fillette ne dit rien.

— Répète..., demanda Françoise.

L'enfant répéta.

— C'est bien. Va. Ne mange pas le poisson en route.

Miserere voudrait faire le généreux et rapporterait la charge lui-même. Bonne occasion de le heurter et de préparer les voies au recteur.

Louis avait dérobé le restant d'Étienne, qui n'osait se plaindre, et, tapi dans un coin noir, il se hâtait de le finir. Comme un homme sur un homme, elle abattit un poing justicier contre la grosse tête ronde et, l'enfant se recroquevillant, lui décocha un coup de pied dans les jambes... C'était dur, quand même, de frapper des petits qui ont faim.

Qui dort dîne. On peut toujours le dire... Elle fourra Étienne et Louis sur leur paillasse commune et s'assit dans l'âtre. La nuit enveloppait l'île, avec des bourrasques vives qui figuraient les ailes de l'ombre; avec une lourde et magistrale impression d'éternité. La maison se confondait avec les rochers et l'herbe rase, toutes les cavernes, toutes les ténèbres creusées dans les falaises. Inutile de marcher jusqu'au seuil — d'une science indubitable, l'âme connaissait qu'il n'y avait plus ce soir d'étoiles dans le ciel. Rien que les chauves-souris du vent, la chétive lumière d'un phare.

La nuit, la nuit, la nuit. Ce n'étaient pas les nuits qui, respectueusement, s'intercalaient entre les jours splendides, pour leur permettre un repos bien gagné, mais les jours qui, entre les nuits, faisaient servilement le ménage du ciel. Tout allait de la nuit et revenait à la nuit. C'était pendant la nuit qu'avaient lieu les conceptions, les naissances et les morts.

A tâtons, la femme avait rempli d'eau une écuelle et mis le reste du congre à tremper. Elle fermait les yeux... Elle se confondait avec le bloc de fatigue, de faim et de froid, que représentait l uessant nocturne... Elle priait le Christ, la Vierge, tous les saints...

Joséphine entra et l'on entendit les garçons s'agiter sur leur paillasse.

— Alors? chuchota Françoise.

— J'ai eu du brûlant et beaucoup, répondit l'enfant d'une voix claire. Du bois qui pèse lourd. Et puis il m'a laissé le congre.

— Il t'a laissé le bout de congre ? dit-elle.

Et aussitôt :

— Espère-moi ici.

« Je te débusquerai bien, toi qui n'oses venir », songeait-elle en se levant et en découvrant la porte. Elle franchit le seuil et s'élança dans la cour. Un cheval détalait sur la dune. Le rumeur régulier des rouleaux du flux s'écrasant sur la côte ouest habitait le fond de la nuit hivernale. Des coups de vent allaient et venaient. Le phare essayait en vain de peupler l'ombre ; sa lumière avait l'air de s'enliser. Mais elle brillait suffisamment pour que Françoise, ses yeux aidant, distinguât sur une pâture un groupe de moutons endormis.

Se guidant plutôt sur le grondement de la mer, elle arrivait en quelques minutes à la maison de Laurent Brenterch. Elle avait couru tout le long.

La porte du couloir était grande ouverte, peut-être pour accueillir les âmes des morts ; elle entra directement et frappa de l'index sur la cloison de droite.

— Y a quelqu'un pour recevoir, Dieu vous bénisse ?

— Y en a même deux, répondit une voix forte. Dieu te bénisse pareillement. Qui vient comme ça ?

— Cherche ! lança-t-elle, saisie d'un trouble délicieux.

— Alors, parle un peu.

Il fallait dire quelque chose de beau. Elle ferma les yeux et se rappela une veillée funèbre dans Feunten Velen, où une aïeule tenue pour une innocente avait abasourdi les femmes par son improvisation sur l'autre monde. Cela commençait : « *La nuit est noire, le vent souffle et le vent est noir...* »

— *La nuit est noire...*, déclama-t-elle...

— Et ton discours éclate dedans comme une chandelle, interrompit Miserere. C'est toi, hein, Françoise ?

— Oui.

Un silence. Elle avait pénétré d'un pas dans la pièce de droite, où se tenaient ses hôtes invisibles. Il y avait eu du feu, ici, tout à l'heure. L'air sentait la pierre chaude et le tabac.

— Ta petite est pas bien rentrée ? Elle t'a pas bien fait la commission ? s'enquit Miserere d'un ton calme.

— Très bien, trop bien. Je voulais te dire que nous sommes pas des mendiants. Le bout de congre séché, fallait le garder pour toi. Si tu le reprends pas, je le jette par terre, tu seras obligé d'allumer du feu pour le chercher.

Miserere protesta. C'était un cadeau qu'il avait fait à la petite, ce bout

de congre. Et le bois pareillement. Il avait beau être célibataire, on n'allait pas l'empêcher de faire des cadeaux à la fille d'une voisine? La semaine dernière, dans un manoir de Trébabu il avait chargé deux cordes de bois qu'il avait ramenées à l'île et débarquées la nuit. Cadeau d'un ancien officier qu'il avait retiré de l'eau dans la baie de Chesapeake et retrouvé à brûle-pourpoint dans Kermorvan.

— Miserere, tu n'aimes pas les tiens, coupa Françoise. Ça finira mal avec toi. Tu sais donner des bouts de bois à une petite fille, mais tu es fourré sur le continent que c'est une honte. Hier c'étaient les pommes de terre que tu cherchais à Roscoff, aujourd'hui du bois au Conquet, demain, je sais pas quoi, tu peux pas rester sur ton île? Moi je dis que tu t'ennuies avec nous et que tu as honte. Tu trouves qu'on manque de trop de choses. Pareil comme tu as ramené ton bois, une nuit tu déguerpiras avec tes coffres, tes hardes, ton Jean Scouarnec et ton bateau, et puis on vous reverra plus. Plus jamais.

— T'es pas folle? non, t'es pas folle? Nom d'un chien, celle-ci est folle à lui jeter de l'eau dans la figure! balbutiait Miserere, suffoqué d'indignation.

— Non je suis pas folle! J'ai des yeux et je vois clair! Un sale égoïste et un faux paroissien, voilà ce que tu es. Tu peux pas dire non. C'est pas un bras, c'est pas une jambe, c'est deux bras et deux jambes que le bon Dieu t'a laissées à la guerre et il t'a fait intelligent comme il en a pas fait beaucoup. La femme qui t'aurait dans son lot, elle aurait le droit d'être contente et ça serait rare si vos enfants n'étaient pas beaux et solides! Seulement, toi, dans ta maison, tu t'es collé comme une bernicle, t'as pris avec toi un autre célibataire, si par hasard t'es dehors tu files à droite quand une femme arrive à gauche, tu veux pas plus entendre parler de mariage que d'un champ de blé sur le Fromveur. T'as pas honte? Quand y a plus de cent malheureuses veuves à Ouessant!

— Ce qui se passe chez les autres chrétiens, ça te regarde pas, dit Miserere. Je suis libre de me marier ou non. Au lieu de compter mes bras et mes jambes, tu devrais bien citer la phrase de religion qui me force.

Sa colère semblait tombée. Françoise distinguait de la tristesse dans cette voix. Apparemment qu'il n'était pas trop sûr lui-même de sa conduite... Les mots s'enchaînant les uns les autres, elle était allée singulièrement plus loin qu'elle ne l'avait fixé d'abord — mais tant pis. Elle défendait la cause de l'île. Ces nuits ouessantines, qui dérobaient les visages, demeuraient si commodes. Une ombre parlait à une ombre. On pourrait croire, demain, que rien n'avait eu lieu.

— Tu mens! riposta-t-elle. Et tu sais que tu mens. A Ouessant les chrétiens sont pas libres. Je te dirai pas que le père de nos arrière-grand-mères était le même et que ton cousin Alexandre a épousé ma sœur Anna...

Elle souffla plusieurs secondes. Il fallait déjà marquer ce point. Et

les deux hommes prêtaient l'oreille avec inquiétude et zèle, car ils reconnaissaient dans les paroles d'une femme à visage d'ombre les propres paroles de leur cœur. C'était vrai que la paroisse et l'île dessinaient une couronne de sang. Toutes les familles étaient liées à toutes les familles. Plus justement que les princes de la terre, tous les hommes de l'île pouvaient se donner du cousin. Les Mescam avaient du sang Bloas, les Bloas du sang Rivoal, les Rivoal du sang Mescam. Et les Mescam du Fourn et les Fourn du Méhouas et les Méhouas du Corolleur. Ainsi de suite. Quiconque blessait un Ouessantin atteignait l'île entière...

— Je te dirai, continua Françoise, qu'à Ouessant nous nous occupons tous les uns des autres. Et que c'est comme ça parce que ça doit être comme ça...

Ni Miserere, ni Jean Scouarnec ne pipaient mot. Ouessant n'était pas comme les contrées américaines, pays de la terre en veux-tu en voilà ; Ouessant, c'était une barque rocheuse, six bouts de champ sur le pont, un troupeau de moutons et de chevaux dans les cales, bateau-village en état d'alarme un jour contre les ouragans, deux contre la disette, vers quelle catastrophe l'équipage ne se dirigeait-il pas si les matelots ne se fussent tenus comme les doigts de la main? Ceux-ci répondaient de Toull Dreiz et ceux-là de Kreiz-Kear, et ceux-ci de Poul Gwegen et ceux-là de Punel, et ceux-ci d'Ar Gudec et ceux-là de Kergadou, autant de lieux, et tous les lieux de l'île pareillement, que les détenteurs avaient charge de protéger contre la tempête et contre la misère et de transmettre, intacts, à des héritiers farouches. Ouessant le gros ponton, c'était l'ensemble de toutes ces résistances particulières, appuyées les unes contre les autres et imbriquées les unes dans les autres, le recueil de toutes ces devises tacites et de ces règles de triomphe contre la brutalité des choses et la faiblesse humaine. Toute pierre de Beg Piniglou déchaussée par la tempête et qui s'effondrait dans les eaux avec son humus, Feunten Velen et Penn-arland menaient aussi le deuil de son départ ; et ni un homme ni une femme de Lampaul ou de Cadoran ne s'approchaient ou ne s'éloignaient de la lumière de Dieu sans qu'imperceptiblement toutes les âmes de l'île n'en sentissent une blessure ou une caresse...

Phrase par phrase, sans aller trop vite, elle assénait la vérité ouessantine. Simon Fourn qui refusait la surveillance des bris, René Jégaden la répartition des alcools. « Si vous n'acceptez pas, avait dit M. Hamon, le continent nous dépêchera quelqu'un. » Alors ils s'étaient inclinés. La veuve Lansonneur qui avait recueilli les deux petits de la veuve Keromnès, emportée par Dieu et la fatigue, tandis que la veuve Ménesguen recueillait la vieille mère impotente. Corentin Piriou qui avait failli se rompre les os à remonter le cadavre d'un mouton de la veuve Saouzanet, tombé dans un couloir de roche...

Tes pommes de terre, tu affirmes que tu les as plantées pour que, dans dix ou vingt ans, les gens ne crèvent plus de faim — ce n'est pas cela, s'occuper des autres? Et ton Jean Scouarnec tu l'as pris parce qu'il

faisait de l'encombrement chez sa sœur et son beau-frère, et pour lui éviter de loger dans une cabane...

Tu viens nous raconter que tu avais tiré de l'eau un officier dans une baie américaine, tu ne t'occupais pas des autres ce jour-là ?

Le vent écrasait sur le pignon de la maison ses lourdes grappes sombres, dont les éclaboussures jaillissaient devant les fenêtres de la façade. Possible qu'une tempête se levât. Pelletée de vagues par pelletée de vagues, la mer, sur tous les rivages, exhaussait ses talus tumultueux. Un énorme rouleau crevait sur la pointe de Porz Mean. Des bars montaient avec lenteur le terrible raidillon du courant de l'île Keller, puis se laissaient emporter par lui et filaient comme des soles. Les yeux savaient déjà qu'il n'y avait pas d'étoiles dans le ciel ; et l'âme connaissait dans son ampleur l'emprisonnement de l'île par les eaux. Les familles s'étaient repliées sur elles-mêmes, chacune enfouie dans le monde particulier de ses volets clos, de son ombre lourde et du grincement de ses paillasses, chacune avec ses problèmes personnels de faim ou de deuil, de pauvreté ou de misère, mais la grande ligue avait détendu ses liens, elle ne s'était pas défaite. Dans la masse de ses pierres et de ses âmes, l'île existait et durait, transformant l'avenir en actuel, l'actuel en passé d'Ouessant. Encore une vague, une fuite de mulot, une invocation à saint Gildas...

Après un silence inévaluable, Miserere opina que Françoise était une femme intelligente et un nouveau silence commença, petite nuit à l'intérieur de la grande. « Intelligente... » : le cœur de Françoise avait bondi à un compliment trop beau, qu'elle ne trouvait pas la force de démentir. L'idée lui assurait peut-être une chance. Elle pleurait sans bruit. Elle changeait doucement la position de ses jambes et ne remarquait pas leur fatigue. Simplement, le froid de ses pieds contre la terre nue... Dehors, le vent augmentait. Les chevaux et les moutons qui couchaient sur la dune auraient demain la tête pleine de rêves et leur viande sentirait davantage la mer goémoneuse.

Du temps passa. Des bourrasques et des rouleaux. Un galet coincé entre des rocs fut dégagé par une vague, un autre encastré plus ferme. Dans une rue d'avant l'ère chrétienne qui gisait au large de l'île, une énorme plie contourna la statue d'un dieu et se plaqua dans le sable coquillier. Françoise entendait chuchoter les deux hommes. Ils discutaient avec chaleur, mais, anciens matelots rompus aux entretiens du hamac, savaient contraindre leur voix.

Un silence, un long silence, plein de nuit marine et de vent.

Elle comprit que la victoire approchait. Il ne fallait pas brusquer les choses. Elle se retira.

*(A suivre.)*

HENRI QUEFFÉLEC

# DE L'ILE D'ELBE AUX TUILERIES

par le Comte Marchand

Depuis l'arrivée de Napoléon, Porto-Ferrajo n'était plus reconnaissable et ses paisibles habitants étaient bien reconnaissants des travaux qu'il faisait exécuter partout ; des rues jusque-là impraticables, étaient ouvertes aux voitures, qui, je l'ai déjà dit, arrivaient maintenant jusqu'au Palais et conduisaient aussi à Ponticel. Un théâtre, auquel on donna le nom de *Fortunati*, était achevé ; les décorations en étaient faites ; on n'y attendait plus que des artistes italiens, qui devaient, avec une légère subvention, s'y établir. Le bruit se répandit même que madame Grassini et Crescentini, en compagnie de Paër, le célèbre compositeur, devaient arriver pour son inauguration. L'Empereur avait toujours été très bon pour les artistes qu'il protégeait. Ceux-ci avaient été l'objet de sa munificence. La première ne pouvait oublier qu'à son couronnement à Milan elle avait attiré son attention. Sa Majesté, à cette époque, l'avait fait demander et, après les premiers moments d'une prompte connaissance, elle lui avait rappelé qu'elle avait débuté lors de ses premiers exploits en Italie : « J'étais alors, disait-elle, dans tout l'éclat de ma beauté et de mon talent ; je séduisais tous les yeux ; j'enflammais tous les cœurs. Vous seul étiez demeuré froid et cependant vous seul m'occupiez. Quand je pouvais valoir quelque chose, que toute l'Italie était à mes pieds, je la dédaignais pour un seul de vos regards sans pouvoir l'obtenir, et voilà, aujourd'hui que je ne suis plus digne de vous, que vous les laissez tomber sur moi. » L'Empereur aimait à rappeler cette circonstance de sa vie dont le débit l'avait charmé autant que la personne.

Crescentini avait reçu, outre des bienfaits, la décoration de la Couronne de Fer. Cette décoration était étrangère et l'individu aussi. L'acte n'en subit pas moins une désapprobation complète dans toute la société, et le bruit qui s'en faisait fut noyé par une de ces réparties à succès, quand elles sont dites par une jolie femme comme l'était madame Grassini. On

Résumé des précédents chapitres. — Le comte Marchand décrit l'arrivée de Napoléon à l'île d'Elbe en mai 1814. Il évoque l'organisation de la « maison de l'Empereur » et dit le plaisir qu'il avait lui-même (il était valet de chambre de Napoléon) à servir son maître dont il appréciait la bonté et la générosité. Il dépeint quelques-unes des excursions que l'Empereur fit autour de Porto-Ferrajo.

parlait avec beaucoup d'indignation devant elle, dans un salon où elle était, de cette décoration donnée, lorsque se levant avec un geste théâtral, elle dit : « Et sa blessure, monsieur, pour quoi la comptez-vous ? » Le brouhaha fut tel, qu'elle devint embarrassée de son succès [1].

M. Paër, maître de musique de l'impératrice Marie-Louise, avait aussi été comblé des bienfaits de l'Empereur ; ces trois personnages en avaient conservé de la reconnaissance, et, dans les Cent Jours, ils me dirent que, si l'Empereur fût resté à l'île d'Elbe, bien certainement, ils fussent venus l'y distraire. Talma et mademoiselle Georges se le proposaient aussi.

Dans l'automne, quelques officiers de la garnison, le général Lebel qui venait d'arriver avec sa fille, qui était une charmante personne que l'Empereur distingua, et quelques dames du pays qui se joignirent à eux, représentèrent *le Calife de Bagdad*, avec beaucoup d'ensemble et de succès sur un petit théâtre élevé dans une grande salle que l'Empereur avait fait construire près du Palais, pour y donner quelques bals. L'Empereur leur témoigna sa satisfaction et le désir de les entendre de nouveau.

Les musiciens engagés à Gênes par le capitaine Loubers étaient médiocres ; l'Empereur les avait entendus à Longone à leur arrivée et en avait été peu content. Un excellent artiste de Milan, Gaudiano, qui d'enthousiasme, était venu offrir ses talents à l'Empereur, fut chargé de les diriger, et, comme des éléments étaient bons, il en fit une excellente musique, qui accompagna le bataillon de l'île d'Elbe à Paris. Gaudiano fut alors nommé chef de musique de la Garde et employé à la chapelle, c'était une juste récompense de son désintéressement.

La mission du capitaine Loubers, en allant à Gênes, avait eu aussi pour but d'y montrer le brick et les couleurs de l'île d'Elbe. Cinquante grenadiers dans une belle tenue le montaient, et produisirent beaucoup d'effet sur la population, lorsqu'ils descendirent à terre ; chacun voulait les voir et les avoir ; la gloire se lisait sur leurs figures basanées et en faisait l'objet de l'admiration générale. Ils résistèrent aux invitations qui leur furent faites, parlèrent de l'Empereur avec enthousiasme, et rentrèrent à bord s'étant montrés d'une sagesse admirable.

Cipriani, l'un des maîtres d'hôtel de l'Empereur, y fut aussi ; il était chargé secrètement de remerciements envers plusieurs négociants de sa connaissance, qui avaient fait offrir à l'Empereur leurs services, et l'argent dont il pourrait avoir besoin. Des meubles furent achetés pour mieux couvrir le but de cette mission.

Lorsque le brick revint, l'Empereur fut à bord, il s'entretint avec ses vieux braves qui tous étaient heureux de le revoir et, enchantés du pékin gênois. Il s'informa s'ils avaient été bien traités dans leur traversée. L'un d'eux, la *Comète*, appelé ainsi parce qu'il rappelait toujours le vin de cette époque répondit : « Sire, la partie des flageolets a été soignée ! — As-tu

1. La Couronne de Fer avait été donnée à Crescentini par Napoléon. C'était un ordre milanais.

donc à te plaindre ? Le vin ne t'a pas manqué si j'en juge à ton teint. — Ce n'est qu'un coup de soleil, Sire, mais la plus belle pièce de ma figure, la voilà (portant la main à la plaque de son bonnet et lui montrant l'aigle qui le décorait) : celui-là n'a jamais fait face en arrière. » L'Empereur quitta le bord, et le soir en rentrant chez lui, il riait encore au souvenir des saillies spirituelles de son vieux grognard, qui, quelques mois plus tard, dans le champ de Waterloo, recevait la mort en disant comme son chef : « La Garde meurt, mais ne se rend pas ! »

Au mois de juillet, madame la comtesse Bertrand arriva à Porto-Ferrajo avec ses enfants, accompagnée du frère du général. Cette dame était grosse ; elle accoucha d'un garçon en août qu'elle perdit en octobre par suite d'une erreur déplorable du pharmacien. L'Empereur allait souvent lui porter des paroles d'amitié et d'encouragement pour calmer son chagrin, comprenant une douleur aussi légitime. C'était lui et l'impératrice Joséphine qui avaient marié cette dame au général Bertrand que l'Empereur estimait et affectionnait. Il les dota tous les deux avec cette munificence que l'Empereur savait mettre à tout ce qu'il faisait : 200 000 francs à la comtesse, 50 000 francs de diamants, 30 000 francs de trousseau, 200 000 francs au comte Bertrand et le pavillon de la Jonchère furent la dot des époux. Ces détails m'ont été donnés par la comtesse elle-même qui aimait à raconter les bontés de l'Empereur pour elle.

La comtesse Bertrand avait apporté avec elle le traité de Fontainebleau qui fut brûlé avec d'autres papiers, lorsque l'Empereur quitta l'île d'Elbe.

Cette dame avait beaucoup de charme dans la conversation, elle avait une taille élégante, un pied charmant ; sans être jolie sa physionomie était agréable ; toute sa personne était pleine de la distinction qu'elle a léguée à ses enfants.

L'arrivée de Madame Mère avait fait revenir l'Empereur à Porto-Ferrajo. Après y avoir passé quelques semaines, le 20 août il retourna à la Madona, et Madame vint occuper une petite maison à Marciana. L'Empereur dînait tous les jours chez elle et y recevait quelques personnes de la ville, puis, le soir, rentrait dans son ermitage. Sa Majesté y était depuis quelques jours lorsque madame Walewska, qui allait à Naples, lui fit demander la permission de venir le voir en passant. Cette permission lui ayant été accordée, elle vint, accompagnée de son fils, de sa sœur et de son frère ; elle resta vingt-quatre heures à l'ermitage et ne descendit point à Marciana où logeait Madame Mère. Dans l'Ile, on crut que c'était l'Impératrice et le roi de Rome, les têtes se montèrent. L'Empereur était allé au devant d'elle avec Paoli, capitaine de gendarmerie et Bernotti, l'un de ses officiers d'ordonnance, suivi de deux mameluks. Bernotti mit pied à terre au moment où ces dames furent rencontrées, prit l'enfant, le porta jusqu'à l'ermitage, ne voulant céder à personne l'honneur qu'il avait de porter le roi de Rome. L'enfant de madame Walewska avait certainement deux ans de plus, mais la beauté de ses traits, ses cheveux blonds, bouclés, répandus avec profusion sur ses épaules, lui don-

naient une grande ressemblance avec le portrait du roi de Rome d'Isabey.

Le bruit s'en était répandu à Porto-Ferrajo même, le docteur Foureau, que l'Empereur n'avait point emmené avec lui, fut trouver le général Drouot pour lui demander s'il ne ferait pas bien de venir offrir ses services à l'Impératrice, et le lendemain de très grand matin il était à l'ermitage. L'Empereur avait mis les trois petites pièces qu'il occupait à la disposition de ces deux dames ; des lits avaient été dressés et lui s'était réfugié sous une tente placée à quelque distance sous des châtaigniers pour y passer la nuit. Saint-Denis et moi nous couchâmes dans les murs de la tente. Ce fut là que vint me trouver le docteur Foureau. Étonné de le voir, je lui demandai ce qui l'amenait ; m'adressant aussitôt ses compliments sur le bonheur que je devais avoir de revoir ma mère [1], je compris la méprise dans laquelle il était, et, sans avoir le temps de le dissuader, j'entrai chez l'Empereur qui me faisait appeler. J'en parlai à l'Empereur qui en rit beaucoup. Lorsque l'Empereur fut habillé, il sortit de sa tente où il avait passé la nuit assez mal ; une pluie abondante, mêlée de vent, l'avait empêché de dormir, mais un beau soleil promettait une belle journée et avait déjà ressuyé les terrains environnants. Il trouva l'enfant de madame Walewska jouant, il l'appela, s'assit sur une chaise qu'il m'avait demandée et le mit sur ses genoux, puis fit appeler le docteur qui se promenait dans les environs. Lorsqu'il fut arrivé : « Eh bien! Foureau, lui dit-il, comment le trouvez-vous ? — Mais, Sire, je trouve le Roi bien grandi! » Cet enfant avait deux ans de plus que le jeune Napoléon, mais un genre de figure semblable. L'Empereur rit beaucoup de la méprise du docteur, le plaisanta quelques instants et le remercia de l'empressement qu'il avait mis à venir lui offrir ses services.

L'Empereur n'avait pas de maison avec lui pour traiter ses hôtes ; le déjeuner vint de Marciana tout préparé et le dîner de même ; s'il y eut absence de luxe à la table, la gaîté n'y manqua pas.

L'Empereur voulut que l'enfant, qui n'avait point déjeuné avec lui, y dînât. Madame Walewska lui dit qu'il était beaucoup trop turbulent, mais Sa Majesté ne s'étonnait pas de l'espièglerie des enfants. Elle s'accusait elle-même d'avoir été très volontaire et très diable. « Je donnais, disait-il, des coups à Joseph et je le forçais encore à faire mes devoirs. Si j'étais puni par du pain sec, j'allais l'échanger contre le pain de châtaignes de mes bergers, ou j'allais chez ma nourrice qui me donnait des poulpettes que j'aimais beaucoup! — Je crois, Sire, dit madame Walewska, que si on en offrait à Votre Majesté, elle les trouverait moins bonnes! — Pas du tout, j'en mangerais avec plaisir. » La journée se passa en promenades dans les environs jusqu'à l'heure de dîner, ces dames devant s'embarquer le soir même. L'Empereur plaça le fils de madame Walewska près de lui, il fut d'abord fort sage, mais cela ne dura pas longtemps, et, comme sa mère lui en adressait des reproches, l'Empereur dit : « Tu ne crains donc

1. Rappelons que la mère de M. était berceuse du Roi de Rome.

pas le fouet? Eh bien! je t'engage à le craindre ; je ne l'ai reçu qu'une fois et je me le suis toujours rappelé. » Il raconta comment cela lui était arrivé : « Ma grand-mère était fort âgée et courbée, elle me faisait ainsi qu'à Pauline, l'effet d'une vieille fée ; elle marchait avec une canne, et sa tendresse pour nous la portait toujours à nous apporter des bonbons ; ce qui n'empêchait pas Pauline et moi de la suivre par derrière en la contrefaisant ; par malheur elle s'en aperçut et s'en plaignit à Madame, lui disant qu'elle nous élevait sans respect pour les grands-parents. Madame, bien qu'elle nous aimât beaucoup, ne plaisantait pas, et je vis à ses yeux que mon affaire n'était pas bonne. Pauline ne tarda pas à recevoir la sienne, parce que des jupons sont plus faciles à relever qu'une culotte à déboutonner... Le soir, elle essaya sur moi, mais en vain ; je crus en être quitte! Le lendemain matin elle me repoussa, lorsque je fus pour l'embrasser, enfin je n'y pensais plus, lorsque dans la journée, Madame me dit : « Napoléon, tu es invité à dîner chez le Gouverneur, va t'habiller! » Je monte bien satisfait d'aller dîner avec les officiers et je ne fus pas long à me déshabiller. Mais Madame était le chat guettant la souris ; elle entre subitement, ferme la porte sur elle ; je m'aperçus du piège où j'étais tombé, mais il était trop tard pour y remédier, il me fallut subir la fessée. » Et comme l'enfant avait écouté avec la plus grande attention, l'Empereur lui dit : « Eh bien! que dis-tu de cela? — Mais je ne me moque pas de maman », dit-il, avec un petit air tout contrit qui fit plaisir à l'Empereur qui l'embrassa en lui disant : « C'est bien répondu! »

Dans la journée le commandant de la gendarmerie lui apprit qu'il venait de recevoir le rapport que quelques coups de sabre avaient été donnés et reçus entre deux soldats du bataillon Corse : « A quelle occasion? dit l'Empereur. Pour une catin, sans doute. — Oui, Sire. — Quel est le blessé? — Celui-là qui me paraît coupable, ayant insulté la femme que l'autre tenait au bras et voulant se l'approprier. — C'est justice, répondit l'Empereur il n'est si faible animal qui ne morde qui cherche à lui enlever sa nourriture. »

Madame Walewska (depuis, madame la comtesse d'Ornano) était ravissante de beauté à l'époque où l'Empereur la connut en Pologne. Il en eut un fils, elle se montra toujours pleine de dévouement et ne manqua jamais à l'Empereur dans les mauvais jours, soit à Fontainebleau en 1814, soit à Malmaison, en 1815. Elle avait pris, à l'époque où je parle, quand elle arriva à l'île d'Elbe, un peu d'embonpoint, sans que cependant sa taille en souffrît beaucoup. Une physionomie ouverte et calme exprimait la douceur de son caractère. Sa sœur qu'elle avait avec elle, paraissait avoir dix-huit ans, sa taille était svelte, elle avait une tête d'ange. Le surlendemain de leur arrivée, ces dames remontèrent à bord du bâtiment qui les avait amenées et firent voile pour Naples. L'Empereur les accompagna jusqu'à la Marine de Marciana, se montrant très courtois pour elles. L'Empereur disait que de son temps, les hommes étaient infiniment plus aimables qu'ils ne l'étaient aujourd'hui. La vie des camps ne

l'avait point rendu cynique ; en tout ce qui touchait à la volupté, il donnait une couleur ou des noms poétisés.

Les pluies de septembre firent partir l'Empereur de cette résidence pour aller à Longone, et Madame quitta Marciana pour se rendre à Porto-Ferrajo. A Longone l'Empereur habita la ville haute qui est un fort bâti sur la pointe du rocher ; la vue des appartements de l'Empereur était admirable. Le colonel Germanowski était gouverneur de la ville et du château. En cette qualité il vint recevoir l'Empereur et le conduisit à ses appartements qui étaient grands et vastes, mais dénués d'ameublement. Le lit de campagne, dont l'Empereur était suivi, fut monté ; quelques chaises, une table, formèrent l'ameublement de sa chambre à coucher. Le colonel Germanowski, aussi gracieux que galant et brave, était fort aimé des habitants, auxquels il donnait de petites fêtes et des dîners. Pendant les quelques semaines que resta l'Empereur dans cette résidence, il eut toujours à sa table le gouverneur et quelques autorités de la ville. Les soirées se prolongeaient jusqu'à dix heures, heure à laquelle l'Empereur rentrait chez lui. L'avant-veille de quitter Longone, le secrétaire de la princesse Pauline, M. Marie, vint présenter à l'Empereur une lettre de cette princesse qui lui annonçait sa prochaine arrivée. Les questions que lui adressa l'Empereur furent si précipitées que cet envoyé se trouva interdit et qu'il pria l'Empereur de l'excuser du peu d'ordre de ses idées, mais que l'émotion qu'il éprouvait en se trouvant devant lui, en était la cause. L'Empereur le laissa se remettre et lui dit, après l'avoir écouté, d'aller l'attendre à Porto-Ferrajo où il serait sous quelques jours.

Pendant le séjour de l'Empereur à Marciana, le bruit courut que le général Brûlard, commandant en Corse pour Louis XVIII, avait envoyé un émissaire à Alger pour faire des offres aux pirates dans le but d'enlever l'Empereur dans une des promenades qu'il faisait, lorsqu'il s'éloignait de Porto-Ferrajo et y rentrait par mer. Apercevant un matin de sa chambre à coucher quelques bâtiments légers en vue de Porto-Longone, qu'il crut être des barbaresques, il me demanda sa longue vue, il l'appuya sur mon épaule et reconnut bientôt qu'il ne s'était pas trompé. Leur présence aussi près de sa résidence, dans un moment où de semblables bruits se répandaient, fit qu'il donna l'ordre au brick *l'Inconstant* d'appareiller, de Porto-Ferrajo où il était, pour venir mouiller à Longone.

Aussitôt après son arrivée, le capitaine Taillade, commandant du brick vint recevoir ses ordres. Une note adressée au colonel Germanowski à cette occasion, contenait ce qui suit : « *Colonel, vous ferez embarquer à bord du brick un officier, un sergent, quatre caporaux, et vingt-quatre soldats du bataillon de chasseurs, ayant soin de choisir les plus marins n'ayant pas le mal de mer. Vous ferez embarquer également un sergent, un caporal et dix soldats de la compagnie du bataillon franc, dans les mêmes conditions que les premiers, et vous veillerez vous-même à l'embarquement.* »

L'embarquement opéré, le brick appareilla aussitôt, l'Empereur le

suivit longtemps des yeux, mais à sa vue les bâtiments disparurent et le brick rentra le soir au port.

Il arriva aussi dans cette résidence madame Dargis ; elle arrivait de Prangins, terre située à quatre lieues de Genève sur les bords du lac, où habitait le roi Joseph et sa famille ; elle apportait des lettres du roi ; elle demanda la permission de rester dans l'Ile, l'Empereur ne savait trop qu'en faire, elle était sans moyens d'existence ; Santo-Martino était en construction ; une place de concierge allait être à donner ; elle me pria de la solliciter pour elle, l'Empereur la lui accorda. Cette femme avait la tête assez exaltée, elle était de Nancy ; elle crut devoir me faire une pièce de vers pour me remercier de la position heureuse que je venais de lui procurer ; je les lus à l'Empereur qui en rit beaucoup, et qui depuis, lorsqu'il parlait d'elle, disait : « Ma folle », bien cependant qu'elle ne le fût pas ; mais elle avait la manie d'écrire et d'exprimer ses sentiments en vers.

Les différents voyages de l'Empereur avaient donné tout le temps nécessaire pour terminer les changements faits à son habitation : l'appartement de la princesse, la salle de bal, le théâtre étaient finis. L'Empereur retourna à Porto-Ferrajo. Un joli jardin était planté et gazonné, il se couvrait de fleurs.

A son retour il fit délivrer de très beaux certificats à quelques grenadiers qui demandaient à retourner en France. L'Empereur avait pu se rendre compte, depuis qu'il était dans l'Ile, de ses dépenses et de ses recettes. Il sentit le besoin de faire quelques réformes dans sa maison. Ce fut sur la bouche qu'elles portèrent et sur quelques traitements trop élevés. Des tables furent supprimées et remplacées par de l'argent, il n'y eut plus que la sienne. Je continuai d'avoir la mienne. Il s'en suivit dans le service une notable économie. Il eut la bonté de me dire lui-même qu'il ne pouvait plus me donner que 2 500 francs de 5 000 qu'il me donnait. Je me permis de lui répondre que c'était beaucoup plus qu'il ne m'en fallait, que 1 000 francs suffiraient largement à mes besoins. Le soir, à son coucher, il me dit : « Vous compléterez vos 5 000 francs sur ma cassette ». Je voulus m'en défendre : « C'est ma volonté », me dit-il.

On mettait les derniers meubles dans les appartements de la princesse Pauline, lorsque l'on signala la frégate qui amenait cette princesse. L'Empereur descendit au port pour y attendre son arrivée. Il s'y promenait depuis quelques moments, lorsqu'il crut reconnaître un maréchal des logis de gendarmerie qui était là pour tenir à distance la foule empressée de le voir. L'Empereur s'en approcha et lui demanda s'il n'était pas Corse. « Oui, Sire. — De quel endroit ? — De Bocagnano, Sire. — Quel est ton nom ? — Marcaggi. » Ce nom était connu de l'Empereur. Dans les guerres civiles de la Corse, il fut arrêté dans ce pays par des brigands et renfermé dans une chambre. Un jeune homme, habitant de Bocagnano, du nom de Marcaggi lui proposa de le sauver et de l'accompagner

jusqu'à ce qu'il fût hors de danger. L'Empereur se rappelait ce service et s'en est même souvenu à Sainte-Hélène dans un legs de conscience. Il continua de causer avec le maréchal des logis qui lui montra deux de ses enfants en bas âge. L'Empereur leur donna à chacun deux napoléons pour acheter des gâteaux. De retour en France, l'Empereur le nomma lieutenant. Ce militaire, oublié dans l'Ile, où il était depuis longtemps, avait de bons services, il lui accorda la croix de la Légion d'honneur, et lui promit d'avoir soin de ses enfants, dès qu'ils seraient en âge d'entrer dans un lycée.

La frégate venant de jeter l'ancre, l'Empereur fut au-devant de la princesse avec son canot, la ramena à terre, et dans sa calèche la conduisit chez Madame. Elle vint ensuite prendre possession de l'appartement que lui avait fait préparer l'Empereur. Elle s'en montra très reconnaissante et très contente. Ce même jour, l'Empereur, présidant à l'ameublement de l'appartement de cette princesse, se brûla fortement les doigts à une cassolette où brûlait du bois d'aloès ; l'Empereur sans y prendre garde voulut la repousser pour dégager un buste en marbre devant lequel elle était. Un encrier était sous sa main, il les y trempa sans qu'il se plaignît d'avoir éprouvé la moindre douleur ; ses doigts se guérirent sans même qu'il en dît rien. J'étais d'autant plus affligé de cet accident, que c'était moi qui avais placé cette cassolette là où elle était, et que l'Empereur ne la dérangeait que pour répondre au grand maréchal, qui contemplait ce buste de Canova qui était le sien, que le reproche qu'il avait à faire à cet artiste dans la statue qu'il avait faite de lui, était les formes athlétiques qu'il lui avait données, comme si le bras chez lui avait gagné des batailles, quand ce n'était que par les combinaisons de sa tête.

***

L'arrivée de la princesse Pauline ouvrait une nouvelle existence à Porto-Ferrajo ; les fêtes, les bals, les concerts se donnèrent chez la princesse ; des soirées eurent lieu chez l'Empereur et chez Madame et remplacèrent les travaux de toutes sortes qui avaient eu lieu jusque-là. La petite Cour du souverain de l'île d'Elbe prit une tournure moins militaire. La princesse, dont les charmes étaient dans tout leur éclat, donnait un air de galanterie et d'enjouement à ce qui l'entourait. C'était avec raison que l'Empereur citait ses deux sœurs, la reine de Naples et surtout la princesse Pauline, dont la beauté était plus sévère, comme les deux plus jolies femmes de sa Cour en France. Rien n'était parfaitement beau comme cette princesse. On pourrait dire que la nature en la formant avait emprunté à Praxitèle les points avec lesquels il détermina la perfection des formes de sa Vénus, tant les siennes étaient admirablement belles.

Elle avait amené sa maison, elle prit pour dames de compagnie mesdames Colombain et Bellini, femmes d'officiers supérieurs,

mademoiselle Le Bel, fille de l'adjudant général de ce nom. Toutes les trois étaient remarquables de tournure et de distinction. La princesse dînait tous les jours avec l'Empereur et le général Drouot; elle se faisait porter de ses appartements à ceux de l'Empereur. Elle faisait ses promenades en chaise à porteurs, de préférence à les faire en calèche; elle était toujours accompagnée d'officiers de la Garde qui tous briguaient l'honneur de l'accompagner. Les invitations du dimanche continuèrent d'avoir lieu pour le dîner. Il arriva qu'à un de ces dîners, la comtesse Bertrand, qui ne se piquait pas d'exactitude, entra dans la salle à manger, l'Empereur à table; elle s'était fait attendre, elle voulut s'excuser, mais l'Empereur, qui connaissait ce défaut chez elle, lui dit : « Madame, il n'est pas bien, ni poli que vous vous fassiez attendre. » Saint-Denis, qui servait l'Empereur, me dit que ces paroles avaient été adressées d'une manière fort sèche, qu'elle avait été fort interdite, et que son mouchoir porté à ses yeux attestait les larmes qui mouillaient ses paupières. La princesse Pauline s'empressa d'effacer l'impression qu'elle éprouvait en lui demandant des nouvelles de ses charmants enfants. A ce dîner l'Empereur dit que deux fois il avait dû la vie à n'avoir que cinq pieds deux pouces.

Une quarantaine de Polonais à cheval, envoyés par l'Empereur à l'Impératrice à Parme, sous les ordres du major Balinski, débarquèrent à Porto-Ferrajo; le Gouvernement autrichien n'avait pas voulu qu'ils restassent près de cette princesse; l'Empereur les vit sur la terrasse du château; ils furent logés au fort de l'Étoile.

Quelques jours après son installation, la princesse eut la bonté de me faire demander; elle me remit une lettre de ma mère; l'Empereur était présent. Le soir à son coucher il me demanda ce qu'elle m'écrivait, je lui dis qu'elle me donnait des nouvelles de l'Impératrice et du roi de Rome qui était très aimé de l'empereur d'Autriche et qu'il y a quelques jours, se mettant de mauvaise humeur contre elle, il lui avait dit qu'il l'enverrait garder Louis XVIII, qu'elle me disait aussi que le prince, étant un jour très occupé à regarder des troupes qui défilaient sous ses fenêtres, l'Impératrice s'approcha de lui et lui demanda s'il trouvait ces soldats aussi bien que les soldats français. « Non, répondit le prince. Si c'étaient des Français, ils me salueraient ». Elle m'annonçait que l'Impératrice allait aller à Aix y prendre les bains pour rétablir sa santé très altérée par suite des événements qui venaient de se passer; elle m'entretenait de son désir que l'Impératrice fût bientôt à Parme et que je vinsse l'y voir.

Le roi de Rome, pendant ce voyage, restait confié aux soins de la comtesse de Montesquiou qui, soir et matin, m'écrivait ma mère, mêlait dans les prières du prince, le nom de l'Empereur. Plusieurs de ces détails firent rire l'Empereur et le satisfirent. Le soir ils furent répétés au salon. La princesse Pauline dit, à cette occasion, qu'on lui avait écrit de Vienne que lorsque le prince de Ligne lui avait été présenté, il avait demandé

à sa gouvernante si c'était un des maréchaux qui avaient trahi son père, que, lui ayant répondu que non, il lui avait alors tendu la main.

L'Empereur s'exprima dans les termes les plus flatteurs sur madame la comtesse de Montesquiou. Comme je me retirais, il me dit : « Elle ne te parle pas de Meneval ? » Il attendait de ce fidèle serviteur la connaissance des résolutions secrètes qui seraient prises au Congrès de Vienne. Il ne tarda pas à en recevoir. L'Empereur, par cette correspondance, put suivre l'Impératrice dans son voyage en Suisse, ainsi que les excursions qui la conduisirent chez le roi Joseph, à Prangins.

Ce fut en arrivant de chez ce prince qu'elle trouva à Aix le comte de Neipperg qui venait auprès d'elle, par ordre de l'empereur d'Autriche, pour être attaché à son service comme chambellan, mais en réalité pour surveiller les actions de cette princesse et s'opposer à toutes tentatives qui pourraient lui suggérer l'idée d'aller à l'île d'Elbe. Dans cette résidence, si elle y fût venue, elle y eût trouvé ses portraits et ceux du roi de Rome ornant la chambre de l'Empereur.

La pêche du thon a lieu deux fois l'an à l'île d'Elbe ; c'est une fête dans l'Ile qui s'ouvre avec une espèce de solennité. Les entrepreneurs de cette pêche, d'un grand rapport pour le domaine du souverain, sont obligés, par leur traité, de donner aux habitants, un quart de la pêche à très bas prix. La pêche d'automne s'annonça bien ; elle commença à la pointe du jour. Une grande quantité de barques sillonnèrent la rade dans l'endroit où se faisait la pêche, tous les yeux se portaient sur l'immense filet de cette madrague. Les pêcheurs harponnaient les poissons qui se présentaient. Les flots furent bientôt rougis de leur sang. Lorsque les thons perdent de leurs forces, ils sont ramassés et portés à terre. L'Empereur y fut en harponner quelques-uns et revint de cet amusement couvert d'eau de mer et de quelques taches de sang. La pêche, cette année, était une des plus abondantes.

Les habitants de Capo Livri, malgré les ressources que les travaux de l'Empereur procuraient à l'Ile, se refusèrent à payer les contributions, lorsque le percepteur se présenta chez eux. L'Empereur adressa des reproches très vifs au lieutenant de gendarmerie chargé d'en assurer l'exécution, et qui venait lui faire part de cette espèce de petite rébellion. « Allez leur dire, lui dit-il avec humeur, que si sous vingt-quatre heures ils ne les ont pas payées, j'envoie un bataillon loger et se nourrir chez eux. » Ce refus d'une paroisse riche était d'un mauvais exemple et on devait réprimer avec vigueur cette première mutinerie. Les contributions furent acquittées.

***

Il arrivait de France, d'Italie, de Corse, des officiers, de simples voyageurs ou des négociants qui donnaient à Sa Majesté une idée exacte de la position de la France et du mécontentement général que causait le nouveau gouvernement. On montrait à l'Empereur des craintes pour

sa personne. Les nouvelles qui lui arrivaient de Vienne, par Livourne et par Naples, n'étaient pas rassurantes. Des négociants de Gênes et de Lyon, qui savaient que les pensions de l'Empereur et de sa famille n'étaient pas acquittées, lui offraient leurs bourses. On parlait de Sainte-Hélène.

L'Empereur se détermina donc à envoyer de nouveau sur le continent à Gênes le capitaine Loubers, de la Garde, qui y était allé précédemment, ainsi que Cipriani, l'un de ses maîtres d'hôtel. Cipriani, homme de confiance du ministre de la police Sallicetti à Naples, connaissait à Gênes et à Vienne un bien grand nombre de personnages qu'il avait vus à Naples autrefois, avec lesquels il s'était abouché lors de son premier voyage. Le capitaine Loubers avait une mission délicate ; il s'en acquitta avec adresse et succès. Le brick arrivait donc dans le port de Gênes sous prétexte d'acheter — comme déjà — des objets nécessaires au bataillon et quelques meubles et cristaux pour le Palais. Des lettres de l'Empereur à l'Impératrice furent envoyées et reçues et des réponses arrivèrent à l'île d'Elbe ; des intelligences furent ménagées dans cette ville ; des offres d'argent et de dévouement pour l'Empereur furent faites au capitaine Loubers.

Cipriani avait pour mission : de savoir, par des personnes qui lui étaient indiquées, ce qui se passait dans les cercles diplomatiques de cette capitale et dans le Congrès lui-même ; de surveiller le départ des souverains qui s'y trouvaient réunis et d'en prévenir aussitôt l'Empereur ; d'établir à Gênes, avec ses amis, une correspondance qui chaque semaine ferait parvenir un bulletin des affaires de Vienne à l'Empereur. Il ne tarda pas à faire connaître qu'on parlait au Congrès du danger d'avoir Napoléon aussi près des côtes d'Italie et de France, de la nécessité de l'en éloigner ; le mot de Sainte-Hélène avait été prononcé, l'Empereur n'y pouvait croire, mais ce lui fut confirmé par une autre source, on y joignait la copie de la détermination secrète à ce sujet ; les journaux parlaient ouvertement de ce projet. Ces nouvelles, vraies ou fausses, rapportées par le brick devaient obliger l'Empereur à quelques précautions. Le commandant de la marine Chautard eut ordre de suivre avec vigilance la navigation des bâtiments qui croisaient devant l'île d'Elbe.

Les journaux anglais parvenus par Livourne donnaient quelque sorte de confirmation aux nouvelles rapportées par le brick. « Je ne pense pas, disait l'Empereur en recevant ces premières nouvelles, que l'Europe veuille s'armer contre moi. Je ne conseillerais pas toutefois qu'on vienne m'attaquer ici ; ils pourraient payer cher leur entreprise. J'ai des vivres pour six mois, une bonne artillerie et des braves pour me défendre. On m'a garanti la souveraineté de l'île d'Elbe ; je suis chez moi, et je ne conseille à personne de venir m'y troubler. » Quelques mesures de défense furent arrêtées pour les portes extérieures. L'Empereur fit armer le fort anglais qui était détaché du système de fortifications de la place. Un jour qu'au pied du fort il faisait creuser un puits, un enfant d'une

douzaine d'années s'approcha de lui et le considérait avec attention; il avait une figure heureuse. L'Empereur lui demanda en italien pourquoi il était là : « Pour vous voir. On me dit que vous êtes l'Empereur Napoléon, c'est-il vrai? — Mais que fais-tu? — Je garde mes chèvres. — Sont-elles à toi? — Non, elles sont à mon maître. — En es-tu content? — Pas trop; il est riche et me donne peu de chose. — Serais-tu content d'avoir un autre emploi? — Oui, si c'était un bon maître. — Eh bien! Viens demain en ville, tu demanderas le grand maréchal, il te fera placer. Bertrand, vous l'enverrez à Chauvin qui le placera à l'écurie. » Le soir même le petit chevrier fit la remise de ses chèvres à son maître, ne se plaignit pas de lui, et lui demanda sa bénédiction, qu'il lui donna plus facilement que le solde de son petit compte.

Lorsque l'Empereur sortit de l'île d'Elbe, ce jeune enfant suivit la maison. Les Cent Jours eurent lieu. Une petite somme lui fut donnée pour apprendre un état. Le petit chevrier de l'île d'Elbe s'est marié et est fort bien établi à Paris.

L'Empereur fut aussi à la Pianose, petite île dépendante de l'île d'Elbe, où il faisait construire, sous la direction du capitaine Larabit, officier du Génie (aujourd'hui député), un fortin. Il y campa plusieurs jours sous ses tentes et rentra à Porto-Ferrajo, après avoir apaisé une querelle assez vive survenue entre ce jeune capitaine et le chef d'escadron Roule, officier d'ordonnance de l'Empereur.

C'est à peu près à cette époque que des avis de Londres annoncèrent à Napoléon que le projet de l'enlever de l'île d'Elbe ne partait pas du ministère anglais; que lord Liverpool avait même écrit dans ce sens au duc de Wellington. La princesse de Galles venait de faire demander à Sa Majesté de venir à l'île d'Elbe. L'Empereur, au milieu des constructions et des ouvriers, ne pouvait la recevoir convenablement; il la pria de différer ce petit voyage. Cette princesse avait vu l'impératrice Marie-Louise à Berne, dans son voyage en Suisse; il avait appris qu'elle s'y faisait remarquer par de la singularité dans sa mise et dans sa tenue.

L'Empereur, au commencement de décembre, envoya le brick à Naples ayant à bord M. Ramolino, chargé de mission pour le Roi. C'était par la Reine et son ambassadeur, le duc de Campo-Chiaro, qu'il avait des communications avec Vienne. On cherchait à mettre à l'écart les ministres napolitains. Ils avaient les intérêts particuliers de leur Cour à défendre au Congrès. Le confinement du roi de Saxe, l'occupation de Dresde et de Leipzig par le prince de Repnin comme gouverneur général, prononçaient la séparation des intérêts des cours d'Autriche et de France, de ceux de la Russie et de la Prusse. Il était manifeste que les cartes se brouillaient; c'était à Vienne le moment des anxiétés et des alarmes. Ce n'était pas à l'île d'Elbe celui de se plaindre de l'inexécution du traité de Fontainebleau. Plus tard, l'Empereur sut que le Congrès allait se dissoudre, qu'une ligue se formait entre la France, l'Autriche et l'Angleterre contre la Russie et la Prusse, que la maison de Bourbon

demandait à l'Autriche le rétablissement complet dans leurs possessions, des branches de Naples et de Parme. Déjà l'empereur François consentait à violer celui des articles du traité de Fontainebleau qui avait assuré à Marie-Louise et à son fils les duchés de Parme et de Plaisance.

Le brick, à son retour de Naples, manqua de périr au moment de son arrivée. Il était trop tard pour avoir l'entrée. Le capitaine Taillade attendit au lendemain ; dans la nuit il se déclara une tempête affreuse ; de très bonne heure le matin on entendit un bruit sourd ; c'étaient des coups de canon de détresse. Le temps était si épouvantable qu'il était impossible de rien distinguer et de rien mettre à la mer. L'Empereur était couché ; j'entrai chez lui et je le prévins de l'état de la mer et des secours qui étaient demandés. Il passa aussitôt sa robe de chambre et voulut aller jusqu'à la terrasse de son jardin ; il fut presque renversé par le vent en sortant de chez lui. Nous arrivâmes avec peine au mur de la terrasse auquel nous nous cramponnâmes pour ne point être enlevés.

Sa Majesté ne put entendre que le bruit sourd du canon, qu'elle jugea être sous le fort l'Étoile, mais ne pouvait rien voir, les vagues qui se brisaient avec fureur sur les rochers au bas de la terrasse la couvraient d'eau et entretenaient un brouillard qui ne permettait de rien distinguer. La violence du vent avait renversé les guérites placées auprès du Palais. Il rentrait à peine chez lui que le général Drouot vint lui annoncer que c'était son brick *l'Inconstant* qui demandait du secours et qu'il n'était plus tenu que par une ancre portée sur un mauvais fond ; il était à croire que l'ancre déraperait et que le bâtiment serait brisé ; et il l'eût été sans la présence d'esprit du lieutenant Jarry.

Dans un moment où le bâtiment, tourmenté par la tempête, avait la proue tournée vers une petite anse peu éloignée et que la lame l'y portait, cet intrépide marin coupa le câble d'un seul coup de hache et vint s'échouer. L'Empereur, alarmé du péril de ses marins, demanda des chevaux pendant qu'il s'habillait et partit au galop. Il arriva près de l'anse où le brick venait de s'ensabler, n'ayant que peu d'avaries. Les matelots étaient accablés de fatigue ; on débarqua M. Ramolino qui se prosterna à terre pour remercier la Providence qui l'avait sauvé d'un si grand danger. Sa Majesté fit allumer un grand feu et apporter toutes les provisions qu'on put se procurer sur les lieux. Il revint au Palais, joyeux que l'équipage du brick et le brick lui-même fussent sauvés.

Au jour de l'an, l'Empereur reçut les félicitations des autorités de l'Ile et des corps d'officiers réunis. Il reçut une lettre de l'Impératrice qui lui donnait des nouvelles de son fils. Cette princesse lui écrivait qu'il était charmant et que bientôt il pourrait écrire lui-même. Sa Majesté reçut également des lettres du prince Eugène, de la reine Hortense et des autres membres de sa famille. Le roi de Naples l'assurait de sa reconnaissance et de son entier dévouement. Madame la comtesse Bertrand, retenue depuis longtemps chez elle par le mauvais état de sa santé, vint à cette occasion ; il n'y eut sortes de gracieusetés de l'Empereur dont elle ne fut

l'objet. Toutes ces personnes, après avoir été reçues par l'Empereur, furent chez Madame et ensuite chez la princesse Pauline. Le soir il y eut dîner de famille où se trouvèrent invités le grand maréchal et la comtesse Bertrand, le général Drouot, le général Cambronne, le colonel Mallet commandant la Garde nationale, le maire de la ville, le colonel Iermanowski, le président du Tribunal, le grand vicaire Arrighi, MM. Ventini et Senno chambellans, madame Ventini et sa fille, monsieur et madame Pons de l'Hermitte. Le soir il y eut cercle qui se prolongea jusqu'à minuit, où se rendirent grand nombre de personnes de la ville et d'officiers des différentes armes. A dix heures l'Empereur rentra dans son intérieur.

Le matin à son réveil j'eus l'honneur de présenter mes respects à l'Empereur qui me demanda ce que je lui donnais pour ses étrennes. Je lui répondis que ne connaissant rien digne de lui, je ne pouvais former que le vœu de le voir réuni à l'Impératrice et au roi de Rome. « Pauvre enfant », dit-il, en sortant de son lit. Puis il se mit à faire sa toilette. La princesse et Madame vinrent chez l'Empereur ; dans un moment où elles étaient seules elles me firent appeler ; elles reçurent avec bonté mes respects et me donnèrent chacune, la première avec la grâce noble et si naturelle à cette princesse, un très beau saphir entouré de diamants, et Madame, en me recommandant de continuer de bien servir l'Empereur, une opale entourée de la même valeur.

L'Empereur, par sa correspondance secrète, avait connaissance des petites divisions qui paraissaient exister dans la maison de l'Impératrice entre madame de Montesquiou qui, disait-il, était d'un ordre trop supérieur pour se tourmenter des tracasseries de la nouvelle dame d'honneur, madame de Brignoles. Selon ces nouvelles, on cherchait à jeter du doute dans l'esprit de l'Impératrice sur la légitimité de son mariage avec l'Empereur et à la déterminer à un divorce que cette princesse repoussait avec force. La nouvelle dame d'honneur n'était point étrangère à ces intrigues. On continuait à donner de la consistance au bruit d'enlèvement et de confinement à Sainte-Hélène. Pour ce qui était du divorce, l'Empereur ne faisait qu'en rire ; il connaissait trop bien l'attachement de Marie-Louise pour lui et pour leur fils. Il ne doutait pas qu'elle eût déclaré courageusement qu'elle voulût conserver le titre de son épouse. L'empereur d'Autriche avait une trop véritable religion pour ne pas en repousser l'idée avec fermeté. « Toutes les circonstances de mon divorce ont été connues à Vienne avant le mariage de Marie-Louise ; il était seul légal, valide, ne pouvant être attaqué. Toutes ces rumeurs sont donc sans fondement ; toutes ces tracasseries, toutes ces intrigues seront sans succès ; elles ne me donnent pas la plus légère inquiétude. Je savais gré à madame la comtesse de Brignoles d'avoir accompagné l'Impératrice à Vienne ; elle perdrait dans mon esprit si j'avais l'assurance d'un semblable conseil de sa part. »

En 1809 lorsque l'Empereur dut épouser l'archiduchesse Marie-Louise,

la Cour de Vienne avait voulu connaître toutes les circonstances du divorce, la dissolution du mariage avec Joséphine. Le lien civil était un acte public, prononcé avec toute la solennité voulue par nos lois et le *senatus-consulte* de l'état-civil de la famille impériale. Connaissance fut donnée à Vienne de la sentence de l'officialité qui prononçait qu'il n'y avait pas eu de mariage entre Sa Majesté et Joséphine. L'officialité s'était donnée sur ce que le Concile de Trente, nos mœurs et surtout les ordonnances de nos rois, rendues pour suppléer à la non-réception de ce Concile en France, exigeait la présence du propre curé des contractants, à peine de nullité et elle n'avait pas eu lieu. L'Empereur était loin de vouloir faire usage d'un moyen qui ne pouvait que blesser sa dignité.

La Cour, en 1804, était à Fontainebleau. Le Pape arrivait pour le Sacre ; le mariage avec l'impératrice Joséphine n'avait pas été célébré devant l'Église, l'Impératrice tourmentait l'Empereur pour cette cérémonie ; la rendre publique aurait été un scandale ; le cardinal Fesch proposa de la faire en secret dans la chapelle du Château ; il avait la prétention, ainsi que l'ont plusieurs cardinaux, de suppléer à la présence du propre curé ; comme grand aumônier il croyait être le curé de la Cour. Il donna en effet la bénédiction du mariage dans la chapelle en présence du grand maréchal Duroc et deux ou trois autres témoins. Tout ce qu'il avait fait était ridiculement nul. L'official, après avoir entendu les témoins, le déclara tel et condamna l'Empereur, en raison de sa dignité impériale, à 20 000 francs d'amende, qu'il renvoya à payer au cardinal Fesch pour qu'il apprît à connaître le Concile de Trente et les ordonnances de Blois et de Moulins. « Très certainement il n'aura pas été assez dupe pour la payer », disait-il.

***

Les nouvelles de France, de jour en jour devenaient plus graves ; le mécontentement était général. A Vienne on projetait un enlèvement en attentant à la liberté de l'Empereur. Le premier jour du triomphe des factions est un jour de bonheur, on ne parle que de clémence, l'amnistie est dans toutes les bouches, elle est même dans les cœurs ; le second jour, on invoque la justice, on prétend observer parité de conduite et le troisième est déjà celui des vengeances, il est déjà celui des réactions. Quels étaient ceux qui les demandaient ? Alors comme toujours, ceux qui n'avaient contribué ni d'une goutte de sang, ni d'un écu à la victoire. On était à ce troisième jour, on inquiétait les acquéreurs de biens nationaux, on négligeait l'armée, on l'insultait et un maréchal de cette même armée proposait la colonne de Quiberon. L'esprit de l'émigration dans tous les actes du Gouvernement gâtait tout ce que la Révolution avait fait de bien. L'Empereur gémissait sur cette belle France qu'il avait saluée, il y avait vingt ans, de grande nation. La pensée de rentrer en France germait dans son esprit.

Depuis huit mois les journées de l'Empereur s'étaient passées au

milieu des constructions et de sa famille. Santa-Martino étant achevé et meublé, l'Empereur y fut passer quelques jours. Madame et la princesse Pauline vinrent lui demander à dîner. La princesse, dont l'appartement était préparé, s'y établit, elle était accompagnée de madame Bellini, sa dame de compagnie. Quelques jours après, l'Empereur rentrait à Porto-Ferrajo pour y passer l'hiver qui approchait et fut précoce cette année. Les soirées se donnèrent chez la princesse, quelques bals se donnèrent en ville, les officiers eurent le leur, tous furent très brillants et nombreux. La princesse en donna un qui les surpassa tous, dans la grande salle construite près du Palais ; elle y prit, ainsi que les nombreux invités, beaucoup de plaisir, l'Empereur y fut ; à minuit il était rentré chez lui, le bal se prolongeant jusqu'au jour. Ces fêtes successives occasionnèrent de grandes dépenses aux habitants de la ville qui y furent invités.

Le 8 janvier il tomba de la neige à Porto-Ferrajo en telle quantité que de mémoire d'homme chose semblable ne s'était point offerte. De même qu'on avait attribué au général Bonaparte la pluie qui tomba avec abondance pendant son séjour au Caire, de même on voulut voir du mystérieux dans la neige qui tomba à Porto-Ferrajo et l'attribuer à la présence de l'Empereur dans l'Ile.

L'Empereur, au milieu de tous ces plaisirs, venait d'acquérir la certitude que Louis XVIII ne voulait pas exécuter le traité de Fontainebleau et qu'il regardait la République et la dynastie impériale comme des gouvernements usurpateurs. Il voyait avec une secrète joie que les puissants du jour, abusés eux-mêmes par le grand nombre de libelles qui inondaient alors l'Europe et qui peignaient l'Empereur comme un lâche, un Néron, un Caligula ou un Holopherne français, le considéraient comme un homme ayant bien plutôt besoin d'être protégé que comme un objet d'inquiétude. Ces fausses idées firent que les puissances ne tinrent aucun agent à Porto-Ferrajo. L'Angleterre, seule, donna ordre au colonel Campbell de séjourner alternativement à Florence, Livourne et Piombino.

L'Empereur savait et disait qu'à part quelques milliers d'intrigants la nation entière lui était restée attachée d'esprit, d'opinion et de cœur, ainsi qu'aux principes de la souveraineté nationale et de l'honneur français, qu'elle ne s'était soumise qu'à la nécessité que lui imposaient les ennemis et les nouveaux Judas, mais que sur trente millions d'habitants vingt-neuf millions cinq cent mille renfermaient dans leurs cœurs l'espoir de chasser des princes ennemis de la nation, mandataires des étrangers. Il n'ignorait pas que si les femmes à mouchoirs brodés garnis de dentelle avaient crié : « Vive le roi ! » à la rentrée de la Garde dans Paris, le peuple, ému en la revoyant, dirait : « Vive la vieille Garde ! » La pensée qu'il avait de rentrer en France et le mauvais temps lui avaient fait suspendre les constructions ; les travaux des routes seuls se continuaient pour donner de l'ouvrage à des bras inoccupés qu'il aurait fallu secourir d'une autre manière. Ses occupations devinrent davantage intérieures. Il attendait

dans le silence le moment où l'esprit public en France arriverait au diapason de saluer son arrivée avec acclamation.

Telle était la disposition d'esprit de l'Empereur lorsque M. Fleury de Chaboulon, ancien auditeur au Conseil d'État, arriva à l'île d'Elbe. Il était envoyé par quelques amis de l'Empereur pour lui donner une connaissance exacte de l'opinion publique en France en dehors de celle qu'il pouvait se faire par les journaux. Il eut avec lui deux longs entretiens à la suite desquels ce dernier partit pour Naples. Ses amis de France lui faisaient dire que les têtes se montaient, qu'un mouvement se préparait dont le but était le renversement du Gouvernement. En faveur de qui ? Le duc d'Orléans était indiqué, Fouché disait où était l'âme de ce complot qui offrait le triste exemple donné à l'Europe, disait l'Empereur, d'un roi détrôné par son cousin. Toutes ces nouvelles fortifièrent, dans l'esprit de l'Empereur, une résolution que caressait son imagination : celle de passer en France avec le petit nombre de troupes dont il disposait et, comme César, en frappant du pied le sol français, en faire sortir des légions armées.

Tout ce qui se disait devant moi me laissait croire qu'en quittant l'île d'Elbe l'Empereur, le Congrès dissous, avait la presque certitude de rallier l'empereur d'Autriche à lui. Il y avait néanmoins en quittant l'île d'Elbe beaucoup à donner à la fortune. Le moment de faire cette expédition lui semblait donc arrivé. Depuis huit mois, les dépenses s'ordonnançaient sur les fonds qu'avait apportés M. Peyrusse, de Fontainebleau, Madame et la princesse avaient versé dans cette caisse les fonds qu'elles avaient avec elles et j'avais intacts les 800 000 francs en or appartenant à la cassette. On refusait en France l'exécution du traité du 11 avril, ce n'était pas le moment de s'en plaindre mais d'en profiter.

L'Empereur avait dans sa Garde le capitaine Hareau de Sorbet dont la femme attachée comme lectrice à l'Impératrice était auprès de cette princesse, cet officier quitta l'île d'Elbe avec des instructions verbales qui furent reçues et revint dans les Cent Jours donner des nouvelles de l'Impératrice et du roi de Rome. Il prit part à la bataille de Waterloo comme chef de bataillon.

Depuis quelques jours l'Empereur dans son intérieur était silencieux et réfléchi. Le général Bertrand et le général Drouot appelés beaucoup plus fréquemment que de coutume, le général Cambronne le fut aussi, la carte de France restait constamment étendue dans le cabinet ; des épingles y étaient piquées. Profitant du retour de la belle saison il décida plusieurs constructions à reprendre ou à faire. Laissant dans son cabinet les pensées soucieuses, il affectait au dehors beaucoup de gaîté, riait avec la princesse, visitait Madame, dînait chez elle, allait voir sa Garde, et lui commandait d'entreprendre un jardin autour de sa caserne, il arrêtait avec le Génie des projets d'amélioration dans la ville, en un mot il faisait tout pour donner le change au projet qu'il méditait.

A quelques jours de là M. Colonna d'Istria, chambellan de Madame Mère fut envoyé à Naples prévenir le roi Murat de la résolution que prenait l'Empereur de rentrer en France, où les Bourbons gouvernaient en sens inverse de la Nation, lui dire que la Patrie l'appelait et qu'il devait à l'amour qu'il lui portait de répondre à son appel, qu'il l'engageait à se tenir tranquille dans son royaume, à faire prendre une bonne position à son armée et attendre les événements, qu'il avait l'assurance que les Autrichiens ne remueraient pas, que l'Italie devait être neutre, qu'il partirait sous quelques jours. Malheureusement ce prince ne tint pas compte des sages conseils qu'il lui faisait donner. Il savait les torts qu'il avait envers l'Empereur pour sa conduite en 1814. Il ne cacha pas sa pensée à M. Colonna de coopérer à la rentrée de l'Empereur par une puissante diversion en Italie. M. Colonna le conjura de n'en rien faire, que c'était le désir de l'Empereur ; il promit mais pas d'une manière assez affirmative pour que celui-ci n'en laissât pas voir ses craintes en arrivant à Porto-Ferrajo ; il apportait avec lui une lettre du roi de Naples remplie de dévouement et donnait la nouvelle qu'il venait de recevoir de son ministre à Vienne, de la clôture du Congrès et du départ de l'empereur de Russie pour ses États.

Cette nouvelle que l'Empereur attendait impatiemment, allait rendre son départ presque instantané. Il était cependant préoccupé de la pensée qu'avait le roi de Naples d'entrer en Italie ; il voyait dans cette démonstration, si elle avait lieu, ses affaires ruinées par lui en 1815 comme il les avait ruinées en 1814. Avant donc de quitter l'Ile, il lui fit réitérer son désir de ne point agir sans qu'il le lui fît dire. Le roi Murat après avoir fait la campagne de Russie, avec cette valeur chevaleresque qui le rendait si beau sur les champs de bataille, quitta l'armée à Wilna mécontent d'un bulletin qui laissait au prince vice-roi d'Italie, la réorganisation de l'Armée. Profitant de ce mécontentement, des instances se firent auprès de lui de la part des alliés, il y prêta l'oreille, mais fit néanmoins la campagne de 1813, ne rentrant dans son royaume qu'après la bataille de Leipzig. L'Angleterre redoubla d'insistances auprès de lui et de la reine, faisant envisager à l'un et à l'autre leurs intérêts et l'intérêt de leurs peuples, s'il ne voulait être entraîné dans la chute de l'Empereur. Le combat fut cruel dans l'âme de l'un et de l'autre, avant d'abandonner la cause de la France et de l'Empereur, mais enfin elle le fut le 11 janvier 1814. Ce prince s'associait à la coalition et se comptait au nombre de nos ennemis. Triste page que l'on voudrait retirer de cette belle vie des champs de bataille.

L'Empereur ne crut pas devoir attendre de Vienne même la confirmation de la nouvelle que lui faisait savoir le roi Murat. Il décida son départ et s'y prépara. Dans l'une des soirées qui précédèrent son départ il fit appeler M. Poggi de Talavo dont il estimait le caractère, il l'entraîna dans son cabinet, l'entretint de son projet de rentrer en France et de son désir qu'il y vînt avec lui, lui recommandant le secret sur ce qu'il lui

confiait, notamment envers Madame et la princesse Pauline. « Si Galenzzini, lui dit-il, est encore ici, retenez-le sous quelque prétexte que ce soit, je lui donnerai une préfecture. Pons est prévenu. C'est un homme énergique autant que dévoué, il vient avec moi. » Rentré dans le salon, Madame et la princesse cherchèrent à savoir de M. Poggi ce que l'Empereur avait pu lui dire, mais il éluda leurs questions et resta impénétrable.

Le brick dont on avait réparé les avaries fut changé de couleur et chargé de l'approvisionnement nécessaire à un voyage de quelques mois. L'avant-veille au soir l'Empereur dînant dans sa chambre avec le général Drouot l'entretint des munitions de guerre à mettre à bord du brick, du personnel qu'on pourrait y faire monter et de celui répandu sur les autres bâtiments, de la voiture de Madame Mère embarquée sur un des chébecs pour mieux donner le change et laisser croire que cette princesse allait se rendre à Naples. La conversation cessant sur ce sujet, il parla de la campagne d'Égypte, « pays des souvenirs, dit-il, que nous parcourions la Bible à la main ». Il analysa la religion de Mahomet et la nôtre. « La première, dit-il, toute sensuelle, promet des houris aux yeux bleus, des bocages riants, des fleuves pleins de lait. Ce n'est autre chose que du sensualisme. La nôtre au contraire est spirituelle, l'esprit y domine avec la charité : l'une est la religion de l'amour, l'autre toute terrestre est celle des sens ; je me trouvais très bien, pour m'établir dans le pays, du peu de religion qu'avait mon armée. » Il dit qu'en Italie des moines lui présentèrent un manuscrit de l'historien Josèphe, où se trouvait intercalée en deux ou trois lignes l'histoire de Jésus-Christ, que c'était une maladresse à eux de n'avoir point fait sauter ce feuillet.

L'Empereur ce même soir était très causant ; il raconta quelques espièglerie de sa jeunesse, tant à Brienne qu'à l'École militaire. « Rarement, disait-il, j'étais pris aux pièges qui m'étaient tendus ; parmi nous il y avait quelques fils de grands seigneurs. Les parents ne manquaient jamais de recommander à leurs enfants de s'approcher d'eux pour s'en faire un appui dans leur carrière, nous étions impitoyables pour ceux qui en approchaient, nous les accablions de quolibets et de là des batailles où des horions étaient donnés et reçus. » Il rappela l'emploi de son temps comme officier d'artillerie et se disait étonné de l'excellente table qu'ils avaient et du bon marché qu'elle leur coûtait. Il racontait tout l'ordre qu'il apportait dans ses dépenses et les privations qu'il s'imposait par une économie bien appliquée, pour pouvoir faire ce que faisaient ces camarades plus riches que lui. Il dit que ses succès à Toulon ne l'étonnèrent point ; que ce ne fut que pendant la première campagne d'Italie que la haute ambition lui vint. Le récit de tous ces détails m'intéressait vivement et excitait mon admiration pour celui qui d'humble officier d'artillerie, s'était fait par son génie le premier homme du monde.

Pendant ces derniers jours la grande carte de France fut déployée sur le tapis du salon, l'Empereur à genoux y traçait la route qu'il se proposait de tenir, le grand maréchal et le général Drouot seuls furent admis à la

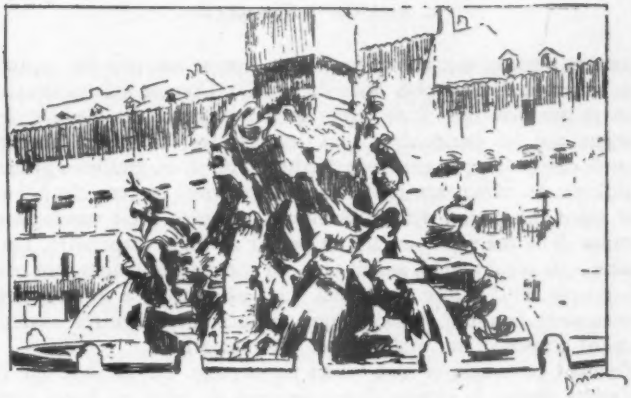
connaître. Saint-Denis, Noverraz et Sentini avaient été expédiés sur différents points de l'Ile pour recevoir des capitaines de port le nombre des navires qui s'y trouvaient, plusieurs furent nolisés et à un jour donné ils devaient se rendre, des différents points de la côte dans le port de Porto-Ferrajo. M. Pons de l'Hérault, directeur de la mine de Rio, fut particulièrement chargé de cette mission, comme de faire mettre l'embargo sur tous les ports de l'Ile du moment où le jour du départ serait définitivement fixé. L'Empereur eut donc pour lui un état des bâtiments dans chaque port de ce qu'ils pouvaient porter et put choisir les meilleurs car il s'en trouvait une plus grande quantité qu'il ne lui fallait pour transporter la Garde, le bataillon corse et le matériel nécessaire.

Dans la nuit du 25 au 26 tous les bâtiments nolisés se rendirent à Porto-Ferrajo et l'embargo fut mis sur tous les autres dans les ports où ils se trouvaient. C'était un dimanche, la messe se dit comme à l'ordinaire, il s'y trouva assez de monde. Suivant l'usage établi, l'Empereur reçut après la messe dans le salon et dit à ceux qui s'y trouvaient la détermination qu'il prenait de rentrer en France où il était appelé. Déjà sans qu'on sut se l'expliquer une espèce de tourmente régnait dans la ville. Lorsqu'à une heure la Garde reçut l'ordre de s'embarquer ce fut une véritable explosion, chacun courait pour réunir ses effets dispersés. Bien que je me doutasse de quelque grand projet, l'Empereur ne m'en parla que la veille au soir à son coucher, me dit qu'il allait en France et de tout préparer pour ce voyage en emportant peu d'effets. « Un uniforme de chasseur et un de grenadier, me dit-il, des chemises et rien d'autre. » Sans m'en rapporter positivement à ce qu'il me disait je passai une partie de la nuit à tout préparer, à faire un état de ce qui restait pour remettre à Madame et j'eus soin de tenir avec moi, comme il me l'avait recommandé, une cocarde tricolore pour la lui remettre au moment où il me la demanderait.

L'Empereur m'ayant recommandé de n'en point parler avant midi et que toutes ces dispositions ne pouvaient être faites dans son intérieur sans être aperçues du service, je répondis aux demandes qui me furent faites que l'Empereur allait passer quelques jours à Santo-Martino. On était si éloigné de croire, dans son intérieur même, à cette expédition, que l'on ne douta pas que la raison que je donnais ne fût la véritable. L'Empereur, ouvrant lui-même la porte de sa chambre pour entrer dans la mienne, me vit dressant mon inventaire. Trouvant sous sa main une montre de Lépine semblable à celle qu'il portait : « Prends cette montre avec toi, me dit-il, je te la donne. Elle date de mon Consulat. » A cette montre était attachée une chaîne en or et une clef. Je remerciai l'Empereur du cadeau qu'il me faisait et d'y rattacher un souvenir aussi brillant de sa vie. Elle est aujourd'hui au nombre des reliques que je conservais de ce grand homme et que j'ai données au Musée des Souverains.

*(A suivre.)* COMTE MARCHAND

*Copyright by* Librairie Plon.



# LA MEXICAINE

par Alberto Moravia

La journée était chaude et pluvieuse, et à peine hors de chez lui, Sergio s'aperçut de son erreur. Il avait endossé un pesant costume d'hiver, alors qu'il aurait dû mettre, par cette chaleur quasi tropicale, un veston de demi-saison. Il s'était en outre alourdi d'un pardessus, d'hiver lui aussi, et croisé, si bien qu'il avait pour ainsi dire sur la poitrine et sur le ventre deux pardessus. Enfin, il avait un tricot de laine sous la chemise, des chaussettes de laine aux pieds et une écharpe de laine au cou. D'une main il tenait un parapluie, de l'autre des gants. A peine eut-il fait quelques pas qu'il se sentit bardé comme un chevalier du moyen âge. La faute, pensa-t-il, en était à ces maudits nuages noirs qui s'amoncelaient dans le ciel, et aussi à sa mère, qui, alors qu'il s'habillait, était venue lui recommander de se bien couvrir, pour l'amour du ciel. Il pensa un moment retourner en arrière pour s'alléger, mais il y renonça tout de suite : il habitait au dernier étage, l'ascenseur ne fonctionnait pas et monter l'escalier avec tous ces vêtements sur le dos lui aurait été une trop grande fatigue. Aussi, à mesure qu'il marchait dans les rues encombrées, l'ennui, la chaleur, et le poids s'accroissaient ainsi que sa mauvaise humeur. Par-dessus le marché il pleuvait, finement, pas assez pour ouvrir son parapluie, mais assez pour couvrir les pavés d'une humidité de rosée sur laquelle le pied glissait. Cette pluie renforçait la chaleur étouffante ; arrivé au bout de la rue il constata qu'il était trempé de sueur.

Il était sorti pour se promener, mais il comprit qu'avec tout cet attirail sur le dos la promenade ne lui procurait pas l'habituel effet de distraction et de repos ; tout au contraire dans la touffeur malsaine qui l'irritait de

la tête aux pieds, son œil se fixait avec hargne sur tous les aspects les plus misérables et les plus laids de la ville. Comme s'il les découvrait pour la première fois, il ne voyait que la vulgarité des vitrines pleines d'objets qui lui paraissaient tous inutilisables ; la misère obscure et pourrie des ruelles parsemées de détritus et de chats, fantômes prudents ; le ridicule des vêtements des femmes ; la pauvreté de ceux des hommes ; l'air suant, graisseux, défait des visages qui sans cesse surgissaient de l'ombre de la rue pour se jeter au devant de lui et disparaître. La ville entière, que d'habitude il aimait tant, lui apparaissait maintenant comme un énorme tas d'ordure sur lequel, jetés pêle-mêle, se corrompaient et fermentaient hommes et choses qui, ailleurs et en d'autres conditions, auraient conservé leur fraîcheur et leur intégrité.

Pendant ce temps, la nuit venait rapidement. Ne sachant que faire, il s'arrêta devant la vitrine d'un marchand de tabac en fixant presque sans les voir, des pipes et des paquets de cartes. Ce qui, en cet instant, le gênait le plus, c'étaient ses chaussettes de laine. Puis quelqu'un sortant du magasin le heurta, il leva les yeux et reconnut Luciano, un de ses amis d'autrefois.

Il n'avait jamais aimé cet ancien camarade d'école ; et dans les dix dernières années il l'avait à peine vu une ou deux fois par an. Mais quoique ne l'aimant pas et même ne désirant pas le rencontrer il n'avait jamais réussi à rompre leurs absurdes et rares relations. En réalité il retrouvait en Luciano la personnification de la partie de lui-même qu'il haïssait et dont il se serait défait volontiers s'il l'avait pu. Physiquement, ils se ressemblaient un peu : tous deux petits, bruns, fins de traits, de mise soignée. Mais le visage de Luciano portait les signes d'une dissipation vulgaire tandis que celui de Sergio avait une expression douce et un peu mélancolique. Luciano était pâle, presque gris de visage, avec un front chauve qui s'enfonçait sous des cheveux rares, l'œil éteint et trouble. Sergio avait le visage frais, les cheveux abondants et brillants, le regard vif. Tous deux étaient, comme on dit, de bonne famille. Mais tandis que Sergio habitait chez ses parents et était avocat dans le bureau de son père, avocat lui-même, Luciano avait quitté sa famille, vivait en meublé sans travailler et passait son temps avec des gens ramassés au hasard : des filles de music-hall, des joueurs de profession, de jeunes oisifs. Ce monde répugnait à Sergio au moins autant que la personne de son ancien condisciple. Mais par une espèce de fascination incompréhensible, le monde de Luciano, aussi bien que Luciano lui-même, tout en lui répugnant, l'attirait et il ne savait pas se soustraire à cet ami les rares fois qu'il le rencontrait. Dans ces occasions ils passaient ensemble une soirée, une nuit, au restaurant et en d'autres lieux. Le jour suivant Sergio se sentait humilié par le souvenir de la soirée perdue avec ce camarade méprisable et se jurait de ne plus recommencer.

Le premier mouvement de Sergio en voyant Luciano, fut de le fuir. Mais l'autre l'avait déjà vu et vint à sa rencontre. Ils se serrèrent la main

et se mirent à marcher dans la rue. Luciano avait acheté des cigarettes et en offrit à Sergio. Il aurait voulu les refuser, mais il accepta :

— Comment vas-tu? demanda Sergio au bout d'un moment.

— Je vais bien, dit Luciano sèchement. Et chez toi, tout le monde va bien?

— Oui, tout le monde.

— Et tu es toujours avocat?

— Oui, toujours.

L'ami paraissait de mauvaise humeur ; et Sergio s'imagina qu'il s'était aperçu du mouvement qu'il avait fait pour le fuir. Il voulut être aimable et pensa à lui demander à son tour des nouvelles de quelque personne qui lui fût chère. Mais comme il ne connaissait pas sa famille, il ne put rien trouver de mieux que de s'enquérir de la santé de sa dernière maîtresse avec laquelle il l'avait vu environ six mois plus tôt. C'était, autant qu'il pouvait s'en souvenir une femme jeune et assez plaisante, bien que très vulgaire, comme toutes les femmes de Luciano. Mais en dehors de cette impression vague de jeunesse, de grâce et de vulgarité, il ne parvint pas le moins du monde à se rappeler comment elle était ni qui elle était. Le nom même d'Albina retrouvé au fond de sa mémoire, lui parut incertain. Malgré tout il demanda :

— Et Albina, comment va-t-elle?

Luciano s'arrêta pour allumer de nouveau sa cigarette qui s'était éteinte. A la lumière du briquet, Sergio vit que sa demande avait eu un effet manifeste, bien que difficile à définir. La froideur de Luciano était trop ostensible pour être vraie.

— Ah! Albina... Tu t'en souviens, hein! dit-il d'un ton sarcastique, tu seras peut-être content de savoir que justement aujourd'hui nous nous sommes définitivement quittés.

— Pourquoi cela me ferait-il plaisir? demanda Sergio, stupéfait.

L'autre poursuivit :

— Albina est une... — et là il prononça un mot dont tressaillit Sergio qui ne pouvait supporter les expressions ordurières, surtout quand il s'agissait de femmes — et moi j'en avais assez... Aussi je lui ai dit de prendre le large... Ça te fait plaisir, hein?

— Ça ne me fait pas plaisir, dit Sergio, embarrassé, et même je regrette que...

L'autre s'arrêta et le dévisagea de la tête aux pieds d'un air sardonique.

— Allons donc, tu es un drôle de type... Tu regrettes, Ah! la la!... Dis-le encore.

— Mais oui, je le regrette.

— Tu es culotté!

— Mais je...

— Albina te plaît, et comment... et tu es content qu'elle ne soit plus avec moi.

Luciano se tut un instant comme pour savourer l'amertume contenue dans ces paroles. Puis il ajouta avec mépris :

— Quel bon ami, vraiment... Mais du reste tous les amis sont les mêmes... Ils essayent tous de vous faire cocu.

Sergio était stupéfait. Il ne se souvenait pas de s'être jamais occupé d'Albina les deux ou trois fois qu'il l'avait vue avec Luciano ; ni de s'être aperçu qu'il l'intéressait. Il dit un peu nerveusement :

— Mais je t'assure que...

Son ami l'interrompit :

— Tu crois que je ne t'ai pas observé le jour où nous sommes allés aux courses et où nous avons ensuite dîné ensemble ? Je ne suis tout de même pas aveugle... Du reste, c'est humain.

— Mais vraiment ce jour-là...

— Bon, dit Luciano s'arrêtant devant une petite porte dans une rue sordide, voilà, voilà la maison d'Albina... Je devais aller lui rendre ces gants... Mais il vaut mieux que ce soit toi... Vas-y..., donne-lui ses gants.

Et il lui mit dans les mains une paire de gants froissés.

— Va, dis-lui que pour moi c'est fini... Naturellement, la succession est ouverte... Approche... Elle sera très contente... Elle ne désire rien d'autre.

— Mais, mon cher, je...

— Qu'attends-tu ?... Dépêche-toi... Va.

Luciano, d'une bourrade le poussa vers la porte :

— Va tu seras content... Je t'ai épargné l'ennui de chercher l'adresse... Je t'y ai amené tout droit... Mais tu ne voudrais tout de même pas que je te la déshabille ?...

— Mais, Luciano...

L'autre ne l'écoutait même plus :

— C'est entendu... Traite-la bien, invite-la à dîner, ne sois pas trop radin... Bonne chance.

Il le salua d'un geste de la main et disparut. Resté seul, Sergio se sentit plus que jamais inondé de sueur. A la chaleur s'ajoutait maintenant l'impression désagréable d'une situation fausse. Ce qui lui arrivait était invraisemblable ; pourtant ce n'était pas l'invraisemblance qui le gênait, mais bien l'attitude de Luciano et la sienne. Cette invraisemblance pouvait s'expliquer ainsi : ou Luciano était jaloux de lui sans motif, ou bien Albina s'était servie de lui pour rendre jaloux son amant. Ce qui, au contraire, le faisait réfléchir était d'une part le mépris tranquille de son ami comme s'il eût été évident que lui, Sergio, avait désiré le supplanter dans les bonnes grâces d'Albina ; et d'autre part sa propre décision subite d'accepter le rôle de traître qui lui était imparti. Sergio s'était toujours fait de lui-même une idée assez digne.

Maintenant, la tentation que l'équivoque de Luciano suscitait dans son âme le faisait douter de soi. « C'est simple, pensait-il, il suffit de renoncer à monter chez Albina ; je rentre chez moi et Luciano sera

convaincu de s'être trompé. » Mais il s'aperçut, en même temps et presque malgré lui, qu'il s'était engagé d'un ou deux pas dans le vestibule. La maison était vieille et sale, le corridor obscur, l'air empli d'une odeur de moisi ; et cependant, inexplicablement, cette décrépitude, cette saleté, cette odeur de moisi, cette obscurité l'attiraient et le troublaient. Son cœur battait plus vite, la respiration lui manquait presque. « Je lui donnerai les gants et je m'en irai », pensa-t-il alors qu'il s'avançait vers le fond du corridor.

Rempli à la fois d'inquiétude et de désir, il monta en courant les trois étages, sonna, dans une lueur incertaine, à une petite porte qui paraissait enduite de bitume.

La porte lui fut ouverte par une femme en tablier, osseuse et décoiffée, qui tenait un enfant dans ses bras. Au nom d'Albina, sans dire un mot, elle indiqua une porte au fond du corridor. Sergio tenant son chapeau d'une main et son parapluie de l'autre, embarrassé plus que jamais, traversa une petite antichambre nue, alla au fond du corridor et frappa à la porte.

Une voix de femme lui dit d'entrer. Il poussa la porte et se trouva dans une petite chambre étroite qui paraissait être le simple prolongement du corridor. D'un côté se trouvaient à la file une petite armoire, un sofa recouvert d'une étoffe rouge usée et un guéridon avec une chaise ; de l'autre côté il y avait à peine d'espace pour se mouvoir. Au fond, devant la fenêtre fermée, était une vieille toilette aux voiles passés et aux rubans crasseux, et, assise devant la toilette, Albina. Ses hanches rondes de femme jeune débordaient du tabouret sur lequel elle était blottie ; elle avait une combinaison verdâtre et finissait de se coiffer ; sa tête était inclinée d'un côté et de son bras nu levé elle se brossait les cheveux. Elle dit d'une voix tranquille :

— C'est toi, Luciano ?

Sergio pensa : « Je lui donne les gants et je m'en vais. » Il répondit, gêné :

— Non, c'est moi, Sergio.

Albina se retourna brusquement. Sergio vit des yeux blancs, une poitrine brune qui gonflait la dentelle d'une combinaison ; il s'avança.

— Peut-être ne vous souvenez-vous pas de moi ? commença-t-il en cherchant à prendre un ton poli et détaché. Oui, vous devez être étonnée de me voir arriver ici à la place de Luciano... Je regrette, mais je suis porteur d'une mauvaise nouvelle... Luciano m'a chargé, il y a un instant, de vous dire qu'il ne viendra pas et qu'il ne veut plus vous voir... et aussi de vous donner ces gants.

Il s'avança et posa les gants sur la toilette.

Il s'attendait que la femme fît des commentaires sur l'attitude de Luciano. Mais Albina se tut en le regardant avec curiosité. Il la regarda à son tour et remarqua presque avec regret qu'elle était vraiment belle fille et qu'elle lui plaisait : la tête petite aux yeux ronds et noirs, au nez

aquilin et à la bouche fine avait une grâce de tête d'oiseau ; mais le cou était fort, les épaules pleines et la carnation brune et chaude. Albina, avec sa combinaison verte toute fanée et ses aisselles non épilées aux toisons molles et noires, donnait une impression de grande négligence sinon de saleté. Mais cela aussi, comme il s'en rendit compte, ne lui déplaisait pas. Gêné, presque malgré lui, il ajouta :

— Si vous voulez et si vous n'avez rien de mieux à faire, nous pourrions dîner ensemble.

Il se repentit toute de suite de cette invitation et espéra que la femme refuserait. Albina dit, enfin, d'une voix lente :

— Luciano est un menteur... C'est moi qui ne veux plus de lui... Et vous, vous ne devez pas chanter victoire... Vous croyez que je n'ai pas compris ?

Ainsi, Albina, tout comme Luciano, était convaincue qu'il lui faisait la cour. Furieux, il répondit :

— Que vous y croyiez ou non, je ne suis venu que pour vous rapporter vos gants.

— Et pour m'inviter à dîner, acheva Albina d'un ton plein de sous-entendus. Bon, où irons-nous ?

Ainsi, elle acceptait. Sergio ne put s'empêcher d'en être content.

— Où vous voudrez.

— Allons chez Paolone, dit la femme ; on y mange bien.

Elle reprit la brosse et recommença à se brosser les cheveux à coups énergiques.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas... Que faites-vous là, comme une souche ?

Sergio, empêtré dans ses vêtements trop lourds, s'assit gauchement sur le sofa. En cet instant, l'aventure avec Albina se mêlait dans son esprit à son violent désir de se débarrasser de ses habits. Il rêvait de se déshabiller dans cette petite chambre qui ne paraissait pas chauffée et il lui semblait qu'il aurait eu plus de plaisir à retirer ses vêtements qu'à posséder Albina. Malheureusement, il fallait encore attendre avant d'arriver à cet instant.

— Ainsi, dit Albina sans le regarder, vous êtes content que moi et Luciano nous nous soyons quittés ?

— Moi ? balbutia Sergio, vraiment...

— Vous n'en croyez pas vos oreilles, continua Albina, il me semble vous voir... A peine Luciano vous a-t-il dit qu'entre nous c'était fini, vous vous êtes précipité ici tout jubilant... en pensant que c'était la bonne occasion... N'est-ce pas ?

— Je vous jure que vous vous trompez, dit Sergio avec quelque énergie. Mais il n'était déjà plus aussi affirmatif.

— Alors ? Vous croyez que je ne m'en étais pas aperçue ?

— De quoi ?

— La dernière fois que nous nous sommes vus avec Luciano... au

restaurant... Vous n'avez pas cessé de me faire du pied sous la table... Vous m'avez presque abîmé une chaussure... Ah! quel type vous êtes!

Sergio cette fois resta un long instant sans parler. Il était enfin question d'un fait précis : il avait fait du pied à cette femme avec intention. Il se souvenait, en vérité, de s'être rendu avec Luciano et Albina au restaurant ; il se souvenait aussi que Luciano et Albina étaient assis devant lui sur la banquette adossée au mur. Mais il était absolument sûr de ne pas avoir fait du pied intentionnellement à Albina. Peut-être, sans le vouloir, l'avait-il heurté sous la table. Plus probablement, comme il l'avait déjà pensé, Albina avait-elle inventé toute cette histoire pour rendre jaloux Luciano.

— Écoutez, vous devez vous tromper... Je ne peux pas avoir eu l'intention de vous faire du pied... C'est une chose que je ne ferais jamais en aucun cas... Peut-être confondez-vous avec quelqu'un d'autre?

— Ah! ce chéri, dit la femme d'un ton de raillerie ; non, je ne confonds pas, dans ces choses, je ne me trompe jamais.

« Elle est parfaitement vulgaire », pensa Sergio, offensé. Mais il sentait une fois encore que cette vulgarité, si bien en harmonie avec le cadre et avec la personne, ne lui déplaisait pas. Il essaya d'être léger et libertin :

— Eh bien! Admettons, puisque vous y tenez tant, que je vous ai fait du pied... Et puis?

Albina posa la brosse, ses cheveux maintenant aplatis et étrillés s'étalaient en éventail sur ses épaules ; et elle se retourna vers lui.

— Viens ici.

Le tutoiement troubla Sergio. Il se leva et fit un pas. La femme insista.

— Je t'ai dit de venir ici.

Sergio fit un pas en avant.

— Et maintenant, dit la femme aimablement comme si elle parlait à un chien, à la niche.

— Que voulez-vous dire?

— A la niche.

Sergio plia les genoux sous les lourdes basques de son manteau et se trouva nez à nez avec Albina assise. Elle leva un bras rond et fort et lui passant une main derrière la nuque, commença :

— Ce n'est pas que tu ne me plaises pas... et même tu me plais tout à fait.

« Qu'est-ce que je fais? » pensait Sergio. Mais il avança son visage vers celui d'Albina comme pour l'embrasser. Elle le repoussa aussitôt.

— Non... Non... Attends... J'ai dit que tu me plais, mais cela n'est pas une raison pour... Petit polisson.

Elle se mit à rire d'un air un peu canaille en montrant des dents petites et blanches et lui donna un coup sur la poitrine, un coup de paysanne, fort et dur. Sergio perdit l'équilibre et tomba assis par terre.

Furieux contre lui-même, il se releva. Il comprenait que d'admettre d'avoir fait du pied et d'avoir cherché à embrasser Albina avait défi-

nitivement donné raison à Luciano, et de plus, sans résultat. Il demanda, furieux :

— Mais enfin, est-ce que je te plais, ou non?

Albina répondit :

— Tu ne m'as pas laissé finir... Oui, tu me plais, mais c'est inutile. Je ne suis pas pour toi... Je suis à Luciano.

Elle prononça ces derniers mots sur un ton de fidélité agressive, exactement, pensa Sergio, comme une femme des bas-fonds qui ne discute pas son amant, même s'il la trahit ou l'offense.

— Mais Luciano, ne put-il s'empêcher de dire, ne veut plus de toi.

— Ça ne fait rien. Je suis à Luciano et tu ne devrais pas chercher à lui prendre sa femme... C'est mal ce que tu fais.

Elle hocha la tête d'un air de désapprobation et se leva. Debout, près de la toilette, en pantoufles, elle paraissait trop large de hanches pour sa taille. Elle alla à un porte-manteau, pour prendre deux bas qui y étaient suspendus et les regarda d'un air de doute. Les bas qu'elle avait aux jambes étaient largement raccommodés, avec des coutures visibles qui paraissaient des cicatrices. Elle remit les bas sur le porte-manteau et alla vers l'armoire. Sergio, abasourdi, inondé de sueur, s'approcha d'elle et lui entoura la taille d'un bras. Elle n'y fit pas attention et ouvrit l'armoire, en tira la seule chose qui s'y trouvât, un misérable manteau marron.

— Aide-moi à le mettre.

Sergio prit le manteau et comme Albina se renversait entre ses bras pour enfiler les manches, il l'embrassa dans le cou. Il sentit que la peau était grasse et que des cheveux émanait une odeur sauvage. Elle fit le geste de chasser une mouche :

— Quel entêté!

Elle boutonna son manteau. Il était trop serré à la taille : les hanches et la poitrine semblaient devoir le faire éclater. Elle alla dans un coin, ôta ses pantoufles et en sautillant enfila une paire de chaussures trouées.

— Allons, dit-elle.

Sergio prit son parapluie et son chapeau et la suivit avec un profond sentiment d'ennui et de fureur. La femme osseuse et décoiffée avec l'enfant sur les bras apparut à la porte de la cuisine.

— Si monsieur Luciano venait, dit Albina, faites-le attendre dans ma chambre.

Ils sortirent et se mirent à descendre, l'un à côté de l'autre, l'escalier sombre et étroit. En descendant, leurs hanches se touchaient et Albina dit avec un rire qui parut une offense à Sergio :

— Tu te frottes, hein!

« Que le diable t'emporte! » pensa-t-il. Mais son bras mû par une force indépendante de sa volonté, se leva et entoura la taille d'Albina. Sans dire un mot, elle lui donna dans l'obscurité un fort coup de hanche qui

le fit presque tomber. Sergio comprit et s'éloigna de la jeune femme.

Dehors il pleuvait dans une chaleur accrue. Albina lui dit :

— Ouvre le parapluie.

Il obéit et Albina se serra à son bras d'un geste presque affectueux. Ils se mirent à marcher côte à côte.

— Que penses-tu de Luciano ? lui demanda-t-elle soudain.

Sergio répondit sans réfléchir :

— Je pense que c'est un fainéant qui finira mal.

Elle dit d'une voix sentencieuse :

— Ce n'est pas un bon système que tu emploies... Je te l'ai déjà dit... Ce n'est pas en me disant du mal de Luciano que tu réussiras à te faire aimer de moi.

Sergio répondit :

— Je pense bien pire de lui... Je n'en ai dit que la plus petite partie.

— Et tu veux passer pour son ami.

— Mais je ne suis pas l'ami de Luciano, dit Sergio avec violence. Veux-tu le croire, oui ou non... Je le connais à peine.

— Peut-être... Mais lui dit que vous êtes tellement amis.

— Nous étions à l'école ensemble, voilà tout... Je ne pourrais pas être l'ami d'un type comme Luciano.

— Pourquoi ?

Soudain, les narines de Sergio frémirent de colère :

— Parce que Luciano est un type équivoque et que, moi, je ne le suis pas.

— Peut-être, répéta-t-elle avec obstination. Luciano est peut-être comme tu le dis, un type équivoque... Mais il a confiance en toi et toi au contraire tu essaies de lui voler sa femme. Ça, ce sont les faits.

— Cela n'a aucun rapport... N'importe qui pourrait te faire la cour.

— Oui, mais toi c'est différent ; toi et Luciano vous êtes des amis.

Ainsi il n'y avait rien à faire. Trempé de sueur et furieux, Sergio se tut. « Je devrais la planter là », pensa-t-il, mais la pression du bras d'Albina, l'effleurement de sa hanche ronde suffirent à le faire changer d'idée. Ils arrivaient sur une place obscure, entourée de bâtiments en démolition. Des enseignes au néon se reflétaient sur des tas de boue piétinée. Ici et là des lanternes rouges jalonnaient des trous profonds et inondés.

— Attends-moi ici, dit Albina, je vais un instant à la poste restante.

Elle entra à la poste et Sergio resta sur le seuil. Il pleuvait encore ; dans la lumière des réverbères on voyait que la pluie était serrée bien que fine et comme pulvérisée. Des gens entraient et sortaient de la poste, parmi lesquels de nombreuses femmes modestes et vulgaires comme Albina. « Voilà exactement le moment de m'en aller », pensa-t-il ; et il s'avança lentement le long d'une palissade. Mais à moitié chemin il se rappela qu'il devait mettre une lettre à la boîte et il retourna en arrière.

Pendant qu'il introduisait la lettre dans la fente, il sentit quelqu'un qui lui touchait le bras :

— Allons, dit Albina.

Elle retournait une lettre entre ses doigts. Puis, sans l'ouvrir elle la mit dans sa poche. Sergio lui demanda :

— Tu ne la lis pas?

— C'est de mon mari, j'ai toujours le temps.

— De ton mari?

— Oui, répondit-elle, je suis mariée. Tu ne le savais pas? Il est acteur dans la Compagnie Goretto. Le pauvre, il voyage, il voyage, il voyage et il m'écrit toujours. Moi, pendant quelque temps, j'ai travaillé avec lui. Je chantais et il m'accompagnait à la guitare. Puis j'en ai eu assez; il fallait aller dans des trous de province, j'ai préféré rester à Rome.

Ils avaient maintenant quitté la place et suivaient une large rue boueuse, sans trottoirs, encombrée de petites voitures de vendeurs ambulants.

Albina n'était pas pressée de dîner. Une à une elle examina toutes les voitures, jusqu'à celle des livres d'occasion, jusqu'à celle des lames de rasoir. C'était tout à fait, ne put s'empêcher de penser Sergio, la petite cabotine qui sort à la brune de sa misérable chambre meublée et se divertit du spectacle de la rue. Mais, la lumière dévorante des lampes à acétylène n'arrivait pas même à détruire sa grâce un peu bestiale; elle accusait tout au plus la pâleur de ses joues et le cerne jaune de la fatigue autour de ses yeux noirs. Elle entra d'un pas décidé dans une chemiserie surmontée d'une longue bande de toile trempée de pluie où était écrit en grosses lettres : *Écroulement des prix*.

— Entrons... Je veux acheter une cravate pour Luciano.

Sergio la suivit, contrarié de cette fidélité tenace.

Le magasin était petit et en grand désordre; la marchandise plus que les prix semblait s'être écroulée sur le comptoir. Le vendeur étala sous les yeux d'Albina un fouillis de cravates vulgaires; elle choisit avec soin la plus laide et demanda ensuite à Sergio :

— Elle est belle, n'est-ce pas?

— Très belle.

— C'est pour monsieur? demanda le vendeur. C'est exactement celle qu'il faut pour monsieur.

Albina cherchait avec embarras dans son porte-monnaie.

— Je te la paye, dit Sergio, poussé par un mouvement vengeur.

Quand ils furent dehors, Albina dit à Sergio :

— Merci... Mais tu ne diras pas à Luciano que c'est toi qui l'as payée.

— Pour qui me prends-tu?

Ils reprirent l'examen des vitrines. Albina s'arrêta longuement devant un magasin de chaussures et, là, dit :

— Puisque tu m'as abîmé des souliers en me faisant du pied, tu devrais maintenant m'en acheter une paire de neufs.

Elle plaisantait mais pas absolument. Albina espérait se faire offrir

une paire de chaussures. Sergio hésita un instant, puis décida de se laisser faire. Les chaussures achetées il lui resterait assez d'argent pour le dîner, mais non pour le cadeau obligatoire après l'amour. Il pensa toutefois qu'Albina se contenterait des chaussures. Elle le regardait avec espoir. Il dit en détachant ses mots :

— Comment Luciano qui t'aime tant te laisse-t-il aller avec des chaussures aussi laides ?

— Je n'accepte rien de Luciano.

— C'est toi qui lui achètes ses chaussures, hein ?

Albina préféra ne pas répondre et Sergio en déduisit, comme il l'avait soupçonné, que Luciano n'avait aucun scrupule à recevoir de l'argent de ses maîtresses. Il dit un instant plus tard :

— Alors, viens... Allons les acheter.

Albina devait y avoir déjà renoncé car, elle eut un mouvement de surprise vif et joyeux.

— C'est vrai ce que tu dis ?

— Très vrai.

Ils entrèrent dans le magasin. Albina était débordante de joie. Elle s'assit et confia au commis blond et loquace un pied petit et bien fait. A la surprise de Sergio, elle finit par choisir entre les nombreux modèles que le commis lui proposait une paire de chaussures sportives, massives et claires, avec une grosse semelle de crêpe couleur citron.

— Ne faudrait-il pas mieux une paire de souliers pour la ville ? risqua Sergio.

Albina répondit :

— Comme cela quand tu me feras du pied sous la table, elles ne s'abîmeront pas.

C'était une plaisanterie par laquelle elle exprimait sa reconnaissance. Mais Sergio rougit, parce que le vendeur le regardait en souriant.

Quand ils eurent quitté la boutique, Albina l'embrassa avec impétuosité sur la joue en disant :

— Merci.

Sergio dit, mécontent :

— Tu m'as embrassé sur la joue, comme on embrasse un père.

— Il n'y a que Luciano que j'embrasse sur la bouche.

Avec ses chaussures trop claires et trop grosses, son manteau marron étriqué sur ses hanches puissantes, le paquet des souliers sous le bras, Albina pleine de joie, de fierté et de misère était presque émouvante, et Sergio se consola de sa réponse en pensant que, tout au moins, il avait fait une bonne action. De chez le bottier, Albina se dirigea directement vers une échoppe toute proche où l'on ressemelait en quelques heures. Entre des amoncellements de souliers déformés et voilés de poussière, dans un relent de cuir humide et de pieds, elle expliqua longuement ce qu'elle attendait du cordonnier. Puis elle acheta du cirage pour ses souliers neufs et sortit.

Ils marchèrent encore, dans ce quartier sombre et sordide, de rues en rues, de ruelles en ruelles. Tout à coup, Sergio regarda autour de lui et il vit d'un côté la porte à vitres colorées d'une maison de tolérance, de l'autre un urinoir et un peu plus loin l'entrée d'un restaurant. Le sol, fangeux et luisant, était jonché de trognons. Trois hommes sortirent du bordel en riant et en parlant fort.

« Bel endroit », allait dire Sergio. Mais il n'en eut pas le temps car Albina annonça en s'arrêtant devant le restaurant :

— C'est ici.

Sur les vitres de l'entrée on voyait en effet, écrit en lettres cursives de couleur sang de bœuf : *Chez Paolone. Spécialités romaines. Vins des Castelli.* Albina poussa la porte et entra, suivie de Sergio, dégoûté, qui fermait son parapluie. Le restaurant chargé d'un air lourd et enfumé était formé d'une enfilade de pièces minuscules. Dans la première salle, plus grande que les autres, il y avait une table centrale avec quelques pyramides d'oranges, quelques tas de fenouil et une grande glacière de bois naturel surmontée d'une magistrale paire de cornes. C'était un restaurant sans prétention, comme le faisait comprendre le cri fréquent de « demi-portions » qui retentissait d'une salle à l'autre. Sergio remarqua que les clients ressemblaient tous plus ou moins à Albina et à Luciano : les femmes jeunes, très fardées et mal habillées, les hommes, l'air vicieux, maigres et d'une élégance douteuse. Albina s'avançait lentement de salle en salle, fréquemment saluée par ces clients ignobles ; elle semblait chercher quelque chose ou quelqu'un. Arrivée au fond du restaurant elle fit signe à Sergio comme pour lui dire : « J'ai trouvé. »

Sergio s'approcha à son tour et vit une pièce minuscule, presque une cellule, avec deux tables seulement. L'une était libre et déjà Albina s'y asseyait, à l'autre étaient installés Luciano et une femme. « Ah! C'était pour cela », pensa Sergio. Luciano ne parut pas s'étonner et dit :

— Bonjour, Sergio, d'une voix tranquille.

Sergio alla à la table d'Albina et lui glissa en se penchant :

— Allons-nous-en... Luciano est là.

— Belle découverte, répondit-elle.

Tête basse elle faisait semblant d'examiner le menu.

— Allons au restaurant Splendide, proposa Sergio pensant que le luxe pourrait persuader la femme à le suivre.

Elle leva la tête et le regarda en feignant la stupeur.

— Pourquoi? On est bien ici.

Il ne restait donc qu'à s'asseoir. Sergio enleva son manteau et le déposa avec son parapluie sur une chaise. Les deux tables étaient en vis-à-vis et tous les quatre ne pouvaient pas ne pas se regarder. Albina et lui se trouvèrent assis sur une banquette adossée à la paroi en face de Luciano et de sa compagne. Un rideau pendu à la porte accentuait l'impression de claustration et de proximité.

Sergio maintenant se rendait compte qu'il avait été manœuvré par la

jalousie d'Albina. Le jeu durait sans doute depuis longtemps. Pourtant en la regardant, il s'aperçut qu'il espérait — sans prévoir pourquoi ni comment — gagner Albina. « Je suis un imbécile », pensa-t-il avec ennui. Il avait plus chaud que jamais quoiqu'il eût enlevé son manteau ; dans le restaurant, l'air alourdi de fumée et d'odeurs de cuisine était suffocant. Et de nouveau, dans cette chaleur, son aventure avec Albina lui plut comme un moyen expéditif et agréable de retirer ses chaussettes de laine, de se débarrasser de ses vêtements et de se mettre nu dans l'air frais de quelque lugubre chambre meublée. Albina avait appelé le garçon et commandait ce qui, pour Sergio, toujours très sobre, paraissait un repas gargantuesque. Des hors-d'œuvre, des pâtes, de l'agneau avec des pommes de terre au four. « Pour le dessert, ajouta-t-elle, on déciderait après. » Il ne put qu'admirer cet appétit gaillard que la jalousie même n'arrivait pas à éteindre.

— Vous avez faim? demanda-t-il en revenant au vouvoiement.

Elle répondit d'un ton agressif :

— Oui, j'ai faim. Mais dis-moi « tu ». Ne fais pas l'idiot.

Il était difficile d'être assis l'un en face de l'autre et de ne pas se regarder. Sergio, après avoir cherché en vain à éviter de tourner son regard vers l'autre couple, décida qu'à tout faire il valait mieux regarder franchement. Luciano était assis sur une banquette latérale et il le voyait de profil. Mais la femme était assise de face. C'était une femme à l'aspect singulier qui l'intrigua un instant. Noire de cheveux, elle avait un visage profilé et long d'un ton cuivré. Les yeux étaient grands, fixes, noirs, grands ouverts, mais sans regard, luisants et inexpressifs comme deux pierres. Le nez aquilin et long qui s'élargissait aux narines, et la bouche dédaigneuse qui s'abaissait aux coins lui donnaient un air viril. Elle paraissait grande, avec de larges épaules et une poitrine bien en chair étroitement serrée par la soie de sa robe décolletée. Ce furent, dans ce visage, la couleur rougeâtre du teint et l'expression sauvage et immobile qui le frappèrent le plus. A côté de cette femme, Luciano paraissait fragile et blafard et Albina elle-même se révélait presque menue. Tout à ses pensées, il tressaillit quand Albina lui donna dans les côtes un coup de coude.

— Sais-tu qui est celle-là? dit-elle à voix haute pour que Luciano l'entende, c'est une Mexicaine qui chante au Nouveau Théâtre... Elle te plaît?

— Non, répondit Sergio en abaissant la voix.

— N'est-ce pas qu'elle est laide? C'est une peau-rouge ; assise, elle paraît grande, mais quand elle se lève, tu verras, on dirait qu'elle descend sous terre. Il lui manque un bon bout de jambe.

— Pourquoi parles-tu si fort?

— Puisqu'elle ne comprend pas, répondit Albina en haussant les épaules. Elle ne parle que l'espagnol, elle a un nom d'homme. Consuelo.

— Ce n'est pas un nom d'homme, c'est un nom de femme... qui veut dire Consolation.

— Luciano se console avec elle parce que je l'ai plaqué, dit Albina avec méchanceté.

Sergio regarda de nouveau le couple devant lui et remarqua qu'ils ne se parlaient presque pas. La Mexicaine mangeait avec componction et Luciano lui adressait quelques paroles brèves de temps en temps, en s'expliquant avec des gestes de la main. Il s'agissait de choses simples : « Veux-tu boire?... Est-ce que ça te plaît?... Du pain?... » Le garçon apporta les pâtes et Albina qui, malgré sa jalousie avait déjà vidé un plat de charcuterie, enroula tout de suite un énorme tas de spaghetti sur sa fourchette et la porta à sa bouche sans détacher ses yeux de la Mexicaine. Celle-ci se fit verser du vin par Luciano et but en faisant à son compagnon, par-dessus son verre, un geste d'entente sentimentale, d'une gravité presque rituelle. Luciano, de son côté, lui prit le verre de la main et but lui aussi en posant ses lèvres là où elle avait mis les siennes.

— Mais, regarde ce qu'il peut être bête, grommela Albina avec fureur, la bouche pleine de spaghetti.

Néanmoins, elle ne renonça pas à vider le plat et à saucer le jus qui y restait avec un gros morceau de pain.

— Après, nous irons chez moi, dit-elle tout haut en repoussant le plat vide.

Sergio se rendait compte qu'elle voulait être entendue de Luciano. Mais il ne put s'empêcher de répondre :

— Pourtant, tout à l'heure, tu ne m'y voulais pas.

— Maintenant, j'ai changé d'idée, dit Albina très fort et puis, tu m'as toujours plu... Bien plus que Luciano.

— Mais ne crie pas tant.

— Tu n'es pas un voyou comme lui. Tu es un monsieur, et ça se voit.

Luciano prit la main de la Mexicaine qui la lui abandonna de bonne grâce. Il porta la main à ses lèvres en l'épiant du coin de l'œil, et puis la mordit. La Mexicaine sourit en montrant des dents de loup blanches et aiguisées. Albina dit à Sergio avec une gentillesse subite :

— Je t'ai acheté une cravate... Maintenant, je vais te la mettre.

Sergio, devant cette improvisation, resta stupéfait :

— Mais je... commença-t-il.

— Allons, ne fais pas l'idiot. Aurais-tu honte?

Albina tira de son sac le paquet qui contenait la cravate et la défit avec une fierté vengeresse. Sergio pensa qu'il était puni pour s'être complu dans la laideur de la cravate qu'aurait reçue Luciano d'Albina. Maintenant, non seulement c'était lui qui devait la porter à la place de Luciano, mais encore c'était lui qui l'avait payée. Albina en ricanant, lui retourna son col, défit la vieille cravate et lui mit la nouvelle en la nouant avec une lenteur excessive.

— Elle te va vraiment bien, dit-elle en se reculant pour l'admirer.

Sergio tira sur le nœud et dit :

— Donne-moi au moins la vieille.

Luciano passa un bras autour de la taille de la Mexicaine en riant et plaisantant à mi-voix. La Mexicaine se défendit faiblement ; elle parlait sentencieusement d'une voix chaude et rauque. Luciano d'un mouvement rapide se jeta sur la Mexicaine et l'embrassa longuement dans le cou. La Mexicaine resta immobile, les yeux écarquillés. Puis quand Luciano se détacha, elle se secoua et arrangea ses cheveux comme une poule qui ajuste ses plumes après l'assaut du coq. Le garçon arriva avec l'agneau pour Albina et un autre plat pour la table de Luciano. Albina demanda :

— Ca, c'est pour monsieur Luciano ?

— Oui.

— Attendez.

Albina prit le poivrier, un poussin de terre cuite à tête perforée, le dévissa et rapidement versa tout le poivre sur le plat de Luciano. Le plat contenait un morceau de viande en ragoût. Le garçon s'épouvanta.

— Que faites-vous ?

— Ne t'occupe pas... J'en prends, moi, toute la responsabilité.

Sergio, lui aussi, restait perplexe. Albina commença de manger l'agneau en regardant Luciano. Il n'avait pas vu l'épisode du poivrier et, le plus sérieusement du monde, il coupa un morceau de viande et le porta à sa bouche. Albina étouffa un rire en donnant un nouveau coup de coude dans les côtes de Sergio :

— Maintenant, tu vas voir la scène qu'il va faire. Lui qui est si difficile pour la nourriture.

Mais Luciano ne fit aucune scène. Après la première bouchée, il posa avec calme sa fourchette et son couteau, but un demi-verre de vin et alluma une cigarette. Albina dit en se retenant de rire :

— Ce que ça doit le brûler. Mais il est si orgueilleux qu'il mourrait plutôt que de le montrer.

Un jeune homme blond entra ; il avait une veste déchirée et tenait une petite valise de fibre à la main. Il ouvrit la valise et sans dire un mot se mit à disposer sur la table de Luciano de nombreuses statuettes de plâtre colorié. La Mexicaine, à dire vrai, ne paraissait pas très désireuse de posséder une de ces statuettes ; mais Luciano la força d'accepter un chien barbet blanc et noir. Sergio sentit soudain la main d'Albina qui cherchait la sienne sous la table. Elle la lui prit et dit à haute voix :

— Oh ! Comme tu es impatient... Attends au moins que nous soyons à la maison.

Sergio honteux chercha instinctivement à dégager sa main. Mais Albina la lui tenait fortement.

— Laisse-moi, dit-elle. Sinon...

En même temps elle se jetait contre Sergio en feignant de se débattre. Sergio pensa que cette fois il pouvait au moins tirer quelque avantage

de cette fiction et il tenta d'entourer de son bras la taille d'Albina. Mais la femme le repoussa. Luciano demandait à haute voix à la Mexicaine :

— Des fruits, du gâteau ?

— Du gâteau.

— Moi aussi, je veux du gâteau, dit Albina d'une voix furieuse.

Un moment plus tard le garçon apporta les gâteaux pour les deux femmes. Luciano et Sergio mangèrent des fruits. Le gâteau était à la crème ; la Mexicaine en mangea un peu, puis écrasa sa cigarette sur ce qui restait. Albina, tête basse, dévora tout le gâteau avec la même impétuosité animale, puis portant la main à son estomac, dit avec un soupir de satisfaction :

— Ouf ! J'ai trop mangé... Cette robe me serre.

Elle se renversa en arrière sur le siège et chercha à ouvrir la fermeture-éclair de sa robe. Mais la robe, trop étroite, ne le lui permettait pas.

— Écoute, dit-elle, tire en bas la fermeture-éclair.

Sergio s'inclina, prit le crochet de la fermeture et l'abaissa. Tout à coup le ventre rond et jeune d'Albina sauta hors de la robe, et il aperçut son nombril sous la transparence du voile vert de la combinaison. Luciano demandait à la Mexicaine :

— Du café ?

— Oui, du café.

Albina, maintenant, était assise avec la moitié de son ventre hors de la robe. Deux joueurs ambulants entrèrent, un homme et une femme. L'homme était un vieillard petit et maigre au visage long, un manteau noir tombait jusqu'à ses pieds et une grosse casquette de cycliste s'enfonçait sur ses oreilles. La femme, d'une cinquantaine d'années, était grande, abondante, vêtue de noir ; son visage était triste et froid. Ils tirèrent les instruments de leurs étuis et se mirent à râcler une vieille chanson. Albina dit très haut :

— Cette Mexicaine ne devrait pas chanter au théâtre... Elle devrait aller en tournée comme ces deux musiciens avec la sébille... Si tu savais comme elle chante faux !

Sergio demanda au hasard :

— Chante-t-elle en espagnol ?

— Naturellement. Je te l'ai dit : elle ne sait que l'espagnol.

Les deux musiciens terminèrent leur chanson et Luciano leur fit un signe. Ils s'approchèrent de la table ; le vieux tira sa casquette ; Luciano leur dit quelques mots, puis s'adressa à la Mexicaine. Elle se défendait, mais à la fin elle accepta. Les deux joueurs, debout près de la table de Luciano, se saisirent de leurs instruments et attaquèrent une célèbre chanson espagnole. La Mexicaine, assise et fixant le vide de ses yeux noirs écarquillés attendit un moment, immobile, et puis commença à chanter.

Elle avait une voix rauque, chaude, riche d'inflexions tout à la fois mélancoliques, méprisantes et sensuelles. Dans les notes hautes, la voix atteignait un accent sauvage et plus profond, d'une tristesse que les brusques chutes des refrains rendaient agressive et rageuse. Sergio éprouva d'abord de la surprise, puis de l'admiration, et enfin, malgré lui, de l'émotion. La Mexicaine, tout en chantant, surveillait les musiciens et de temps en temps leur faisait un signe de la main pour approuver ou pour les inviter à jouer plus fort. A la porte, quelques clients s'étaient groupés et écoutaient en silence. Luciano ne semblait pas se rendre compte de la beauté de la voix et fumait d'un air tout à la fois embarrassé et sceptique. Il était évident qu'il avait voulu rendre Albina jalouse. La Mexicaine, le chant terminé, resta immobile, le regard dans le vide, les mains jointes sur les genoux. Les spectateurs, du seuil, applaudirent soudain avec chaleur. Luciano aussi applaudit, bien qu'avec condescendance, sans retirer la cigarette de sa bouche. Sergio battit des mains avec ardeur. Albina, d'un geste voyou, se mit deux doigts dans la bouche et siffla.

Au sifflet long et aigu, succéda le silence. La Mexicaine regarda Albina comme si elle la voyait pour la première fois ; puis elle se leva et vint vers la table de Sergio. Il dut reconnaître qu'Albina avait raison ; debout, la Mexicaine était petite, même très petite, bien que large d'épaule et forte de poitrine. La Mexicaine se planta devant Albina et vomit un torrent de paroles incompréhensibles en espagnol. Tandis qu'elle parlait avec véhémence, ses yeux et son visage restaient immobiles. Albina cria :

— Je ne comprends rien et ça ne me fait rien. Au théâtre on siffle, oui ou non ? J'ai le droit de siffler quand je veux.

La Mexicaine prit le verre de Sergio et le jeta à la tête d'Albina.

Une scène confuse suivit. Albina, la tête et le cou ruisselant de vin s'était dressée et cherchait à se ruer contre la Mexicaine. Mais elle en fut empêchée, autant par Sergio qui la retenait par un bras que par sa robe ouverte qui tombait.

— Peau-rouge ! criait-elle. Laissez-moi ! Je veux lui arracher les yeux, à cette peau-rouge !

Luciano, assis et immobile, fumait avec une ostensible et dédaigneuse indifférence. La Mexicaine tout doucement était retournée à sa table et regardait, ferme et silencieuse, Albina debout. Quelques clients étaient entrés dans la petite salle, d'autres se massaient dans l'encadrement du seuil et tous se demandaient ce qui était arrivé. Finalement, Luciano appela le garçon, paya et, faisant signe à la Mexicaine, il sortit avec elle.

Les garçons et les musiciens partirent. Albina s'assit, haletante, et se mit à essuyer le vin avec une serviette. Une partie du vin lui était tombé sur le ventre, et la combinaison mouillée en révélait la rondeur bien nourrie et enfantine. Sergio dit :

— Je te l'avais dit qu'il valait mieux ne pas rester ici.

A son étonnement, il s'aperçut que la fureur d'Albina était tombée. Elle demanda :

— Je te plais ?

— Oui, dit Sergio, soudain troublé.

— Tu veux faire l'amour avec moi ?

— Sûrement.

— Eh bien, ne pense qu'à ça et ne t'occupe de rien d'autre.

Sergio était désormais certain qu'Albina, ne fût-ce que pour se venger de Luciano, allait se donner à lui cette nuit même. La salle était vide et de la pièce voisine ils ne pouvaient être vus. Il mit son bras autour de la taille d'Albina et l'attira pour l'embrasser. Cette fois elle se laissa faire et enfin, comme prise d'un désir subit, rendit le baiser avec transport. Elle sentait le vin, d'une façon qui n'était pas répugnante, mais au contraire ingénue et désarmante. Ils se séparèrent et Albina dit, tout en tirant sur la fermeture de sa robe :

— Alors, nous partons ?

Sergio paya et ils sortirent. Il ne pleuvait plus et les pavés noirs des rues luisaient à la lumière des réverbères dans un air épuisé et vide. Mais il faisait chaud, plus qu'avant, et de nouveau Sergio pensa avec soulagement au moment où il se déshabillerait dans la chambre d'Albina. Elle marchait loin de lui, comme à part, les mains dans les poches de son manteau, le visage incliné et soucieux. Les nouvelles chaussures aux grosses semelles la faisaient paraître petite et trapue. Sergio dit :

— Veux-tu que nous prenions un café avant ?

Elle vint à côté de lui et lui enserra la taille d'un geste forcé :

— Non, allons à la maison. Tu resteras toute la nuit avec moi ?

Elle avait une voix triste, presque larmoyante.

Sergio, à son tour, passa son bras autour de sa taille et répondit :

— Naturellement.

— Nous dormirons ensemble et demain matin — elle termina d'un ton suppliant — tu pourras t'en aller quand tu voudras.

De rues en rues, de ruelles en ruelles, toujours enlacés, ils arrivèrent à la maison d'Albina et commencèrent de monter l'escalier. Au premier étage, Sergio l'embrassa dans le cou. Albina ne dit rien.

Ils arrivèrent à la porte noire de l'appartement. Albina ouvrit avec sa clef et s'avança la première dans le corridor. Sergio la suivit, embarrassé comme toujours, par son manteau et par son parapluie. Albina poussa la porte de sa chambre et dit :

— Hé là !... Qu'est-ce que tu fais ici ?

Sa voix était joyeuse. Sergio s'approcha et vit d'abord la Mexicaine, assise avec un air renfrogné sur le sofa, puis Luciano, assis à la toilette, le visage tourné vers la porte. Luciano avait une attitude conventionnelle et de mauvais goût, un sourire faraud sur les lèvres, la cigarette entre les doigts. Cela rappela même à Sergio une scène semblable, vue dans il

ne savait plus quel film. Il pensa, ennuyé : « Nous y voilà », et il entra dans la pièce.

Albina alla directement à Luciano et se mit à côté de lui, une main sur son épaule, dans une attitude de défi face à Sergio et à la Mexicaine. Luciano, comme un mauvais acteur de cinéma, aspira longuement la cigarette, souffla un nuage de fumée et puis dit avec une lenteur affectée :

— Bravo, bravo... Ainsi donc, j'avais raison... Quel bon ami!

Sergio se sentit rougir, non pas d'être pris en faute, mais plutôt de se trouver en état d'infériorité devant un homme qu'il méprisait. Il pensa que néanmoins c'était un mal pour un bien ; et que l'occasion se présentait enfin de rompre une bonne fois avec son ami. Il dit en s'efforçant de prendre un ton irrité.

— D'abord, je ne suis pas ton ami.

— Et puis? dit Luciano théâtralement.

— Et puis? poursuivit Sergio. Elle n'est tout de même pas ta femme, Albina. Elle est libre d'aller avec qui elle veut. Elle m'a dit de monter et je suis venu.

— C'est vrai? demanda Luciano en se retournant vers la femme.

Tout se succédait vraiment comme dans la scène du film. Albina répondit avec véhémence :

— Ce n'est pas vrai, menteur. Il a tant insisté. Moi, je ne voulais pas. Il est venu de force.

Elle avait pris la main de Luciano et la lui baisait frénétiquement sur la paume et sur le dos.

— Menteur aussi! dit Luciano, goguenard.

— Va au diable! cria Sergio.

La Mexicaine assise sur le sofa se leva, s'avança vers Sergio et, lui posant une main sur l'épaule, dit quelque chose que Sergio ne comprit pas, mais qu'il interpréta comme : « Laisse faire... C'est mieux que tu t'en ailles. » Il la repoussa et ajouta avec colère :

— Il reste bien entendu que dorénavant tout est fini entre nous. Je te défends, si tu me rencontres, de me saluer ou de me parler.

— *Vamos*, dit la Mexicaine en cherchant à l'entraîner vers la porte.

Luciano, avec une douceur subite, répondit :

— Ne te fâche pas. Il n'y a rien de mal. Nous resterons amis tout de même. Après tout, c'est humain, Albina te plaisait. Maintenant, tu peux aller avec Consuelo. Sortez d'ici tous les deux... ensemble... Allez faire l'amour.

Il fit un geste expressif de la main. Mais la Mexicaine haussa les épaules et lui répondit d'un ton méprisant et coupant ; sans nul doute elle lui disait qu'elle n'acceptait pas ses conseils et qu'elle n'en ferait qu'à sa tête. Luciano se mit à rire et Albina, désormais rassurée, retira sa main de celle de son amant, alla derrière la toilette et se mit à enlever son manteau. La Mexicaine réussit à tirer Sergio par un bras hors de la chambre et ferma la porte.

Elle prononça une phrase en espagnol, qui lui parut être un congé et lui tendit la main. Sergio la serra machinalement. La Mexicaine lui tourna les épaules et se dirigea vers une porte qui se trouvait au centre du corridor. Elle habitait donc la même maison qu'Albina. Tout d'un coup Sergio sentit son visage et ses oreilles le brûler et le désir de quitter ses vêtements qui l'avait poursuivi toute la soirée lui revint. Il courut vers la Mexicaine qui entrait dans sa chambre et, tirant de sa poche un paquet de cigarettes, il lui en offrit. La Mexicaine prit une cigarette et, sans dire un mot, le fit entrer et referma la porte.

C'était une chambre carrée, petite et très basse de plafond, ornée d'un mobilier usé et pauvre comme celui d'Albina. Une seule différence ; au lieu du sofa il y avait un grand lit, avec la couverture blanche et les arabesques de fer. La fenêtre, basse et longue, devait s'ouvrir sous une corniche et à travers les vitres on voyait le reflet vibrant d'une enseigne au néon. Ce reflet zébrait de rouge et de violet la paroi d'en face et le plafond. La Mexicaine allait et venait dans la chambre, parlant maintenant sans s'arrêter, d'un ton rauque et raisonneur comme si elle lui eût fait un sermon maternel. Elle semblait lui dire de sa voix chaude, pressée et sentencieuse : « Tu es un garçon stupide et étourdi. Tu ne t'étais pas aperçu qu'Albina ne pensait qu'à Luciano. Mais maintenant, reste avec moi, je vais te consoler. » Il se sentit réconforté par cette voix, bien qu'il ne comprît pas un mot. Il se souvenait de la façon dont elle avait chanté et éprouvait le désir d'entendre de nouveau ce chant. Pendant ce temps, la Mexicaine avait disparu derrière un paravent qui devait cacher le lavabo.

Il se mit à se déshabiller avec un soulagement immense. Il enleva son manteau, puis ses chaussures et ses chaussettes. Ensuite il se débarrassa de son veston, de sa chemise, de son tricot et sentit que son corps aussi, respirait mieux. Quand il fut nu, il croisa les jambes, alluma une cigarette et pour la première fois de la soirée, il se sentit bien.

Mais il n'avait pas envie d'autre chose. Il aurait voulu savoir l'espagnol pour dire à la Mexicaine qu'il ne désirait que l'entendre chanter. Il regarda vers le coin du lavabo et vit que les vêtements de la femme étaient amoncelés pêle-mêle sur le paravent. Puis elle sortit. Toute nue, son aspect courtaud et exotique se révélait, s'affirmait plus nettement encore. En la regardant marcher vers lui sur les losanges rouges et noirs du sol carrelé, il lui sembla que s'approchait de lui une divinité aztèque aperçue autrefois dans un musée. Comme cette statue, la Mexicaine avait les jambes courtes et grosses, mais courtes et grosses à faire croire qu'elle avait les pieds attachés aux genoux. Sur ces jambes, le buste trop long se tenait raide et sans rien de naturel. Elle avait les fesses plates, le ventre gros et proéminent avec un nombril enfoncé dans la chair. Les seins étaient oblongs, pareils à deux courges dont on aurait coupé les bouts et qui se tenaient rigides et solides, l'un à droite, l'autre à gauche. En haut du long cou, autour duquel s'entortillait une tresse fine et noire, le visage était immobile, sans expression, et les pieds se posaient bien à

plat sur le sol comme ceux d'une divinité de son pays. Elle passa devant la fenêtre ; le néon mit sur son visage et sur sa poitrine un reflet rouge et violet, semblable à un tatouage barbare ; elle s'approcha de Sergio.

— Non, non, dit-il... Chanter, chanter, et il ouvrait la bouche en se mettant la main sur la poitrine.

Elle comprit tout de suite et sourit avec une amabilité professionnelle. Elle s'inclina vers Sergio et lui prenant le menton dans la paume de sa main, comme on le fait aux enfants, lui dit quelque chose d'une voix vive et caressante, et d'un ton d'éloge flatteur et puis lui donna une petite tape sur la joue. Sergio lui sourit avec reconnaissance. Elle s'assit sur le lit, à quelque distance de Sergio et prit la main qu'il appuyait sur la couverture. La sienne était grande, rude et fraîche. Elle lui serra la main, croisa ses jambes courtes, regarda un instant devant elle de ses yeux noirs et luisants puis, comme prise d'une inspiration subite elle gonfla la poitrine et commença de chanter.

ALBERTO MORAVIA

(TRADUCTION DE LINE ALLARY)

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### L'ANGE ET LA BÊTE

par Aldous Huxley *(la Jeune Parque)*
**(Traduction Jules Castier)**

Il s'est produit un cas des plus curieux de décalage intellectuel : celui d'Aldoux Huxley. Naître au beau milieu de l'ère victorienne, entouré de célébrités familières, dans une famille déjà illustre, être élevé à Eton, puis à Oxford, échapper à la guerre par la vertu d'une vue trop faible, vivre dans la compagnie de poètes morts, découvrir le monde en sleeping, et la France sur la Côte d'Azur, chercher Dieu dans le luxe d'une villa californienne, ce sont là les servitudes d'une vie comblée, qu'on pourrait comparer à celle de notre Jean Cocteau. Le scepticisme était dans son héritage, intimement mêlé au génie de la famille, celui du grand-père, ami de Darwin, comme celui du frère biologiste. Il lui inspira, dans l'ordre politique, ces merveilles d'humour voltairien et de fantaisie romanesque que son *Point Counterpoint* et *Brave New World. Do what you will* (pourquoi diable l'avoir traduit par : *l'Ange et la Bête?*) appartient à cette période déjà ancienne. Il faut bien dire que la réédition, à vingt années de distance, est infiniment décevante. Qu'il ridiculise saint François d'Assise ou qu'il absolve Raspoutine, qu'il exalte Baudelaire ou qu'il condamne Pascal, Huxley le fait toujours au nom d'une si fade tolérance qu'elle paraît le signe d'une grave indigence spirituelle. Depuis, Huxley a lui-même senti toute l'insuffisance d'une intelligence brillante et sèche, puisqu'il s'est tourné, au grand regret de ses amis britanniques, vers la *Philosophia perennis*...

PIERRE DE BOISDEFFRE

*(Suite de la chronique bibliographique page 142.)*

# PAUL VALÉRY ET L'ITALIE

par

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Du port ensoleillé de Gênes, Paul Valéry écrivait un jour : « *Ce pays est trop beau.* » On trouverait sans doute matière à une étude féconde dans les voyages et les séjours que le grand écrivain français fit dans la péninsule italienne. L'amabilité de madame Paul Valéry, qui a mis à ma disposition de précieux documents inédits, me permet d'esquisser ici les grandes lignes de ce que pourrait être un pareil travail.

Rappelons d'abord l'origine semi-italienne du poète. La mère de Paul Valéry, personne aimable et sociable, qui vécut longtemps, affligée finalement de cécité et qui était unie à son fils par une profonde et réciproque tendresse, s'appelait Fanny Grassi. Elle appartenait à une famille de Gênes, noble et pieuse qui compte au XVII^e siècle, un cardinal, Federico Visconti, archevêque de Milan. Son père, Giulio, le grand-père de Paul Valéry, qui devait finir sa vie consul d'Italie à Sète, était un personnage : précurseur de l'unité italienne, homme remuant, hostile à l'Autriche, luttant contre Vienne à Trieste notamment, il fut assez notable pour que M. René Dollot lui consacre une brochure fort intéressante où est incluse la généalogie maternelle de l'auteur de *la Soirée avec M. Teste.* Celle-ci remonte à 1642, mais en 1815, après l'incendie des archives ordonnée par la République Ligurienne, il fut nécessaire de refaire des preuves nobiliaires et voici le témoignage pittoresque, précis, des illustres concitoyens de Grassi, les M^is Giustianini, Doria, etc.

« *Jules Grassi*, lit-on dans ce document, *est apparenté avec le prince Centurione, le comte Galea, divers colonels et abbés savants...*

» *Les Grassi étaient des catholiques craignant Dieu et la justice. Je n'ai jamais entendu dire qu'aucun d'eux ait jamais accompli un acte quelconque indigne de notre Sainte Religion.*

» *A ma connaissance aucune des personnes ci-dessus nommées n'a*

*exercé un métier vil ou manuel ; par contre, ils ont rempli les charges les plus honorables tant militaires qu'ecclésiastiques.* »

Catholicisme, patriotisme, ajoutons goût de l'indépendance : voilà l'héritage italien de Paul Valéry. Son arrière-grand-père Jules-Dominique-Constantin Grassi avait combattu avec les armées napoléonniennes en 1814 pendant la campagne de France et avait été blessé devant Troyes en Champagne.

Du côté de son père Barthélemy Valéry, contrôleur général des Douanes, né à Bastia en Corse et qui s'unit à Sète dans l'Hérault, en 1861, à Fanny Grassi, n'a-t-il pas aussi quelque parenté italienne ? J'ignore si une recherche de ce genre a été entreprise. Paul Valéry en tout cas avait encore des cousins en Corse et il a été en relation avec quelques-uns d'entre eux.

Depuis sa petite enfance, Paul Valéry, né en 1871 à Sète, passait presque tous les ans un mois au moins avec les siens chez les Cabella (oncle et tante de Gênes). On prenait des bains à Santa-Margharita. A Gênes, Valéry se promenait avec délices dans le port et les vieilles rues pittoresques avoisinantes. Il a toujours aimé et célébré la mer et nous savons qu'il voulut être marin, vocation combattue par son père.

Il a écrit sur Gênes. Il en a crayonné les monuments de brique, les escaliers sombres. J.-L. Vaudoyer a reçu de lui et publié une page amusante mi-aquarelle, mi-encre. Son livre *Tel quel* commence par un croquis au crayon dédié à Valery Larbaud : « *Gênes ville des chats. Coins noirs.* »

Rappelons aussi que sous le mot *Italianità*, Paul Valéry avait tracé dans ce même livre une sorte de portrait ou de règlement qui pourraient bien être les siens :

« *Italianità.*

» *Simplicité de vie - nudité intérieure - besoins réduits au minimum - goût du réel poussé à l'essentiel. Fond sombre et légèreté, mais toujours attentive. Insouciance et... profondeur. Secret.*

» *Pessimisme tout contredit d'activité.* »

et plus loin, ce trait de caractère qu'il a généralisé et utilisé dans la vie intellectuelle.

« *Promptitude de la familiarité. Se familiariser systématiquement.* Le devenir familier avec, *prenant la vigueur d'un principe étendu à toutes les choses intellectuelles et métaphysiques.* »

***

La fameuse nuit de Gênes se place au cours d'un séjour d'automne coupé d'orages. Le plus violent eut lieu dans la nuit du 4 au 5 octobre 1892

et c'est au milieu des éclairs que s'accomplit, au dire des siens « *ce grand bouleversement intérieur qui changea toutes les directions d'un esprit, et coupa court à une passion muette* ».

Que s'est-il passé exactement dans cette nuit de Valéry que l'on a rapprochée de celle de Descartes (lorsque l'illustre philosophe ayant trouvé la méthode des idées claires et distinctes se jeta à genoux pour remercier la Sainte Vierge). Quelle illumination Paul Valéry reçut-il sur les bords italiens de la Méditerranée ? Le professeur Henri Mondor, son successeur à l'Académie a, dans son livre, *les Premiers Temps d'une Amitié* — celle d'André Gide et de Paul Valéry — consacré un chapitre à la Nuit de Gênes, et la fille même du poète madame Paul Rouart y a fait allusion dans un article paru en 1945[1]. Voici un fragment de ce texte charmant : « *Paul Valéry vint à Gênes dès le plus jeune âge. Une lettre de son père raconte la première traversée de l'enfant en* 1873 *(il a deux ans)* : « Le « petit Paolo — *voyez le prénom italien* — a été très sage sur le bateau... »

» *Plus tard adolescent inquiet, se cherchant lui-même, il passe encore dans la maison familiale « Salita santa Maria della Sanita » ce temps de crise intellectuelle et de renoncements ; et il cesse alors d'écrire des vers.* »

Plus tard encore, revenu à Gênes, il est possible, laisse entendre madame Paul Rouart, que cette ville lui ait inspiré une *Sémiramis*. Gênes flattait aussi son goût pour certaines conceptions scéniques : « *L'architectecture du décor*, a écrit là Paul Valéry, *les profils de la terre, la perspective des eaux se composent comme la scène d'un théâtre où ne viendrait agir, chanter, mourir parfois qu'un seul personnage, la lumière.* » Gênes aurait donc inspiré deux ou trois fois le poète.

Revenons à la nuit qu'il a, par défaut de mémoire, placée lui-même en novembre 1892, et que des recoupements ont depuis permis de dater assez exactement au début d'octobre 1892, sans doute du 4 au 5 octobre.

Paul Valéry vient de quitter Montpellier. Il a déjà écrit et même publié des poèmes assez mystiques, dans le goût du temps qui était celui du Sar Peladan, d'Ephraïm Mikaël et des symbolistes ; il connaît Gide, écrit à Pierre Louys, a déjà rendu visite à Mallarmé, rue de Rome ; il a fini ses études secondaires au cours desquelles le professeur de sciences mathématiques l'a laissé sur sa faim ; il fait son droit — il a vingt ans, l'âge d'aimer. Il semble qu'il ait désiré sur ce point tenter une sorte d'expérience voulue, qui rappelle celle de Julien Sorel. Il décida donc, autant que ces choses se peuvent commander, de s'intéresser à un visage féminin, à une personne quasi inconnue, à une passante, réalisant le vœu que Baudelaire exprime dans un sonnet célèbre : « *O toi que*

1. *Élégance Française*, automne 1945. N'est-ce pas l'image du port de Gênes, qui apparaît dans cette strophe d'*Air de Sémiramis* ?

> « *Qu'ils flattent mon désir de temples implacables,*
> *Les sons aigus de scie et les cris aigus des oiseaux*
> *Et ces gémissements de marbres et de câbles*
> *Qui peuplent l'air vivant de structure et d'oiseaux.* »

*j'eusse aimée* », également adressé à une femme croisée dans la rue et ceci peut-être pour étudier le développement de la passion comme plus tard il devait étudier avec lucidité tant de choses diverses : la science humaine, la politique, l'art de fabriquer un poème... Sans doute se prit-il à ce jeu. Sans doute l'auto-suggestion devint-elle assez forte pour l'incommoder, pour lui donner, comme à Gœthe jadis, l'impérieux désir d'être délivré des passions, de cette passion tyrannique. « *Un grand amour, malheur insigne* », écrira-t-il plus tard. Plonger dans le travail, s'attacher à quelque recherche intellectuelle profonde, absorbant toutes les forces de l'être, tel fut alors, à ce moment, le remède qui s'imposa à lui. Simultanément l'abandon de la poésie, la détermination de reprendre l'étude — solitaire — des mathématiques et de s'installer à Paris, l'adoption définitive de la rigueur de l'esprit allaient faire du jeune Paul Valéry, incertain, troublé, anxieux, parfois près du désespoir, le grand Valéry original, celui qu'il fut chaque matin de bonne heure pour lui seul, se livrant à l'introspection, celui qui devait se révéler dans les admirables poèmes de *Charmes* qu'il composa vingt ans plus tard, celui qui allait apparaître bientôt dans des ouvrages très personnels écrits avec une rare perfection. De quelle façon ce grand coup de théâtre s'opéra-t-il? Pour autrui et à cinquante ans de distance les événements intellectuels ou moraux sont difficiles à préciser dans les détails. Voici en tous cas comment Henri Mondor, habile biographe reconstitue la nuit de Gênes :

« *Dans une très vieille maison, Salita San Francisco, d'où l'on avait généralement vue sur le port, sa chambre, à fenêtre placée haut, ne lui permettait de voir que le ciel. Il y avait connu, pendant cet été de* 1892, *des nuits d'insomnies répétées, au cours desquelles sa volonté de vaincre, de se vaincre, s'était peu à peu exaspérée. Une nuit qui semblait particulièrement troublée par les incessants éclairs d'un violent orage et dont la pluie ne venait pas calmer l'oppressante lourdeur, fut le climat décisif. Ce poids sur sa tête et cette nuit entrecoupée de brusques illuminations se conjuguèrent en un symbolisme schématique. Le passé et les idoles funestes étaient cette intolérable pesanteur. Les beaux effets de lumière par éclairs parurent quelque signal d'en finir.* »

Tout ceci, déclare Paul Valéry lui-même, me conduisit à décréter « *toutes les idoles hors-la-loi. Je les immolai toutes à celle qu'il fallait bien créer pour lui soumettre les autres*, l'Idole de l'Intellect. »

Une lettre à Pierre Louys, sans date — continue Henri Mondor — mais certainement écrite plusieurs années après la nuit de Gênes a souligné précieusement pour la première fois l'importance cruciale de cette nuit, bien des fois célébrée par Valéry, en ces termes : « *Je commence par te rappeler que toute ma vie intellectuelle est dominée par l'événement de* 1892... *Je me suis jeté dans une espèce de rigueur, pour me sauver de la gueule des sottises...* »

Désormais, Paul Valéry est prêt pour composer cette œuvre belle, architecturée, soumise à la rigueur de la pensée comme à celle de la forme. Que sera son premier essai? Nous restons en Italie ; précisément *l'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*.

Comment le poète fut-il amené à composer ces pages difficiles — il y reconnaissait lui-même ce qu'il avait écrit de plus dur, de plus ardu — il a pris soin de nous l'expliquer.

« *Ce petit essai doit son existence à madame Juliette Adam qui, vers la fin de l'an* 1894, *sur le gracieux avis de M. Léon Daudet, voulut bien me demander de l'écrire pour sa* Nouvelle Revue » et il ajoute : « *ce fut ma première commande* ».

Par quel biais Paul Valéry allait-il aborder le peintre de *la Joconde*, l'ingénieur des Médicis, l'inventeur de tant d'appareils scientifiques et de projets que des techniciens modernes ont récemment réalisés d'après des dizaines de coupes et de profils, comme j'ai pu le voir l'hiver dernier à une exposition italienne faite aux États-Unis, celui aussi qui avait si délicatement manié le scalpel de la dissection et compromis définitivement l'anatomie du corps humain telle que l'enseignait Aristote ?

« *Si légèrement que je l'eusse étudié*, déclare Paul Valéry, *ses dessins, ses manuscrits m'avaient comme ébloui. De ces milliers de notes et de croquis, je gardais l'impression extraordinaire d'un ensemble hallucinant d'étincelles arrachées par les coups les plus divers. Je n'étais pas assez savant pour songer à développer le détail de ses recherches* » «... *ce qui est le plus vrai d'un individu et le plus lui-même c'est son possible... C'est pourquoi ma tentative fut plutôt de concevoir et de décrire à ma façon le* possible d'un Léonard *que le Léonard de l'Histoire...* » « *En réalité, j'ai nommé* homme *et* Léonard *ce qui m'apparaissait alors comme le pouvoir de l'esprit.* »

Nous voici donc éclairés sur le dessein de l'auteur. Il se sert de l'immortel Léonard en 1894, comme deux ans plus tard, notons-le, il créera l'étonnant M. Teste, pour incarner ce surhomme intellectuel, ce Moi extraordinaire auquel il a toujours songé. Paul Valéry a eu le goût « des créatures de pensée » : celles-ci — ou lui-même — ne se posent pas comme les existentialistes, à chaque acte, la question : « Suis-je libre de faire ceci ou cela ? » elles ou il se demandent plutôt à chaque instant de lucidité extrême : « De quoi mon esprit est-il capable ? » Disséquer, peindre, construire, trouver les secrets de l'homme pensant et du monde, modifier l'un et l'autre, voilà, on le sent, on le sait, les objectifs de Paul Valéry qui a toujours imaginé que les limites de l'intellect seraient reculées ou plus exactement qui a toujours imaginé un homme pour qui elles le seraient effectivement, ce qui n'est pas tout à fait la même chose mais ce qui se ressemble beaucoup, car bien que Paul Valéry, trop original pour qu'on le range dans une « catégorie », n'ait été en aucune façon ce qu'on appelle un scientiste, on devine tout de même qu'il a *constamment* cherché ce dépassement de l'homme par l'homme, qui hantait déjà Pascal. A ce but, Valéry tend ou arrive par certaines méthodes de pensées, parfois mathéma-

tiques comme le raisonnement par récurrence cher à Henri Poincaré. Il fait aussi constamment, sans doute pour saisir toutes les relations possibles, ce qui est le prélude à la découverte des lois, l'effort d'avoir toutes les choses du monde présentes à l'esprit. « *Je vois*, dit Paul Valéry, en parlant de son Léonard imaginé, *que tout l'oriente : c'est à l'univers qu'il songe toujours et à la rigueur.* » La rigueur, ceci appartient au Léonard réel et Paul Valéry rappelle, en renvoi, la devise du maître qu'il devait faire sienne : « *hostinato rigore*, obstinée rigueur ».

*
* *

Entre Léonard et Valéry il y avait un autre point de ressemblance : les fameux manuscrits ou cahiers ornés de dessins, de schémas. Paul Valéry en a laissé lui-même (celui de 1897 étant considéré par l'auteur comme le plus curieux), plus de deux cent cinquante, aujourd'hui microfilmés. Et on peut penser que l'exemple de Vinci, lorsqu'il notait ses pensées dans le silence extra-matinal de la maison, lui fut quotidiennement présent. De plus, deux fois dans sa vie, Paul Valéry devait revenir publiquement à la fascinante figure vincienne : un livre paru en 1934 réunit, enrichis encore de notes récentes, les divers essais sur Léonard : *Note et Digression* où Valéry explique et commente *l'Introduction à la Méthode* qui suit et enfin *Léonard et les Philosophes*, lettre à Léo Ferrero — encore un lien avec l'Italie — Léo Ferrero, fils de l'historien Guglielmo, jeune écrivain italien plein de promesses qui, sous le signe de Léonard avait publié une étude esthétique. C'est dans ce dernier ouvrage (*Léonard et les Philosophes*, qui pourrait s'intituler Valéry et les Philosophes) que notre poète émet ses idées fort originales sur la philosophie. Il dira par exemple que Léonard a la peinture, la chose peinte pour philosophie, comme Mallarmé avait la poésie. (Mallarmé pensait singulièrement que le monde était fait pour être exprimé, que toutes choses finiraient par l'être selon les moyens de la poésie.)

Quant à la philosophie au sens habituel du mot, Valéry — toujours dans la lettre à Ferrero — la condamne, comme n'étant qu'une affaire de forme. « *La philosophie*, dit-il, *est la forme la plus compréhensive qu'un certain individu puisse donner à l'ensemble de ses expériences internes ou autres.* »

Valéry lui-même se défendait d'être faiseur de systèmes, cependant malgré la souplesse du penseur analogue à la sincérité gidienne, ou au mouvant bergsonien — ses idées, n'ont guère varié. L'essentiel apparaît dès ses premiers ouvrages. Reste à en dresser le catalogue, à les rendre accessibles à un large public ; mais si, comme on résume par exemple, la philosophie de Leibnitz en une formule : l'optimisme — ou l'existentialisme en disant que c'est la philosophie de l'anxiété ou de la nausée,

il fallait résumer le système valéryen, je m'en tiendrais assez volontiers à l'injonction suivante : « Ayez tout l'esprit que vous pouvez avoir et davantage. »

***

Valéry a fait de nombreux voyages en Italie. Son dernier séjour de vacances à Gênes se place en 1894. Séjour toujours enchanteur. Les deux frères, Paul et Jules, visitent avec leur mère Venise, Trieste, Padoue, Milan, Pavie.

Paul Valéry ne se retrouvera dans sa famille de Gênes qu'en 1910, et c'est l'espoir de se débarrasser d'une coqueluche qui l'y amène. Il se décide alors à visiter Florence pour la première fois de sa vie, et y passera peu de jours torrides et désagréables.

Bien des années s'écoulent encore. La famille de Gênes est réduite à un ou deux cousins. Au mois d'avril 1924, Paul Valéry est convié à Milan et à Rome pour des conférences. En passant par la Suisse il s'arrête à Sierre « *où m'attend l'ami inconnu* », c'était le doux et génial Rilke, le futur traducteur de certains de ses poèmes. « *Nous sommes montés à son castel... il a été parfait.* »

A Milan, grand encombrement : « *Muss. le roi, la foire, tout est ici.* » Il assiste à la représentation des *Maîtres Chanteurs* à la Scala. Paul Valéry était un wagnérien de la première heure. Le 9 avril, conférence sur Baudelaire (Baudelaire à qui il prête sa propre angoisse littéraire. « Que faire après Victor Hugo? » comme lui-même s'était sans doute demandé : « Que faire après Mallarmé? ») Le 11, sur Léonard — toujours Léonard — au Convegno, palais du duc Gallaeti, salles à fresques. « *Je déploie un italien n° 1* », écrit-il (en dehors des conférences).

A Milan, télégramme affectueux de Gabriele d'Annunzio pour convier son « frère » à Gardone. Paul Valéry semble peu rassuré pendant le trajet à cent dix à l'heure, mais écrit-il, d'Annunzio « *me témoigne une amitié extrême, me comble de photos, livres, brochures, et une énorme page pour Agathe...* (sa fille). *Je lui donne mon Léonard avec un poème improvisé le matin — un quatrain italien, un français, etc.* ».

A Rome, il est accueilli par Ungaretti, un ami « *admirable de foi en moi* ». Les samedi saint et dimanche de Pâques, offices à Saint-Pierre avec le cardinal Merry del Val. Très amusé par le Pulcinella (guignol) sur le quai.

Je m'étais plainte à mon mari, dit madame Valéry, qu'il ne me dise mot de ses conférences, aussi m'écrit-il : « *Si je ne te parle pas des conférences, c'est que je n'y assiste pas, moi, puisque je les fais, et les impressions de polichinelle n'existent pas puisqu'il est en bois.* »

Paul Valéry quitte bientôt les amis de Rome, Ungaretti, Primoli, etc., pour revenir par Gênes, en refusant de s'arrêter à Florence. Il ne devait s'attacher à Florence que plus tard: « *Je suis ému et content de retrouver ma vieille Gênes. Tout me parle ici* », déclare-t-il.

En 1925, l'année suivante, c'est à Naples qu'il s'arrête sur le cuirassé *Provence*, commandé par l'amiral Dumesnil. Au mois de septembre 1929 Paul Valéry entrait de nouveau dans le golfe de Naples, non plus officiellement mais en croisière sur le *Tenax*, acheté en Hollande par la comtesse de Béhague. On profita du voyage pour faire un petit séjour à Rome et une visite à la bibliothèque du Vatican qui suscite l'admiration de Paul Valéry. On lui montre sa fiche.

La croisière avait comporté des mouillages en Sardaigne et en Corse, à Ajaccio, Bonifacio, Bastia — occasion pour Paul de revoir quelques cousins. L'un d'eux lui parla des origines des Arma Valéry à Silgagia, hameau près de Brando. Les trois quarts des habitants y portent ce nom. « *J'en infère qu'une colonie a dû se fixer là.* » (« *Le docteur Valéry avec qui je suis en correspondance sans le connaître, appelle ce hameau* Erbalunga *et me parle de tous les marins qu'il y a eu dans cette famille, dont un héros de la bataille de Lépante.* »)

Au début de mars 1933, Paul Valéry venant de Marseille où il avait fait une conférence sur Goethe et rencontré Gide par hasard logeant aussi au Splendid Hôtel, va retrouver Henriette Vacaresco déjà installée au Royal Hôtel à San Remo, dîne au restaurant avec elle, fait une conférence devant une énorme assistance : « *Tout le monde connaît mon italianité*, écrit Valéry, *et je suis très fêté.* »

En mai 1933, Paul Valéry, venant de Barcelone, se retrouve à Gênes le 15 mai. « *Je trouve Gênes plus belle que je ne pensais d'après mes souvenirs. Il y a du silence près et du bruit loin. Les mêmes cloches que j'ai ouïes enfant.* »

Le 16 a lieu une réception solennelle à l'Université. Le discours du recteur Moresco lui paraît « très bien ». Paul Valéry repart le soir après un dîner chez le Consul pour être à Milan le 17 mai.

Le jour suivant à Florence. En gare, Ojetti et le consul Colonna. Un moment d'euphorie : « *Le* 18, *amende à Florence.* » (« *La princesse de Piémont est annoncée ici ; elle y vient pour m'entendre*!!! ») Le 19 après déjeuner chez Ojetti avec Max Reinhardt, conférence au Vieux Palais, salle magnifique. Foule, fleurs et gardes dans les rues ; après la conférence, longue conversation avec la princesse de Piémont. Dîner avec les princes. « *Je félicite le Prince de n'avoir pu aller à ma conférence.* » Placé à droite de la princesse. « *Nous n'avons cessé de parler de la Belgique, etc.* »

Au milieu de toutes ces fêtes, ces réceptions données en son honneur, le 18, Paul Valéry écrivait sur son cahier, ce qui fait penser à Lacordaire : « *Deo gratias. J'ai appris des dieux à me moquer de moi-même, c'est-à-dire à me* voir.

» *Narcisse n'est pas obligé de s'admirer.* »

Le 21 mai, concert de Sabeta, loge de Delcroix. Très bon théâtre, princes, entractes, présentations, café souterrain, tout pour épuiser! 22, *idem*, musées. 23 au matin, Paul Valéry note : « *Florence, que je*

*n'aimais pas à priori... m'oblige à la tenir pour lieu favorable à l'esprit.* » Il quitte Florence, pour Rome où il retrouve sa femme et son gendre. Ils se rendent ensemble au Palais Farnèse luxueusement décoré de fleurs par l'ambassadrice, madame Henri de Jouvenel. C'est le moment du Pacte à quatre. Grand dîner et le lendemain 24 (sans doute), la conférence (*Amphion* — ou *Amphion et Sémiramis*). Le 25 mai, fête de l'Ascension, déjeuner chez M. Sarfatti, exposition fasciste. 26, réceptions Ambassade. Paul Valéry va voir Mussolini. « *Il me demande ce que je fais. Je lui dis que je gagne ma vie.* » (Ils échangent à peu près les mêmes propos que neuf ans plus tôt, mais Mussolini a changé, depuis.)

Le 27, emmenés par madame Casella à Naples ; dîner bien napolitain près du port. Conférence, musique et poésie. Circolo degle Ullisi, suivie d'un thé. On repart à sept heures du matin après douze heures de séjour par temps sombre.

Dimanche 28, Paul Valéry assiste à un salut à l'occasion de la béatification de Catherine Labouré. Près de nous, Alphonse XIII et sa fille, très belle. Pie XI agenouillé « *à vingt pas de nous. Tête sagace*, note Paul Valéry, *un juriste* ».

29 mai, Forum et Palatin ; Tivoli et Hadriana. Le 30, Paul Valéry (seul) s'arrête à Gênes d'où il va à Nice (au Centre Universitaire méditerranéen).

Mars 1937 ramène Paul Valéry à Rome pour une conférence. De sa chambre de la Piazza Aracoeli, il a vue sur le monument Victor-Emmanuel et le Capitole, le Palais Mussolini, les ruines, les dômes « *Impossible d'éviter l'histoire dans cette chambre* », écrit ce contempteur de l'histoire.

Dans les jours suivants, visite à Sainte-Sabine, où il est reçu par le Père Gillet. Comme Chateaubriand, il se promène sur la Voie Appienne, assiste à une cérémonie fasciste, voit des Musées ; il n'appréciait guère cette morgue de chefs-d'œuvre. Il a écrit, paraphrasant La Rochefoucauld : « *Je n'aime pas trop les musées. Il y en a beaucoup d'admirables, il n'en est point de délicieux. Les idées de classement, de conservation et d'utilité publique qui sont justes et claires ont peu de rapport avec les délices.* »

Le 28 a lieu une messe pontificale. Paul Valéry s'y trouve assez près du Pape pour le voir supporter avec peine le *poids* de la tiare et de la mitre. Sa tête s'incliner, puis se raffermir. Il regarde la bénédiction donnée du balcon.

Le 1er avril Paul Valéry se rend à Bologne, dont la visite l'intéresse. Il y fait une dernière conférence le 4 avril, puis son retour s'effectue par Milan.

Tel fut le cycle des séjours de Paul Valéry en Italie.

*
* *

Mais ce n'est pas seulement l'Italie d'aujourd'hui ou d'hier, c'est la Rome antique et la Rome chrétienne, bases de l'Europe, de l'esprit européen qu'il admirait.

Nous pourrions ici citer de nombreux textes. Nous n'en retiendrons qu'un. Evoquant, en 1931, les problèmes européens, il conclut :

« *Les misérables Européens ont mieux aimé jouer aux Armagnacs et aux Bourguignons, que de prendre sur toute la terre le grand rôle que les Romains surent prendre et tenir pendant des siècles dans le monde de leur temps. Leur nombre et leurs moyens n'étaient rien auprès des nôtres ; mais ils trouvaient dans les entrailles de leurs poulets plus d'idées justes et conséquentes que toutes nos sciences politiques n'en contiennent.* »

On sait du reste que Valéry a toujours considéré la romanité comme un des caractères qui permettent de définir l'Europe.

Précisons enfin ce qu'était le choix de Valéry parmi les classiques italiens : s'il estimait que Dante n'a rien donné aux Français, il aimait à entendre les sonnets de Pétrarque que lui lisait son ami Charles du Bos et l'admirait particulièrement. En effet, il écrivait en 1922, dans une lettre à Jules Valéry, alors doyen de la Faculté de Droit de Montpellier, qui venait de faire un discours sur Pétrarque, ancien étudiant de droit à Montpellier :

« *Pétrarque est un grand bonhomme. Il a tiré du sonnet presque tous ses effets et, à mon avis, c'est un père de la poésie française, par le XVI*e *qui en a extrait de quoi se tirer du genre naïf du XV*e *et rendre formel et musical ce qui était embarrassé, populaire ou roide, etc.* »

Paul Valéry, admirateur de Pétrarque dont il goûtait la poésie éternelle, de Léonard en qui il s'est incarné par l'esprit, Paul Valéry attaché par sa famille maternelle à Gênes et faisant là sa révolution intellectuelle et morale, Paul Valéry constatant le double apport de la Rome antique et de la Rome chrétienne dans cette civilisation européenne dont il fut le trop clairvoyant défenseur, a eu, on le voit, bien des rapports avec l'Italie, familiers ou élevés, toujours nobles et cordiaux.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD.

*Aux textes inédits de Valéry que nous venons de publier, nous sommes heureux de pouvoir ajouter cette lettre également inédite adressée par Paul Valéry à Valery Larbaud, le* 15 *août* 1928. *C'est encore un* « *témoignage italien* ». *Il paraîtra bientôt en librairie dans un recueil de lettres de Valéry,* « Lettres à quelques-uns » *que doit publier la librairie Gallimard.* (N.D.L.R.)

Mon cher ami,

J'ai vu hier Paulhan qui m'a dit que vous étiez en Ligurie, occupé à vous rétablir. J'avais appris, mais très vaguement (et plutôt par

rumeur que par quelque bouche certaine) que vous aviez été souffrant cette année, et mon intention fut de vous écrire. C'est une intention qui n'arrive jamais plus chez moi à l'acte, car mon sort depuis assez longtemps est de ne pas faire ce que je veux, ni même ce que je peux.

Je ne connaissais pas l'existence de cet Ilario où vous résidez. Je me demande si c'est un des délicieux petits paesi de la riviera di Levante? Quels souvenirs m'ont laissés tels séjours de ce côté-là et très particulièrement un certain mois d'août à Nervi — en 1887! J'avais seize ans et un demi-bachot. Je ne sais comment j'avais passé cet examen! On allait de Gênes à Nervi. Un déjeuner léger, et à peine le café bu, à l'eau! Trois ou quatre heures d'eau chaude profonde, entre les rochers, jeunes gens et jeunes filles. On montait sur la roche, on se rejetait à la mer, indéfiniment. Ensuite, on se rajustait dans une sorte de cave marine à demi ténébreuse, encombrée de voiles et d'avirons. Ces impressions de soleil familier et d'eau mordante, de vie consumée à demi nu, de temps ardemment perdu... longtemps sont demeurés en moi à l'état de ressource et d'idéal.

Hélas! je sens à présent que je ne repasse guère plus par ces images qui étaient si puissantes et qui me signifiaient tant de jeunesse. Il y a peu d'années encore, je n'y pensais jamais que je n'en reçusse je ne sais quelle chaleur et quelle vigueur préservées.

Si vous passez par Nervi en vous promenant, *think of me*. Il paraît que ce pays a beaucoup changé. Moi aussi.

Je songe fort souvent quel plaisir ce serait pour moi d'errer avec vous dans Zena. Quelle ville singulière et complète. Elle n'a pas trouvé un Canaletto ni un Guardi. Personne n'a exploité cette mine inépuisable d'eaux-fortes. On l'a déjà un peu gâtée. Vous n'avez pas connu il Molo Vecchio, ni les ruelles qui se nouaient et mordaient la queue à la place de l'infâme Via XX Settembre.

Il y avait aussi dans l'immense étendue non bâtie que comprenait l'enceinte fortifiée des lieux surprenants, des ravins, des déserts, une sorte de lac noir et inattendu — tout un pays assez sinistre. On allait à dos de mulet à des campagnes perchées où l'on mangeait des figues.

Allons, revenons à la pluie. Je vous écris du château de Montmirail où je passe deux jours, qui est vaste et majestueusement encadré d'arbres énormes. Il pleut et les miroirs d'eau sont courus de ronds qui se dévorent les uns les autres — et de plus il est jour de fête. Toutes ces circonstances, pluie, château, férié, m'ont permis de vous écrire, c'est-à-dire de passer des instants avec vous.

Je souhaite que votre santé se raffermisse au plus tôt, mon cher ami, et vous adresse mes souvenirs les plus affectueux.

PAUL VALÉRY

# LA GRANDE PITIÉ DES IMMEUBLES DE FRANCE

par Pierre Hanoteau

Qu'est-ce qu'un immeuble ? Pour celui qui n'en est que l'occupant, ce sont un certain nombre de pièces plus ou moins judicieusement agencées et dans lesquelles on peut vivre à l'abri des intempéries.

Mais — pour reprendre une formule qui a fait fortune en peinture — avant d'être un logement, un immeuble est un assemblage de divers matériaux en un certain ordre assemblés, et la possibilité de l'utilisation de l'immeuble comme logement est conditionnée par le maintien de cet assemblage en un état correct.

Le drame, c'est que la plupart des immeubles, comme bien des personnes, ne portent pas leur état de santé sur leur figure et continuent à faire illusion alors qu'ils sont gravement malades, car leurs maladies sont internes.

Il passe chaque semaine une centaine de milliers de visiteurs au château de Versailles, et cependant le monde entier a été stupéfait d'apprendre qu'à moins d'y consacrer en toute hâte plusieurs milliards en réparations urgentes, ce palais d'aspect extérieur si imposant était menacé d'une destruction radicale et prochaine.

L'homme de la rue en a été d'autant plus surpris qu'il se souvenait encore que M. Rockefeller, il y avait à peine plus de vingt-cinq ans, avait donné à la France des sommes considérables pour effectuer précisément la restauration du château : il ne manque pas non plus d'être étonné de constater qu'on a fait, à l'intérieur d'un édifice menaçant ruine, des travaux de remise en état des peintures et boiseries qui lui paraissent importants.

Ce fut là d'ailleurs de tout temps, le lot de la plupart des monuments que nous ont légués nos ancêtres.

Il n'est pas d'église ou de couvent dans la monographie de laquelle on ne lise à plusieurs reprises une phrase de ce genre : « *en ... faute d'en-*

*tretien, l'état de la nef (ou du clocher, ou des tours) était tel que l'on dut y faire des travaux considérables* », à moins que la conclusion ne soit « *que l'on décida de la démolir et de la remplacer par...* »

C'est, à l'heure actuelle, le sort commun de la quasi-totalité des immeubles d'habitation loués.

Beaucoup d'entre eux donnent des signes évidents de fatigue, mais ce n'est qu'en montant au dernier étage d'un immeuble élevé et en jetant un coup d'œil circulaire sur les toitures du voisinage que l'on se rend compte de l'ampleur du désastre ; ceux qui ont un peu voyagé en Haute-Provence hors des routes nationales de grande circulation sont alors hantés par l'image de tant de petites villes qui ont disparu en quelques années, alors qu'elles étaient encore florissantes et peuplées il y a moins d'un demi-siècle, avec cette différence que leurs immeubles ont péri alors que leurs occupants les avaient abandonnés et qu'ici ce sera sur leurs habitants qu'ils menacent de s'effondrer.

Le contraste que je signalais tout à l'heure à propos du château de Versailles entre l'état intérieur et l'état général se retrouve d'ailleurs aussi dans tous ces immeubles où, après avoir gravi un escalier lépreux, on pénètre souvent dans des logements pimpants, entièrement remis à neuf.

Si l'on veut avoir une idée de la situation générale, il n'est que de se reporter aux déclarations faites le 19 décembre 1951 par le représentant du préfet de police à la tribune du Conseil général et d'où il ressort que le nombre des arrêtés de péril a été de :

202 en 1939 ;
821 en 1946 ;
1 240 en 1947 ;
1 310 en 1948 ;
1 505 en 1949 ;
1 890 en 1950 ;
1 350 pour les neuf premiers mois de 1951.

On voit la progression, et si l'on veut bien se souvenir qu'il n'y a à Paris que 85 000 immeubles, on se rend compte que le moment n'est pas loin où, à cette cadence, tous seront en état de péril.

La situation n'est pas meilleure en province, loin de là, parce que Paris est une ville relativement bien construite et bien surveillée, en sorte qu'on a eu déjà à noter dans quelques-unes de nos villes, à Metz, à Limoges, à Marseille, des effondrements plus ou moins étendus dont certains ont même fait des victimes. Nous ne sommes pas exempts d'avoir des incidents du même ordre à Paris : il vient de paraître aux Éditions du Laurier Noir, un livre émouvant sur *les Ilots insalubres et glorieux de Paris* qui montre avec une atroce précision les blessures de tous nos vieux immeubles.

Les conséquences de cet état de choses sont graves : malgré l'extrême

réticence avec laquelle les autorités administratives poussent à leurs conclusions dernières, c'est-à-dire l'évacuation et la démolition, les arrêtés de péril qu'elles sont obligées de prendre, le nombre des logements qu'il faut évacuer chaque année est considérable et cela aggrave chaque année la crise du logement déjà si aiguë.

Il ne faut pas oublier que la disparition progressive des immeubles est chose normale : Paris a, dit-on, deux mille ans, mais même sans remonter si loin dans le cours des âges, et sans que l'on puisse invoquer des dévastations systématiques à la suite d'un siège malheureux, on n'y trouverait rien qui remonte au-delà du XIIe siècle en dehors de quelques ruines éparses : plus près de nous, il ne subsiste guère de maisons particulières antérieures au XVIIe siècle, bien que le tracé général des rues ait peu changé depuis Charles V en dehors de quelques percées spectaculaires.

Avant 1914, époque que l'on s'imagine bénie pour les propriétaires, on démolissait chaque année à Paris plus de 800 immeubles, correspondant *grosso modo* au centième des immeubles existants et cette cadence de renouvellement de 1 p. 100 paraît bien répondre à la normale : il faut d'ailleurs ajouter qu'à cette même époque on construisait en contrepartie quelque 1 200 immeubles, mouvement qui avait d'ailleurs repris entre 1923 et 1936, avec des maxima de 1 263 immeubles neufs et 879 agrandissements ou surélévations en 1925 et de 1 284 immeubles neufs et 1 253 agrandissements en 1932, autant qu'aux plus beaux jours de la première décade du XXe siècle.

Mais, pour en revenir à l'état présent de nos immeubles, comment doit-on l'expliquer? La chose est hélas bien simple, l'état où ils se trouvent résulte de l'impossibilité pratique pour l'immense majorité des propriétaires fonciers d'y consacrer les sommes nécessaires.

Un immeuble, avons-nous dit, est un assemblage fragile de matériaux périssables, et cela d'autant plus que les immeubles sont plus récents.

Les maisons du temps de Napoléon Ier ne comportaient encore, comme matériaux périssables que les tuiles de leur toiture et les menuiseries des portes et fenêtres ; aujourd'hui, au contraire, outre ces éléments traditionnels, il n'est pas de maison urbaine, même la plus modeste, du moins à Paris, où l'on n'ait introduit le plus terrible ennemi des maisons humaines, c'est-à-dire l'eau.

Contrairement à ce que s'imaginent la quasi-totalité des locataires, et même beaucoup de propriétaires, qui, ayant mis leur immeuble en gérance, n'en suivent pas au jour le jour les vicissitudes, il n'est pas d'immeuble, quel que soit son aspect extérieur, qui ne réclame à chaque instant l'intervention de quelque ouvrier du bâtiment.

Il y a en effet, dans tout immeuble, si l'on ne veut qu'il cesse rapidement d'être habitable, à faire face à trois catégories de travaux : les uns à cadence irrégulière et imprévisible en détail mais non en total, les autres au contraire revenant avec une régularité presque mathématique.

Dans la première catégorie rentre d'abord ce que l'on peut appeler

l'entretien courant, c'est-à-dire celui qui entraîne chaque mois, sinon chaque jour, de petites dépenses dont la somme ne laisse pas d'être appréciable en fin d'année ; ce sont les remplacements de vitres brisées, d'ampoules électriques brûlées ou volées, les pannes de minuterie, les fuites d'eau des robinets et tout spécialement des robinets de chasse des W.-C., ces fantastiques consommateurs d'eau, les dégorgements de canalisations obstruées, qu'il s'agisse d'eaux usées, d'eaux ménagères ou d'eaux pluviales.

Dans cette catégorie rentrent aussi les dépenses beaucoup plus élevées occasionnées par la réparation des dégâts causés par un ouragan aux toitures, par un hiver rigoureux aux canalisations d'eau, par un feu de cheminée aux conduits de fumée, etc.

Dans la seconde catégorie, de loin la plus importante, rentrent toutes les dépenses d'entretien proprement dit, alors que les premières pourraient plus exactement être qualifiées de réparations.

Ce sont toutes les dépenses qui résultent du fait que, abstraction faite de la pierre, de la brique et des poutres des planchers, tous les autres matériaux et objets dont sont construits les immeubles s'usent avec le temps, lentement mais inexorablement : le zinc, les ardoises ou les tuiles de la toiture, les voliges ou lattes qui les soutiennent comme les clous qui les fixent, le plâtre des enduits, les peintures des ravalements et des menuiseries, les bois des portes ou fenêtres et leurs ferrures, les planchers, les carrelages, les tuyauteries qu'elles soient en poterie, en fonte ou en plomb, les canalisations électriques, les souches de cheminée [1], les tapis des escaliers, tout s'use et doit un jour être remplacé.

La cadence de ces remplacements est bien connue, elle est de trente ans pour une couverture en zinc, de dix ans pour les peintures extérieures, de vingt ans pour les souches de cheminée, de quinze ans pour les chaudières de chauffage central.

La cadence est d'ailleurs souvent variable suivant la catégorie de l'immeuble, et il est bien évident que les planchers en chêne premier choix d'un immeuble de luxe, où ne circulent, sur des tapis, qu'un petit nombre de personnes chaussées d'escarpins légers seront pratiquement éternels, tandis que les planchers en sapin d'un immeuble ouvrier, journellement écorchés par de rudes semelles cloutées, nécessiteraient souvent le passage du menuisier.

Rapportés à la valeur de construction de l'immeuble, l'entretien d'un immeuble de luxe représente un pourcentage assez sensiblement moins élevé qu'un immeuble ouvrier, mais la différence de prix des matériaux employés compense leur plus long usage.

Les calculs faits par les Associations d'architectes comme par celles de propriétaires conduisent à fixer à 2 p. 100 par an de la valeur à neuf

1. Corps de la cheminée qui dépasse le toit.

d'un immeuble le montant moyen des travaux à effectuer, étant d'ailleurs fait remarquer :

— d'abord que sur ces 2 p. 100 la moitié environ, soit 1 p. 100, représente des travaux de propreté ou d'entretien du confort et que l'autre moitié représente des travaux absolument indispensables à la conservation même de l'immeuble ;

— en second lieu que la courbe des dépenses annuelles ne se présente pas sous la forme d'une courbe continue mais au contraire sous la forme d'une ligne irrégulière, présentant de loin en loin des maxima très élevés : une toiture, à 5 000 francs le mètre carré, exige tous les trente ans une dépense qui atteint le million sur le plus petit immeuble.

Une caractéristique très importante des travaux d'entretien est en outre que toute réparation qui n'est pas effectuée au moment opportun entraîne très rapidement l'apparition de désordres graves, sinon irréparables.

Il résulte donc de ce trop long exposé préliminaire que tout propriétaire devrait mettre de côté chaque année, en vue de ses réparations futures, un trentième du coût de la couverture de ses immeubles, un dixième du coût de ses ravalements extérieurs, un quinzième de la valeur de sa chaudière et ainsi de suite, au total nous l'avons vu 2 p. 100 de la valeur *à neuf* de ses immeubles.

Ceci suppose qu'il puisse le prélever sur ses revenus, c'est-à-dire sur ses loyers, soit qu'il mette en réserve les sommes nécessaires, soit qu'il les emploie à rembourser, avec usure, les sommes empruntées par lui pour faire face aux besoins.

Seulement, pour se livrer à une semblable opération, bien caractéristique de la gestion d'un bon père de famille, il faut pouvoir.

Or, en dehors de ce que nous avons appelé l'entretien courant, le propriétaire a à faire face, avec ses loyers, en toute première urgence, à la couverture de ses frais d'exploitation et de gestion.

Les locataires ont tendance à sous-estimer ces dépenses qui englobent les impôts autres que les taxes locatives, les assurances, les frais de gardiennage, les frais de gérance, les frais de justice et, en temps normal, la couverture des risques de vacance.

Si nous laissons ces derniers provisoirement de côté, l'ensemble des autres dépenses représente en moyenne 1,5 p. 100 de la valeur à neuf de l'immeuble, étant entendu que, dans beaucoup de villes de province il y a lieu de déduire la plus grande partie sinon la totalité des frais de gardiennage, mais que les impôts directs y sont normalement plus élevés qu'à Paris.

Lors des études qui ont conduit à la loi du 1er septembre 1948 sur les loyers, les divers membres de la Commission départementale d'étude des loyers de la Seine, qui réunissaient les représentants des locataires, des propriétaires, des familles nombreuses et des architectes, avaient donc,

après une étude approfondie, fixé à 6,5 p. 100 de la valeur à neuf d'un immeuble le montant de sa valeur locative, 2 p. 100 représentant réparations et entretien, 1,5 p. 100 les frais de gestion, 1 p. 100 l'annuité d'amortissement et 2 p. 100 le revenu net du propriétaire.

Les conclusions furent entérinées dans leurs grandes lignes par le Parlement et le Gouvernement, mais avec des restrictions qui ont enlevé jusqu'à présent à la réforme la plus grande partie de son efficacité.

La valeur locative ne fut en effet fixée qu'à 4,25 p. 100 au lieu de 6,5 p. 100, soit un premier abattement de 35 p. 100 sur les sommes nécessaires pour assurer une exploitation rationnelle des immeubles.

Un second abattement, plus difficile à évaluer, résulta de la prise en considération pour le calcul de la surface corrigée de coefficients divers inférieurs à l'unité qui pouvaient avoir pour effet de diminuer la valeur locative de près de moitié dans les cas les plus défavorables, la ramenant en moyenne à peine à 35 p. 100 de sa valeur théorique.

On sait de plus, qu'à la suite d'un amendement déposé par M. Claudius Petit, l'application de cette valeur locative réduite fut différée d'une dizaine d'années pendant lesquelles le loyer devait progresser lentement, en partant d'un loyer de base variant, suivant les catégories d'immeubles, de 17,5 p. 100 à 24,2 p. 100 de la valeur locative légale, pour aboutir en 1954 à un premier palier représentant entre la moitié et les trois quarts de celle-ci.

On sait en outre que, alors que, aux termes de la loi, les chiffres de loyer ainsi fixés auraient dû subir un relèvement secondaire en fonction de l'évolution des salaires, pris comme mesure du coût de la vie, les variations du loyer n'ont pas tenu compte jusqu'ici de cet élément primordial du problème et continuent à être libellés en francs-papier.

Or, depuis le moment où ont été calculés les chiffres qui figurent aux décrets du 10 décembre 1948, modifiés par celui du 17 mars 1949, l'indice des travaux, qui conditionne l'entretien, les réparations et l'amortissement est passé de 120 à 247 ; l'indice du coût de la vie qui conditionne les dépenses de gestion est passé de 100 à 140.

Si nous cumulons toutes ces causes de variation, nous constatons qu'un immeuble d'une valeur locative réelle de 100 francs en 1949, qui aurait besoin à ce jour de recevoir une somme de 190 francs, n'en reçoit selon les catégories d'immeubles que de 45 à 14!

Le montant des loyers perçus par les propriétaires représente donc, dans les cas les plus favorables, le quart et dans le cas le plus défavorable le treizième de la vraie valeur locative qui serait nécessaire : on peut admettre que la moyenne touche à peu près 15 p. 100 de ce qui serait normal.

En résumé, si l'on se reporte à la répartition de la valeur locative entre les divers postes de dépense, on voit que, depuis 1949, le loyer n'a pas cessé de ne couvrir que les seuls frais de gestion, ne laissant aucune somme

disponible ni pour l'entretien ni pour l'amortissement et bien moins encore pour le revenu net, et ainsi s'explique tout naturellement l'état d'abandon de tous les immeubles dont les propriétaires, n'ayant pas ailleurs de gros revenus mobiliers ou professionnels, ne peuvent prélever sur ceux-ci les sommes nécessaires au paiement de leurs travaux.

Comme, d'ailleurs, les loyers commerciaux sont, eux aussi, maintenus par la jurisprudence des experts et des tribunaux à moins du quart, sinon du cinquième de leur valeur normale, les propriétaires ne trouvent même pas, de ce côté, comme il serait possible, un contrepoids efficace au déséquilibre précédemment exposé.

*La Vie Française* a publié, dans son numéro du 7 septembre 1951, un tableau récapitulatif de l'exploitation d'un immeuble moyen idéal depuis 1914 ; il fait ressortir, pour 2 143 000 francs de recettes, loyers commerciaux compris, 1 116 500 francs de dépenses de gestion, ne laissant disponibles pour tout le reste que 1 027 500 francs, alors que 3 millions 440 000 francs eussent été nécessaires pour le seul entretien : inutile de dire par conséquent que si cet immeuble a vieilli il ne s'est pas « amorti » pendant ce temps-là.

Ce tableau indique en particulier qu'en 1951, en face de 368 000 francs de recettes il y a 230 000 francs de frais de gestion, et qu'alors qu'il eût fallu 630 000 francs au titre des réparations il n'en est resté que 130 000 francs, soit à peu près le cinquième.

Dans l'ensemble de la France, les dépenses de réparation et d'entretien nécessaires dépasseraient annuellement 200 milliards : on admet que les propriétaires n'ont pas eu 30 milliards de disponible à y consacrer, et que par conséquent, puisqu'ils en ont à peu près effectué 50 c'est que ceux qui l'ont pu ont prélevé bénévolement 20 milliards sur d'autres revenus pour assurer à leurs locataires, qui leur en sont bien peu reconnaissants, le maintien de la jouissance de leur logement.

Ce sont là des vérités bien connues et reconnues dans les sphères gouvernementales ; le Conseil économique leur a donné l'autre jour une consécration officielle, mais de nos jours, il ne suffit pas qu'une situation soit jugée catastrophique pour que les mesures utiles soient prises pour y faire face. On attend généralement qu'il soit trop tard, et il est bien possible qu'on en soit là dès à présent.

Quel remède peut-on envisager ? Un seul, évidemment : mettre à la disposition du propriétaire les sommes nécessaires à assurer son rôle traditionnel. (Mais peut-être justement des influences politiques puissantes s'emploient-elles à le faire disparaître par application de la célèbre maxime : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe. »)

La première mesure à prendre pour cela est, bien entendu, d'appliquer dans son intégralité la loi sur les loyers, non seulement en maintenant le jeu des augmentations semestrielles de 20 p. 100 qui ont jusqu'ici permis tout au moins de continuer à payer les frais de gestion des immeubles,

mais surtout en faisant jouer l'article 31 de la loi, c'est-à-dire en revalorisant le loyer de base, comme il était prévu, en fonction des variations effectives des salaires.

Il serait insensé que, par démagogie, on arrête plus longtemps une mesure *absolument indispensable*, en remarquant bien qu'il ne s'agit pas là d'une hausse nouvelle, mais d'une mesure de rajustement d'un retard à la fois inexplicable et inadmissible.

Qu'aurait-il fallu faire pour du moins ne pas regresser? Au lieu de majorations de 20 p. 100, il aurait fallu peut-être à chaque trimestre en demander 30 p. 100. Croit-on que l'effort en aurait paru beaucoup plus lourd?

Pour tous les salariés, d'ailleurs, et d'une manière plus générale pour tous ceux qui vivent des fruits de leur travail, les augmentations dont il s'agit, s'incorporant aux statistiques du coût de la vie fussent intervenues dans les rajustements de traitements et salaires et n'auraient par conséquent entraîné aucune surcharge réelle des intéressés : lorsque l'on sait pour quelle proportion infime, variant entre 2 et 5 p. 100, le loyer entre dans les dépenses, on voit quelle influence négligeable pourrait avoir sur le coût de la vie une augmentation même de 100 p. 100 d'un poste aussi faible, alors que, vue sous un autre angle, elle transformerait radicalement la situation.

Lorsque certains démagogues, ou certains illuminés, semblent se réjouir de l'accentuation du délabrement de nos immeubles anciens, en évoquant la vision utopique d'une France entièrement couverte de nouveaux immeubles, construits rigoureusement suivant les normes du M.R.U., les locataires, qui sont en même temps des contribuables, se rendent-ils compte de ce que leur coûtera en loyers et en impôts, cet extraordinaire gaspillage de main-d'œuvre et de matériaux, car il n'y aura plus alors de propriétaires privés sur le dos de qui l'on pourra spéculer.

Que voyons-nous à l'étranger? Nulle part, même en Autriche, la situation n'est aussi désastreuse qu'en France. Partout les loyers atteignent une proportion du revenu variant de 12 à 20 p. 100 (et même davantage), alors que nous en sommes à moins de 5 p. 100 dans la plupart des cas.

N'est-il pas paradoxal de voir la majorité des Français verser presque autant à leur garagiste pour disposer de dix mètres carrés dans un hangar qu'à leur propriétaire pour disposer de tout un appartement et payer plus d'essence pour un week-end que de loyer pour tout le reste de la semaine?

Alors qu'en 1914, charges et prestations représentaient à peine 5 à 10 p. 100 du loyer, n'est-il pas révélateur de voir que sur beaucoup de quittances elles représentent autant que le loyer principal?

A l'argument trop facile qui consiste à prétendre que des prix normaux seraient insupportables aux usagers, il est facile d'opposer ceux

que payent les sous-locataires, les occupants de garnis ou meublés et ceux des immeubles neufs, tous ceux en un mot qui n'ont pas la chance de vivre sous la protection de nos lois spoliatrices.

Cette politique des bas loyers anciens est d'ailleurs, par une inconséquence bien digne de ceux qui nous gouvernent, un extraordinaire obstacle au développement de cette construction neuve que nos augures déclarent appeler de tous leurs vœux.

Nous voyons actuellement se ruer sur les quelques immeubles neufs mis sur le marché, des gens sevrés depuis des années de toute possibilité de vivre décemment ; ils payent avec joie, pour avoir enfin un foyer, des sommes qui, économiquement raisonnables et justifiées, paraissent fabuleuses à nos esprits désaxés.

Mais que vienne par hasard le jour où, comme en 1935, apparaîtront sur des immeubles anciens, donc à loyer taxés, des écriteaux « *à louer* » et on verra, toujours comme en 1935, les locataires des immeubles neufs refluer en hâte vers les anciens, et tout le risque de vacance se cristalliser sur la construction nouvelle : c'est ce que nous voyons dans mainte ville reconstruite où les sinistrés s'accrochent opiniâtrement à leurs baraquements provisoires plutôt que d'entrer de bon gré dans les faux palaces qu'on leur offre et cette perspective est pour beaucoup dans la réserve des capitalistes vis-à-vis de la construction.

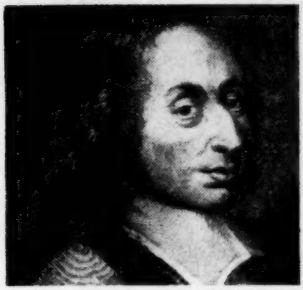
Je sais que les urbanistes, comme les socialistes, pour des raisons différentes quoique aussi théoriques, poussent à la destruction des anciens immeubles pour pouvoir, sur leurs ruines, édifier les « Cités radieuses », les « Cités jardins » bucoliques et les « Unités de voisinage » rationnelles qui font les délices des cénacles qu'ils fréquentent.

M. Le Corbusier a, dans une plaquette d'ailleurs séduisante, intitulée *Destin de Paris*, brossé le tableau de ce que deviendraient, si on lui en laissait le pouvoir, les troisième et quatrième arrondissements (et dont les Marseillais ont un avant-goût), mais pour le moment ceux qui aiment notre ville ont le spectacle du hideux tas de briques rouges qui se dresse, provoquant, au cœur du quartier du Temple à l'angle de la rue Vieille-du-Temple et de la rue des Francs-Bourgeois : on peut tout craindre de ce que le M.R.U. va faire édifier en pendant à la place du gros immeuble que les bombes allemandes ont détruit en face en 1945. Que deviendra, au milieu de ces horreurs le ravissant petit hôtel des Ambassadeurs de Hollande ?

C'est pourquoi nous craignons par-dessus tout l'extension de l'hydre dirigiste en matière de construction et d'urbanisme que voudrait amorcer sans plus tarder le tentaculaire M.R.U.

Après ce trop long et pessimiste exposé de la situation présente, peut-on envisager une solution ? C'est ce que je m'efforcerai d'exposer dans un prochain article.

PIERRE HANOTEAU



# L'IMPATIENCE DE PASCAL

par Albert Béguin

L'une des forces de Pascal, et le plus sûr moyen qu'il ait de subjuguer son lecteur, c'est la nature si juvénile de son génie. On oublie trop qu'il est mort très tôt, ou on ne s'en souvient que pour supputer ce qu'eût été son œuvre de la maturité et pour en déplorer la perte. A vrai dire, nous n'en pouvons rien savoir, car il fut cet homme et non un autre, qui allait vivre trente-neuf ans. Malade dès l'enfance, souvent accablé par la souffrance physique, il devinait sans doute que le temps lui était compté, et il mettait en lice, pour vivre, pour lutter, pour construire, les seules ressources qu'il espérât employer, celles de la jeunesse. Dans la mesure où une existence est commandée par l'avenir qu'elle se propose — et cette mesure est grande — Pascal devait limiter à l'immédiat l'inventaire de ses chances et de ses pouvoirs disponibles. D'autres meurent jeunes qui ne s'y attendaient pas, enlevés par un accident ou par un effondrement organique dont aucun signe annonciateur n'avait fait attendre la brusque survenue. Ceux-là sont interrompus alors qu'ils escomptaient et préparaient un mûrissement progressif. Mais Pascal, tout son style de vie et de pensée révèle qu'il usait de ses dons présents, dans l'ignorance du délai qui lui serait concédé. De là cette hâte avec laquelle il se jette au travail, cette soudaineté de sa prise, et aussi cette mobile impatience qui le détourne d'une étude dès qu'il en a appréhendé les premiers principes, comme s'il voulait laisser à d'autres, mieux pourvus de long loisir, le soin des enquêtes et des vérifications.

L'extrême soudaineté qui s'observe dans ses décisions et ses choix, il l'attribue volontiers aux facultés supérieures de l'esprit et trace dans ce sens la limite entre finesse et géométrie, moins pour établir objectivement une théorie de la connaissance que pour exprimer ce que lui apportait son expérience propre. L'impatience, chez lui, est à la fois une conséquence de cette situation qui lui est faite, dans l'attente d'une vie brève, et à la fois un mouvement qui appartient à sa jeunesse. Guéri comme il eût pu l'être par une science médicale plus avancée, on l'imagine acquérant peu à peu une autre démarche, non seulement parce qu'il aurait eu conscience d'avoir devant lui des années pour sa tâche, mais aussi parce qu'avec cet avenir plus étendu, il n'eût pas été contraint

d'engager d'un coup toute l'ardeur de son âge. Mais ce sont vaines rêveries, et il entre dans la définition de Pascal — puisque nous ne pouvons la donner que d'après les actes et les œuvres d'un homme jeune — de vivre et de penser sur ce rythme conquérant, auquel le lecteur ne saurait se soustraire.

Impatient, il n'attend pas que son père lui déduise les propositions d'Euclide. Qu'il les ait, selon la tradition familiale, inventées de toutes pièces à l'âge de douze ans, ou que d'après Tallemant, il ait simplement compris seul un traité lu en cachette, n'est pas ce qui importe. Il y a d'autres exemples de précocité mathématique, aussi surprenants que le récit de Gilberte Périer. Mais il est très conforme au caractère impulsif de Pascal de se précipiter du premier coup aussi loin qu'il lui est possible d'aller dans l'exploration d'une réalité nouvelle. On ne le voit pas toujours, ensuite, en tirer tout le parti qu'en tirerait un effort soutenu, et la légende ne prétend pas qu'il ait progressé, une fois les principes assimilés, avec la même rapidité foudroyante. Toute l'histoire de ses recherches scientifiques porte la marque de ces soudaines avancées dans un domaine, puis dans un autre, les centres de sa préoccupation se relayant rapidement dès qu'il a pu esquisser un court traité et étayer de quelques confirmations précises des vues aussi péremptoirement proclamées que subitement conçues. De bons juges en la matière remarquent qu'il a établi les prémisses de futurs développements scientifiques plus souvent qu'il ne s'est donné le temps d'en entrevoir lui-même les bouleversantes conséquences, alors qu'elles étaient comme à portée de sa main. Lorsque Paul Valéry lui reproche d'avoir laissé à d'autres le soin d'inventer le calcul de l'infini, il a raison de supposer que Pascal était à même de devancer les découvertes de Leibniz, mais tort de croire qu'il y avait renoncé pour « coudre des papiers dans ses poches. » Le vrai est que son esprit bondissant trouvait satisfaction dans le bond, et éprouvait aussitôt le besoin de courir ailleurs, en même temps que son goût classique de l'universalité le défendait contre la tentation de s'obstiner dans une recherche spéciale. D'avoir aperçu une synthèse possible entre des contraires lui procurait l'ivresse de l'intelligence en laquelle il mettait tout son plaisir, étant de ces savants restés amateurs pour qui la part du jeu est considérable dans l'attrait des sciences. Les textes des écrits scientifiques de Pascal portent, jusque dans leur style, la marque évidente de ces enthousiasmes qui sont d'un poète des nombres plutôt que d'un mathématicien professionnel. Il s'enchante — en latin — de comprendre que l'incontrôlable hasard peut se conjuguer avec les méthodes strictes de la mathématique, unissant les contraires sous ce « nom stupéfiant » de géométrie du hasard.

On pourrait définir un style de la démarche pascalienne d'après ses travaux de physique et de mathématique, et ce style ne diffère pas de celui qui donne aux *Pensées* leur puissance verbale. Il tient à cette brusquerie de l'attaque, qui est particulièrement propre à la perception des

structures paradoxales du réel et qui s'exprime volontiers par des alliances paradoxales de mots. C'est le style et presque la méthode de l'étonnement, et rien ne rapproche davantage les vertus du savant et du poète. Pascal tombe en arrêt devant les contradictions, s'en étonne, puis aussitôt, comme par une fonction particulière de son génie, émet l'hypothèse d'un acte de l'esprit transcendant les contraires, pour une nouvelle forme d'étonnement. Qui ne sentirait le frémissement de la joie dans tel passage du *Traité du Vide*, où Pascal semble comprendre, au moment même où il l'écrit, *qu'il n'y a point de liaison nécessaire entre la définition d'une chose et l'assurance de son être*, car *on peut aussi bien définir une chose impossible qu'une véritable*. Il ne sera pas plus vivement émerveillé le jour où il saisira que la grandeur de l'homme tient à sa faiblesse même. Sa joie éclate ainsi toutes les fois qu'appliquée à un aspect quelconque des choses, son intelligence y discerne, derrière la multiplicité des données immédiates, le signe de l'harmonie qui les rassemble et — comme il le dit dans le traité du triangle arithmétique — *la liaison, toujours admirable, que la nature, éprise d'unité, établit entre les choses les plus éloignées en apparence*.

A l'inverse du métaphysicien-né, qui cherche à percevoir l'unité dans la liaison des principes où elle se fonde et se fait système, Pascal s'en donne la certitude par ce *soudain mouvement de l'âme d'un des extrêmes à l'autre*, qui le fait comparer son agilité à *un tison de feu*, et *ses allées et venues* aux frissons et aux ardeurs de la fièvre. Mais l'un et l'autre, par des voies opposées, tentent de rendre compte de cette unité que postule l'esprit humain et que Pascal a d'autant plus de besoin de réaffirmer que le récent éclatement de l'univers médiéval en a ébranlé la notion, et que d'autre part son expérience propre, commandée par sa fébrilité naturelle, le rend étrangement attentif aux irréductibles antinomies du réel. La victoire qu'il lui faut sans cesse remporter exige que la même soudaineté qui le fait apercevoir ces antinomies du multiple, lui assure, au second temps de l'opération, la saisie de ce qui les dépasse. Toutes les étapes de sa réflexion obéissent à ce rythme inné, que l'on retrouve dans ses recherches savantes aussi bien que dans les fragments de son anthropologie ou de la méditation chrétienne à laquelle elle aboutit. Et le véhicule de cette méthode spontanée est un style d'écriture soudain, juvénile, elliptique, où se reconnaissent constamment les répliques alternées d'un rapide dialogue.

Pascal, disions-nous, semble souvent découvrir au moment même où il jette ses notes sur le papier, les vérités qui l'enchantent. C'est à cette immédiateté que tient, avant tout, l'efficacité d'une langue qui n'a pas cessé, après trois siècles, d'être saisissante : de saisir à la fois son objet et son lecteur, parce que sur le premier elle fond comme un oiseau de proie et au second, elle communique la vibration de son impatience. *Nous sommes pleins*, dit-il, *de choses qui se jettent au dehors*, et cet aveu

suffit à prouver que la vigueur elliptique de sa forme ne tient pas à l'inachevé de ses notes. Les traités savants, au reste, *les Provinciales* et les morceaux complètement rédigés de l'Apologie n'ont pas moins de cette agressive brusquerie que les fragments, même si les formules éclatantes y sont serties dans une période classique qui ne leur ôte rien de leur fulgurance. Jamais Pascal ne donne l'impression qu'il cherche le mot explosif, mais qu'il le trouve, et au moment même où il invente l'idée qui le rend nécessaire. Sa coutumière mobilité lui permet de passer d'une expression forte à l'autre, sans ces temps faibles et ces transitions neutres auxquelles ne se refusent guère les prosateurs de son siècle. On a fait l'inventaire de ses procédés — omission des termes de relation logique, emploi singulier et fréquent du verbe substantifié, phrase articulée, quand elle est longue, sur l'entre-choc des images ou des idées plus que sur les structures syntaxiques, que sais-je encore. Ce catalogue, qui attire l'attention sur des phénomènes d'expression personnelle, ne saurait que demeurer en deçà de la réalité de ce style dont le grand mérite est d'obéir sans retard à l'impulsion du dedans, lorsque toutefois son mouvement n'est pas appelé du dehors et dirigé vers l'auditeur supposé qu'il faut atteindre. Il y a une rhétorique pascalienne, qui est d'abord, comme il aimait à dire de façon très significative, *un art de persuader* et aussi *un jeu de paume* où tout le plaisir est de bien placer la balle. Mais avant cet art concerté, Pascal écrivain est surtout identique à Pascal intérieur ; il est donc pétri d'impatience et porté par un mouvement qui le met d'emblée au but. De cette liberté d'être soi-même, il a énoncé clairement le précepte dans le fragment où il déclare qu'il composera son livre *sans ordre et non pas peut-être dans une confusion sans dessein*, parce que *c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même*. Il est vrai qu'ici, l'objet désigné est la créature humaine, à laquelle Pascal dit qu'il ferait trop d'honneur s'il la traitait avec ordre, puisqu'il veut précisément montrer qu'elle en est incapable. Mais l'homme, c'est Pascal aussi, qui est livré au même chaos de nature, et la fidélité à l'objet se confond dès lors avec la fidélité au sujet qui écrit, calquant le rythme de sa parole sur le geste vif de son expérience et de sa saisie des choses.

Les contradictions du réel, partout aperçues par Pascal, imposent à sa phrase ce constant emploi de l'antithèse qui semble d'abord ne pas différer beaucoup de celui que cultive la réthorique contemporaine, héritière des orateurs latins. Mais Pascal condamne ces *fausses fenêtres*, car chez lui ce n'est pas un procédé d'exposition, c'est un mode de vie, de pensée, une sorte de respiration propre qui commande les couples antithétiques sans cesse remis en confrontation. Il ne s'agit pas de symétrie artificielle, mais du paradoxe même des choses, c'est-à-dire de cette existence simultanée, dans la réalité relative, des principes qui s'opposent en bonne logique et s'excluent dans l'absolu. Les existants sont relatifs, sont des lieux de relations et de tensions, définis précisément

par ce partage qui les situe toujours sous la double attirance ou la double pression de foyers antagonistes. Pascal s'attache, non pas à l'antithèse des essences mais bien à leur irrationnelle rencontre, parce que c'est à ce point de concordance que se trouvent à la fois l'homme et le monde sensible où il vit, c'est-à-dire les deux objets de l'esprit pascalien, selon qu'il s'applique à l'anthologie chrétienne ou aux sciences physiques. Ainsi apparaît-il, une fois de plus, qu'il n'est pas métaphysicien, et logicien moins encore. Ainsi, surtout, se manifeste la singulière prédilection qui l'oriente toujours vers ce qui vit dans le mouvement et la tension. *Nous sommes quelque chose*, et *nous ne sommes pas tout :* situation de l'homme, qui n'est ni tout ni rien, qui est quelque chose entre ces deux absolus de l'être et du néant, et d'une certaine manière mobile de l'un à l'autre, se rapprochant ou s'éloignant des deux pôles, selon qu'on le considère à tel ou tel point de vue. L'imagination pascalienne voit ainsi l'homme dans un jeu de forces adverses, appartenant à l'une *et* à l'autre, un *néant* A L'ÉGARD *de l'infini, un tout* A L'ÉGARD *du néant, un milieu* ENTRE *rien et tout*, ou encore un point que ne définit pas son étendue mais son *agilité*.

Ce style est un style du paradoxe, donc de la surprise, de l'étonnement, le plus apte qui soit à traduire l'impatience et la joie de découvrir ; car qu'y a-t-il de plus important, donc de plus exaltant à saisir, que cette profonde conjonction des contraires où réside le mystère même de la vie, ce qui d'elle échappe à la raison, appartient au « cœur »? Simplement juxtaposés, ou liés par le petit *et* qui chez Pascal est vraiment la jointure du paradoxe, les mots brusquement s'enrichissent de sens imprévus ou de bizarres correspondances : *Par l'espace, l'univers me* COMPREND ;... *par la pensée, je le* COMPRENDS. — *Notre religion est sage* ET *folle*. — *Reconnaissez donc la* VÉRITÉ *de la religion dans* L'OBSCURITÉ *même de la religion*. — *Figure porte absence* ET *présence*. Et cette perception des contraires devient, pour Pascal, la règle première de sa méthode d'exégèse, le précepte même de toute critique : *Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires*.

Si l'impatience pascalienne est étroitement liée à son désir de ne laisser échapper aucune contradiction sans la dire et sans en chercher le sens, elle n'est étrangère ni à son comportement quotidien ni à cet élan de charité qui est à la fois la force agissante de sa foi chrétienne et le *spiritus rector* de ses études bibliques. Comme il se hâtait de publier ses découvertes de savant, il ne supporta jamais de se taire longtemps sur les certitudes qu'il pensait avoir acquises en toutes matières, et singulièrement en matière de foi. Tout jeune, à Rouen, et guère avancé encore dans sa récente « première conversion », il n'hésite pas à dénoncer les hérésies professées par Frère Saint-Ange. Plus tard, à peine sorti de la nuit de feu du 23 novembre 1654, il court vivre à Port-Royal, et on a tout juste eu le temps de lui exposer la question de la grâce qu'il se lance dans la polémique des *Provinciales*, avec la même ardeur comba-

tive qu'on lui avait vue pour défendre sa position sur le vide dans la nature. Lorsqu'il entreprend de composer une nouvelle apologie de la religion chrétienne, il accumule en bien peu de temps les lectures, les notes, les rédactions provisoires, et en fait devant ses amis de Port-Royal un exposé dont il a esquissé les grandes lignes la veille au soir : *A Port-Royal, pour demain.*

Comme on l'avait engagé à rédiger ses pensées sur la roulette, « il est incroyable, rapporte sa sœur, avec quelle précipitation il a mis cela sur le papier. Car il ne faisait qu'écrire tant que sa main pouvait aller, et il eut fait en très peu de jours ; il n'en tirait point de copie ; mais il donnait les feuilles à mesure qu'il les faisait... » Si bien que ses infirmités redoublèrent et que ce surmenage fut pour beaucoup dans l'aggravation de sa dernière maladie.

Converti, il s'impose aussitôt d'extrêmes mortifications, supprime les nourritures agréables, modère ses affections les plus naturelles, distribue des aumônes au-delà de ses moyens (et pourtant il avait montré en diverses circonstances une certaine âpreté au gain ou à la conservation de ses biens). Peu avant sa mort, déjà intransportable, il supplia qu'on le menât finir sa vie aux Incurables, « en compagnie des pauvres ». Et sa sœur Gilberte, qui ne trouve guère qu'à louer en lui et qui célèbre sa patience devant la douleur, accorde qu'il eut malgré tout un défaut — celui-là même qui correspond à un trait dominant de son génie :

« L'extrême vivacité de son esprit le rendait si *impatient* quelquefois qu'on avait peine à le satisfaire. »

De cet homme on a voulu faire le modèle de toute inquiétude et la victime d'une angoisse tenant à ses maux physiques, qui aurait eu des symptômes nettement morbides, proches de l'obsession nerveuse, avant de lui inspirer quelques-uns des plus beaux cris d'angoisse spirituelle qui aient jamais été proférés. L'image de ce Pascal sombre et tourmenté a séduit, des romantiques à Barrès, et au-delà, toute une suite de générations qui crurent se reconnaître en lui. Il est déjà troublant que le premier à suggérer ce portrait ait été Voltaire, de qui l'on tient les anecdotes éternellement répétées (mais jamais contrôlées) sur l'abîme au côté gauche de Pascal et la chaise qu'il plaçait pour s'en protéger. Mais Voltaire avait besoin de se donner le spectacle d'un chrétien en proie à de sombres humeurs. Vint Chateaubriand, qui écrivit une belle page pleine d'erreurs sur « cet effrayant génie », vinrent ses cadets qui aimèrent cette voix clamant dans la nuit du désespoir. Seul peut-être Joubert aperçut un autre Pascal, à « l'esprit ferme et sans passion » ; mais pour échapper à la commune déformation, ce jugement n'en est pas plus juste. Il n'empêcha pas un Paul Valéry — que ces mots de Joubert définiraient assez bien — de se choisir Pascal pour adversaire et de lui reprocher d'avoir, quittant les sciences pour l'apologie, préféré le vague à l'exactitude. Reproche doublement erroné, puisque Pascal n'abandonna

jamais les mathématiques, et puisque, loin de renier les exigences de la pensée claire, il transposa les méthodes de ses premières études au domaine qui requit ensuite son attention.

La maladie de Pascal n'a pas grand-chose à voir dans la naissance et l'épanouissement de son génie ; si elle fut décisive pour son progrès moral, c'est dans la mesure où il fallut lutter contre elle et la surmonter. La nature première de Pascal n'est ni exempte de passions comme le veut Joubert, ni comme on l'a trop répété encline au pathétique, hantée par des images de mort, obsédée par la condition précaire des hommes qu'il voit perdus dans l'immensité de l'univers physique ou jetés aveuglément vers une fin « sanglante » — *et quelques pelletées de terre sur la tête*. Il faut l'imaginer plutôt violent, impérieux, désireux de vaincre et de convaincre, conscient de sa force et souhaitant la voir reconnue. Sa passion est moins douloureuse que conquérante, et la part de l'orgueil y demeure considérable. Bien que madame Périer dise que l'amour-propre de son frère ne gêna jamais celui des autres, et qu'il n'aimait point rapporter les choses à soi, il faut avouer que ce pieux témoignage est mal accordé à certains épisodes de la vie de Pascal. Sa dispute théologique avec un prédicateur de Rouen, ses âpres controverses à propos des expériences du Puy-de-Dôme, et de l'antériorité de Torricelli, la fougue autoritaire des *Provinciales*, l'entêtement de son attitude « résistante » dans l'affaire du formulaire ne montrent chez lui ni un excès d'humilité, ni une disposition très pacifique. Quelle que soit l'exacte portée de ses pensées sur l'État, on ne peut manquer d'y entendre l'accent de quelqu'un qui parle naturellement en maître et prêche volontiers la soumission à ceux qu'il juge incapables de se gouverner.

Et qu'importe ? Cet orgueil, cette promptitude à l'affirmation, le peu de relâche qu'il se donnait à partir de l'instant où une certitude l'engageait au combat, ce sont des traits de l'homme Pascal qui n'ont de quoi nous intéresser que parce qu'il en a fait les vertus mêmes de son génie et les instruments de son multiple labeur. On les retrouve, dans l'œuvre et dans le progrès de l'esprit, devenus autant de qualités robustes, sans lesquelles il n'y aurait pas de Pascal parmi les quelques hommes dont les paroles, à travers le temps, nous concernent encore. Son acharnement au travail, attesté dès ses premières lettres connues — « *Il y a quatre mois que je ne me suis pas couché six fois devant deux heures après minuit.* » (Rouen, 1643) — et qui n'est pas moindre à la veille de sa mort, peut bien avoir eu pour mobile autant d'orgueil que de soif de savoir ; ce n'est pas moins à cette jeune opiniâtreté que le calcul des probabilités et l'apologie pascalienne doivent leur naissance. S'il défend avec hauteur ses découvertes, et la priorité sur tel rival en physique, la joie de connaître y est pour autant que le plaisir d'être connu.

***

La « conversion » de Pascal présente tous les caractères de soudaineté, d'impatience et de hâte que l'on observe, sa vie durant, dans son comportement quotidien comme dans les démarches de son esprit. Ce fut l'affaire de quelques instants, à peine préparés par un cheminement plus lent dans les mois qui précédèrent l'illumination du 23 novembre 1654. Certes, il y avait eu la « première conversion », huit ans plus tôt, à Rouen, sous l'influence de deux disciples de Saint-Cyran, mais nous en connaissons mal le détail. Il y avait eu la mort de son père, en 1651, et la pieuse lettre qu'à ce propos Pascal écrivit à sa sœur ; au lendemain de cette mort acceptée d'un cœur très chrétien, ne l'a-t-on pas vu « se divertir », mener une vie mondaine, entrer en relations plus intimes avec Mitton et Méré, finalement faire une rude guerre à Jacqueline pour l'empêcher de se cloîtrer à Port-Royal ? Il s'est résigné à cette vocation après avoir tenté d'y mettre obstacle en créant des difficultés dans le partage du patrimoine — car ce mobile est plus probable qu'une âpreté en matière de fortune, encore que... — mais il se passe plus d'un an avant que la jeune religieuse puisse se réjouir de voir son frère se rapprocher d'elle. Les visites à Port-Royal se multiplient en septembre et octobre 1654. Pascal pourtant, si l'on s'en rapporte au témoignage de sa sœur, ne confesse encore que son mépris du monde — si tôt après y être entré ! — et un grand dégoût des plaisirs qu'il y avait pris. Sans éprouver encore aucun « attrait » pour Dieu, il était dans cet état de lassitude qu'il analyse dans son petit écrit sur la conversion du pécheur. Il semble aussi qu'il ait éprouvé une vive répugnance à se mettre sous l'autorité d'un directeur de conscience, démarche à laquelle Port-Royal attachait une importance particulière.

Mais, le soir du lundi 23 novembre 1654, *depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi* — Pascal note scrupuleusement ces précisions de temps, comme le font volontiers les mystiques — il connaît une expérience si bouleversante qu'aucun langage n'en peut rendre compte et qu'il ne trouve, pour la résumer, que ce seul mot : FEU, écrit en grandes lettres sur la feuille de papier cousue désormais dans la doublure de ses vêtements. On a beaucoup épilogué sur le sens de cette image, et les spécialistes de la psychologie mystique n'ont pu s'accorder sur son contenu exact. Pascal fut-il favorisé proprement d'une apparition de flamme, avec toutes les marques de l'expérience visuelle, ou s'agit-il de traduire l'immédiateté d'une visitation plus intellectuelle ? Entendit-il, s'adressant à lui, un discours, comparable à celui qui est tenu par le Christ à la créature dans *le Mystère de Jésus*, ou bien reçut-il sans paroles la brusque intelligence de sa situation de pécheur sauvé ? Nul ne peut en décider avec quelque sûreté. Ce qui est bien établi, par le texte du *Mémorial*, c'est qu'aussitôt après la révélation, et avec sa promptitude coutumière, Pascal a aperçu d'un coup toutes les conséquences

de cette invasion de clarté, qu'il a rapportées à certaines de ses interrogations restées jusque-là sans réponse. La feuille-témoin ouvre des aperçus à partir desquels il ne serait impossible ni de reconstituer son évolution intellectuelle antérieure, ni d'aboutir à tous les thèmes capitaux de la future Apologie.

Dès les premières lignes, *le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob*, est affirmé, et renié celui des *philosophes et des savants*. Si Pascal naguère a pu croire à la nécessité de prouver par « le bon sens » l'existence divine — ce fut, à Rouen, le propos qu'il soutint contre M. de Rebours — il vient de comprendre que ce Dieu-là n'est pas vrai « Dieu des hommes ». Et peu à peu, en plusieurs étapes de sa méditation, il passe, pour ainsi dire, de l'Ancien Testament au Nouveau, du *Dieu d'Abraham, père juste*, au *Dieu de Jésus-Christ*, et à Jésus-Christ seul nommé. *Ton Dieu sera mon Dieu :* il sera surtout le garant de la *grandeur de l'âme humaine* — combien remarquable, au sortir de l'extase, cette affirmation, qui brave tout pessimisme et qui, dans l'Apologie, sera sous cent formes reprise, en même temps que sera décrite la misère de l'homme — il sera aussi le garant de la joie — *Joie, Joie, Joie, pleurs de Joie* — parce que le connaître, c'est posséder déjà *la vie éternelle*.

Ainsi défini le foyer autour duquel tout vient soudain de s'orienter, Pascal se retourne vers son passé ; par deux fois, il s'accuse : *Je m'en suis séparé... Je l'ai fui, renoncé, crucifié*. Mais, par deux fois aussi, il entrevoit que soit comblé son vœu : *Que je n'en sois pas séparé éternellement... Que je n'en sois jamais séparé* — ce qui peut signifier un double désir d'union avec Dieu, dans la vie éternelle et dans toute la durée de l'existence terrestre. Car il est encore un autre motif que Pascal répète, avec ce même redoublement à variante qui est si frappant dans le texte du 23 novembre : *Il ne se* trouve *que par les voies enseignées dans l'Evangile ...Il ne se* conserve *que par les voies enseignées dans l'Évangile*. « Trouver Dieu » : avant la conversion, l'homme de désir a pu supposer que c'était une fin, un terme de toute recherche, au-delà de laquelle il n'y aurait plus que le repos de l'âme assurée. La minute solennelle vient de lui révéler que ce terme n'est point arrêt de toute vie et de toute tension, mais bien commencement et nouvelle vie. Si l'Écriture enseigne les voies par lesquelles aller à Dieu — l'Apologie, ici encore, tiendra grand compte de cette certitude du *Mémorial* — on y doit chercher aussi le moyen de « conserver Dieu ». Ce précepte implique une notion de la grâce qui se retrouve ailleurs chez Pascal — *L'âme humaine a la double capacité de recevoir et de perdre la grâce* — et qui suppose une coopération de la nature, non seulement sous forme de demande de la grâce, mais encore comme demande de sa présence renouvelée et continuée.

Le *Mémorial* de la main de Pascal, celui qu'il écrivit le soir même, s'achève, après cette dernière affirmation, sur les mots : *Renonciation totale et douce*. Le parchemin sur lequel il en avait transcrit le texte pour

le garder toujours sur lui — nous n'en avons que la copie, entièrement digne de foi, faite par son neveu, l'abbé Louis Périer — porte trois lignes de plus, probablement ajoutées le lendemain ou un peu plus tard. Elles indiquent que Pascal tira de son expérience de novembre des conclusions touchant à sa pratique religieuse : *soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur*. C'est la réponse donnée sur le point même où il avait résisté et éprouvé quelque peine à abdiquer. Mais le mot « joie » reparaît aussitôt, associé à cette résolution de « conserver Dieu » durant la vie terrestre : *Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre*.

Le rythme intérieur propre à Pascal, qui est identique à lui-même dans tous les domaines de sa préoccupation, est ainsi plus sensible que jamais dans ce document intime, qui permet d'imaginer ce que fut sa conversion. N'allait-il pas, pourtant, comme il le fit si souvent en d'autres occasions, se satisfaire de ce bond en avant, de cette percée jusqu'au centre, et négliger une fois de plus l' « exercice » nécessaire à l'exploitation de sa victoire ? Il est vrai que, dans le cas de l'illumination religieuse, il s'agit, non plus d'un triomphe impérieusement enlevé comme dans les conquêtes de l'intelligence, mais plutôt d'un geste intérieur exactement inverse : cette fois-ci, Pascal s'est laissé conquérir et, au lieu de s'emparer de quoi que ce soit, il s'est livré, dans la renonciation totale. Les lois qui régissent l' « ordre de la charité » ne sont pas les mêmes qui gouvernent l' « ordre des esprits ». Cependant, il y eut encore, au lendemain du 23 novembre, des tergiversations de sa part, des craintes chez Jacqueline, et avec les Port-Royalistes des négociations où l'ardeur du converti semble s'être tempérée de beaucoup de prudence. Il ne fait aux Champs qu'une courte retraite, en s'entourant de précautions pour qu'elle demeure secrète. Avec M. de Saci, il s'entretient d'Épictète et de Montaigne, reste en relations suivies avec Méré et Mitton, ne se décide nullement à partager la vie des autres « messieurs » dans la solitude. S'il est de Port-Royal, c'est pour le combat des *Provinciales*, non pour entrer dans la retraite et l'obédience. Aussi pourra-t-il sans mensonge, dans les « petites lettres », protester qu'il n'appartient pas à Port-Royal. Sa renonciation n'est peut-être pas si totale que le goût des passes d'armes, l'emploi de son art de persuader, l'orgueil des controverses victorieuses ne tiennent encore fermement ce cœur peu enclin à l'abandon quiétiste. Il faudra des années de luttes, de travaux et de maladie, pour que sa vie se transforme en un exercice continuel et continuellement tourné vers Dieu.

ALBERT BÉGUIN

(*Copyright by* Éditions du Seuil.)

# TRISTAN ET ISOLDE CHEZ LES CANAQUES

par JEAN MARIOTTI

*Déclarer que quelques grands mythes se retrouvent sous toutes les latitudes et à peu près dans tous les groupes ethniques est une vérité première. Une de ces vérités premières qu'il faut pourtant redire quelquefois.*

*J'ai recueilli en Nouvelle-Calédonie une légende bien proche, on va le voir, de celle de Tristan et Isolde. Je crains pourtant, au moment de présenter la version canaque du mythe de l'amour éternel, de m'entendre condamner au nom d'Isolde aux cheveux d'or, tant, pour les cœurs d'Occident, l'amour idéal lie son symbole au ciel gris de Cornouailles. Il faut cependant accepter le fait : les terres australes ont leur mythe de l'amour éternel. Ici, comme en Occident, Tristan et Isolde continuent de s'aimer à travers mille épreuves douloureuses.*

*Le récit canaque est plus âpre et plus sombre que l'histoire d'Isolde aux cheveux d'or. La geste d'Occident a quitté le mythe pour aller vers la légende, elle s'est adoucie, poétisée, embellie, parachevée. Le récit canaque non dégagé du mythe — les dieux interviennent encore directement et les humains peuvent devenir dieux — n'a pas dépouillé son âpre violence ; on trouvera peut-être que son épilogue est chargé de détails « bas ». Qu'y faire? Les notions de « goût » varient selon les climats. Et quoi qu'on en puisse penser d'abord il n'y a pas de doute : c'est bien du même thème qu'il s'agit : un amour condamné dès qu'il naît, mais irrésistible et éternel. Un amour qui persiste par delà la mort, ou même, nous le verrons, par delà les morts successives et les transformations des héros. Même caractère fatal, inéluctable, mystérieux.*

*L'esthétique d'Occident laisse à Tristan et Isolde leur beauté corporelle. L'esprit mythique du Canaque passe outre l'apparence (formelle) et ne craint pas de transformer à jamais les deux amants en animaux : roussette et tortue de mer* [1].

*On croira peut-être que j'ai transformé ce récit pour lui donner une forme « littéraire ». Il n'en est rien. Les Canaques grands conteurs d'histoires à la veillée, sont amateurs de beau langage. Chez eux, l'orateur est révéré à l'égal du guerrier.*

*Je crois avoir restitué fidèlement, d'après les récits qui m'en ont été faits, la légende de la Roussette et de la Tortue. Après l'avoir écrite sous la forme qu'on va lire, je l'ai confiée au chef du clan gardien des traditions de la Source de Feu. Ce chef, connaît parfaitement notre langue.*

1. De nos jours, encore, la chair de la roussette, comme celle de la tortue, demeure, dans les repas sacrificiels, substitut de l'humain.

L'interdit totémique demeure pour certaines familles de chefs de la région : ils ne mangent pas de roussette.

— Le bandeau, au-dessus du titre, représente les rochers de Hienghène sur la côte Est de la Nouvelle-Calédonie.

*« Vous ne nous avez pas trahis, m'a-t-il assuré après avoir pris connaissance de ma transcription, cette légende est bien nôtre ; comme nous la pensons et la disons. » J'avais un peu tremblé avant le verdict.*

*La Nouvelle-Calédonie est une île en forme de fuseau, divisée dans le sens de sa longueur par une chaîne de montagne : la Chaîne. La côte est et la côte ouest forment deux mondes séparés et différents. Il n'y a plus de volcans en activité en Nouvelle-Calédonie, mais les légendes indigènes en conservent le souvenir.*

*Le lieu de naissance du mythe de « Tristan » est la source de Kouho (pour les Européens Crouen) une source chaude sulfureuse que les Canaques nomment la Source de Feu :* Wankwéné. *Ils appellent cette eau l'Urine du diable—diable est en vérité un équivalent un peu inexact du mot Canaque. Il s'agit en fait d'un Dieu binaire à la fois bon et méchant.*

*De tous temps l'eau de la Kouho était sacrée, on ne devait y toucher qu'avec le plus profond respect et après les cinq jours de préparatifs rituels : abstinence sexuelle totale, sacrifices aux ancêtres devant des autels formés de crânes, repas rituels et partage de l'igname, etc.*

*Le clan des Kasiovimoin était (et demeure) gardien de la Source de Feu. Tous les prêtres et officiants du rite appartiennent à cette famille depuis l'origine de sa découverte par un de leurs ancêtres.*

Il y avait autrefois deux jeunes gens. M'Pe et Mé N'Dorong. Lui, M'Pe, était fort, adroit et habile comme nul autre.

Elle, Mé N'Dorong, c'était la plus belle jeune popinée que l'on ait jamais vue. Quand elle se peignait au bord de la rivière, avec son peigne de bambou gravé, l'eau emportait son image tout au long du courant jusque vers la mer. Et tous les fils de Chef, ceux de toutes les tribus du parcours de la rivière, se penchaient pour voir son image dans l'eau.

Elle était fille d'un Chef de la plus haute tribu de la montagne, de la plus haute montagne de la Chaîne ; là juste où les eaux se séparent, les unes allant vers le soleil qui se lève, les autres allant vers le soleil qui se couche.

Cependant, sa tribu était une tribu du versant du soleil levant et elle, Mé N'Dorong, ne devait pas regarder de l'autre côté de la montagne et voir la mer là où le soleil s'endort.

Mé N'Dorong devait épouser un fils de Chef du versant du soleil. Les pourparlers avaient eu lieu selon la règle et les lois du clan. Les ancêtres, les augures, les doyens de la lignée mâle et de la lignée femelle, tous étaient d'accord.

Mais, depuis sa petite enfance, Mé N'Dorong avait eu le désir de gravir le dernier sommet et d'aller tout au haut de la crête, juste là où l'on voit la mer des deux côtés. Et cet endroit était tabou.

« J'ai vu, disait Mé N'Dorong, le monde du soleil qui se lève. Je sais comment il est fait, mais je voudrais voir aussi le monde du soleil qui se couche. »

Souventes fois, alors qu'elle ébouriffait sa chevelure avec son peigne de bambou gravé, elle disait à l'eau de son miroir :

« Change ta route! Coule de l'autre côté de la montagne. Coule vers le soleil couchant et emporte mon image vers des lieux inconnus. Fais-moi voir un autre monde. »

Mais la source, toujours, roulait son eau vers le bas des pentes et,

grossie de cent creeks, devenait rivière. Rivière du Levant. Murmure éternel de l'onde qui coule, éternel chemin par une route immobile vers une destinée connue.

« D'autres yeux doivent aussi voir mon visage, disait Mé N'Dorong, d'autres yeux aussi doivent apprendre que je suis là, dans cette tribu, au bord de cette source qui fait une rivière. Et ces yeux ne me verront jamais, ô source, si tu ne changes ton cours. »

Insensible à ces paroles, la source, toujours pareille à elle-même, la source roulait toujours par la même pente, vers la même vallée du Levant.

***

De l'autre côté de la montagne était M'Pe, le jeune guerrier. Tout jeune, très jeune. A peine venait-il d'être reconnu homme digne de porter les armes. Mais il avait déjà pris part à six combats, montré sa vigueur, sa vaillance. Il était beau ; en détendant les muscles de ses bras, il pouvait faire craquer des arbres et les rompre au ras du sol.

M'Pe était le prédestiné de la tribu. Quelques années encore, il aurait à s'exercer et à s'instruire, puis il irait ensuite vers le gouffre, vers la caverne de l'anguille monstrueuse qui dévorait les hommes. Il lutterait avec elle pour délivrer la tribu.

Avant de lutter avec l'anguille, M'Pe devait tuer le géant qui terrorisait la région. Ce géant, haut de cinq mètres, était d'une force prodigieuse et d'une adresse diabolique. Jusqu'alors, il avait anéanti toutes les troupes de guerriers qui avaient osé le combattre [1].

M'Pe voulait vaincre le géant et le monstre. Pour cela, il voulait être sûr de ses armes comme il l'était de lui-même. Il rêvait d'aller les tremper à la source même de Wankwéné, la Source de Feu, la source du grand Dieu qui dormait sous les montagnes.

Mais la source de Wankwéné était au pays du Levant, dans une des hautes pentes du Soleil Clair. De temps immémorial, les tribus du Levant et celles du Couchant étaient en guerre.

Autrefois la Source de Feu, l'Urine du diable, était sur le versant ouest et les ancêtres de M'Pe étaient les gardiens de l'eau sacrée. Vint un jour où le vieux Dieu en se retournant, dans son sommeil, avait bouleversé les sommets de la Chaîne et changé la place des montagnes. Depuis lors, la source se trouvait sur l'autre versant et la guerre pour sa possession n'avait jamais cessé!

Guerre acharnée mais prudente. Ceci devait demeurer une guerre entre les hommes. Les combats avaient toujours lieu bien loin de la source, pour ne pas troubler le repos du vieux Dieu, car alors, en sa colère, il eût pu de nouveau faire trembler la terre, écrouler les mon-

1. Les indigènes de la vallée de Pocquereu montrent encore, sur le sol, les pierres alignées qui dessinent les contours du géant Poingo, à la place même où il fut enfin tué.

tagnes et anéantir toutes les tribus, aussi bien celles de l'Est que celles de l'Ouest.

Les armes trempées à la Source de Feu prenaient une puissance telle que celui qui les portait demeurait invincible : jamais elles ne se brisaient ou s'émoussaient, jamais elles ne manquaient leur but.

M'Pe rêvait d'une ruse qui lui permettrait de tromper la vigilance des gardiens et d'aller baigner ses armes à la source sacrée. Car M'Pe était aussi habile et rusé qu'il était fort et vaillant. Sans trêve, jour après jour, nuit après nuit, M'Pe songeait au moyen d'aller fortifier dans la source les six belles sagaies, les deux casse-tête et la lourde hache de pierre.

Aussi, le voyait-on souvent à la limite des crêtes de la Chaîne, là où le regard peut plonger vers les pays de l'Est. Immobile, en arrêt, il regardait se dérouler sous ses yeux les longues vallées qui vont vers la mer du Levant.

Il voulait voir.

***

« D'autres se sont perdus en regardant vers l'Est, disaient les anciens et les sages. D'autres et parmi eux de plus forts que toi, M'Pe, se sont égarés dans la recherche des routes d'un autre Soleil. Celui seul de nos longues pentes est bon pour nous. La mer est plus loin de notre Chaîne que de la leur. Ne cherche pas, M'Pe, les routes de l'autre Soleil, fie-toi à celles du Nôtre et peut-être pourras-tu vaincre. »

Mais, M'Pe ne les écoutait pas. Il demeurait tourné vers le Levant.

Il voulait voir.

***

Souvent, au bord de la source qui lui servait de miroir, Mé N'Dorong jetait des brindilles au courant et soufflait vers l'amont. A chacune elle disait : « Va! remonte vers le sommet de la montagne! Traverse cette crête qui barre la vue au monde du soir! Appelle à toi l'eau de la source et fais-la couler vers l'autre mer! »

Parfois aussi, elle s'aventurait dans le sentier qui menait au dernier mamelon rond, tout là-haut, juste contre la ligne aiguë de partage des eaux.

Mais les vieilles popinées qui avaient la garde de sa vertu l'arrêtaient et lui disaient : « Ne va pas plus loin. Mé N'Dorong, arrête ici tes pas. Tu ne dois pas voir le monde de l'Ouest. Il n'est pas bon pour une jeune vierge telle que toi de regarder vers le pays du soir. D'autres ont voulu, tout comme toi aujourd'hui, franchir cette barrière du regard et toujours ceci a amené, pour la tribu et pour elles-mêmes, les malheurs les plus grands. Il n'est pas bon, non plus, de parler à ton image quand tu la laisses partir au fil des eaux. Garde avec toi ton image ; ta destinée, alors, te sera fidèle. »

Mé N'Dorong n'écoutait point les vieilles. Elle parlait quand même à son image au moment de la confier à l'onde mobile. Mé N'Dorong rêvait de franchir un jour la barrière du regard.

***

Niamouin, oncle maternel de Mé N'Dorong, devait donner une grande fête. La date venue, il s'aperçut qu'il n'aurait pas le poisson attendu pour régaler ses hôtes. Un gros temps, une mauvaise mer n'avaient pas permis aux riverains de réaliser la pêche promise.

Niamouin, de mauvaise humeur, alla dans son champ d'ignames. Là il trouva une de ses quatre épouses qui l'avait précédé. Elle avait déjà préparé un gros tas de taros et s'affairait à déterrer les ignames sans les abîmer. Niamouin la regardait et sentait sa mauvaise humeur s'accroître. C'était justement celle de ses quatre épouses qu'il ne pouvait supporter.

La femme, toujours courbée vers la terre, arrachait une dernière igname pour parfaire le dernier tas de vivres. Niamouin s'approcha d'elle et d'un coup de casse-tête, lui rompit le crâne. Après quoi, il alla trouver ses invités et leur dit : « Venez avec moi, là-haut, dans le champ d'ignames. Il n'y a pas de poisson, mais il y a de la viande. Nous pourrons faire un repas vraiment convenable. »

Et c'est au cours de cette fête, tout là-haut, que Mé N'Dorong parvint à déjouer la surveillance des vieilles trop occupées à ne pas laisser disparaître tel bon morceau qu'on voudrait bien leur accorder. C'est au cours de cette fête que Mé N'Dorong parvint à s'échapper. Elle vola vers les sentiers du mamelon vers le dernier pic.

Alors que, perchée sur la rondeur du mamelon, elle se haussait pour passer sa tête par-dessus la crête, elle se trouva face à face avec un jeune guerrier inconnu. Il était plus beau que tous les jeunes hommes qu'elle avait pu voir. Elle en demeura toute saisie.

Le jeune guerrier, lui aussi, paraissait frappé de stupeur.

— Qui es-tu? Es-tu homme ou dieu? demanda Mé N'Dorong.

— Je suis M'Pe. Je suis homme et serai peut-être dieu quand j'aurai vaincu deux fois. Je suis M'Pe, des terres du couchant. Présentement, je suis sur ce mamelon que nous appelons « Celui-de-droite » et je regarde les terres du Levant. Et toi qui es-tu?

— Moi, je suis Mé N'Dorong, la vierge que l'on garde. N'as-tu jamais vu mon image s'en aller avec l'eau des sources?

— Jamais. Je ne connais que l'eau des sources de l'Ouest.

— Moi, Mé N'Dorong, je suis aussi prédestinée. On veille sur moi avec un soin jaloux. Aujourd'hui seulement j'ai pu m'échapper et venir sur ce mamelon que nous appelons « Celui-de-gauche... »

Elle n'en put dire davantage, car la terre parut trembler sous elle et elle s'enfuit saisie de terreur vers la case du festin.

***

Je ne vous dirai pas aujourd'hui, car notre soirée doit être brève, combien de fois M'Pe et Mé N'Dorong tentèrent de se revoir. En eux l'amour était né. Un amour plus fort que toutes les défenses, que tous les tabous, que toutes les lois. Je ne vous dirai pas en détail combien ils maigrirent l'un et l'autre et s'émacièrent de longue attente toujours déçue. Mais qu'il vous suffise de savoir que, jour et nuit, ils pensèrent l'un à l'autre et cherchèrent à se revoir sans jamais y parvenir.

Une autre fois, je vous dirai la rencontre de M'Pe et du géant, puis la rencontre de M'Pe et de l'anguille monstrueuse du Mé Nienghi. Qu'il vous suffise, aujourd'hui, de savoir que M'Pe, proscrit, errant de source en source, cherchait en vain l'image de celle qu'il n'avait vue qu'une seule fois et qu'il aimait pour toujours. M'Pe avait pris avec lui ses armes pour les tremper dans l'eau sacrée du Wankwéné qui les rendrait invincibles. Et un jour, il crut avoir trouvé et s'approcha de la Source de Feu. Que vit-il dans l'eau de cette source? Il vit Mé N'Dorong.

Mé N'Dorong selon le rite se baignait dans l'eau de feu pour se purifier. Quand elle vit M'Pe à travers le feuillage, oubliant le sacrilège, elle cria, car elle se croyait seule : « Approche, toi que je cherche depuis toujours. »

Mais une des jalouses qu'un fiancé dédaignait à cause de Mé N'Dorong était là, elle vit tout et alla donner l'alarme aux gardiens de la source sacrée. « Venez, vous, gardiens endormis, un homme a commis le sacrilège d'aller à la retraite quatre fois interdite des femmes. »

Les conques sonnèrent, l'alarme fut donnée et la tribu tout entière donna la chasse à M'Pe et Mé N'Dorong.

Par miracle, ils purent s'échapper et fuir vers les hautes forêts de la Chaîne. Des années durant, ils furent traqués. Quelquefois, ils étaient pris et mangés. Mais, toujours, ils renaissaient de leurs os et la poursuite recommençait.

Quand ils renaissaient de leurs os, pour se retrouver, ils retournaient toujours au lieu de leur première rencontre, vers le pic aux deux mamelons : M'Pe sur le mamelon de droite, Mé N'Dorong sur le mamelon de gauche.

Quand la dernière fois ils se retrouvèrent, Mé N'Dorong, la première, dit : « Je suis bien lasse, M'Pe, d'être toujours poursuivie et mangée, bien lasse ; mais mon amour n'a pas changé. »

M'Pe lui répondit alors : « Je suis bien las, Mé N'Dorong, d'être toujours poursuivi et mangé, bien las, mais mon amour n'a pas changé. »

Et alors une voix formidable s'éleva. Une voix plus forte que le tonnerre. C'était la voix de Wankwéné, le vieux Dieu. Wankwéné s'écriait :

« Eh! quoi! Ils sont encore là, ces deux-là! Toujours à piler sur mes génitoires. Celui-là, M'Pe, sur mon testicule droit et celle-la, Mé N'Do-

rong, sur mon testicule gauche! Quand donc pourrai-je me reposer en paix?

» Je suis vieux, moi, et qu'ont-ils donc ces deux-là avec leur amour! Je vais en faire un poisson et un oiseau. S'ils veulent se rencontrer, ils n'auront plus besoin de me marcher sur les génitoires quand je dors. »

Et alors, Wankwéné, de son testicule droit qui était plus puissant, souffla un formidable jet d'urine qui projeta M'Pe dans le ciel. De son testicule gauche qui était moins fort, il souffla un autre jet d'urine qui fit dévaler Mé N'Dorong vers la mer. Après quoi, il se retourna et se rendormit.

Mais, le vieux Wankwéné, s'il était parfois irritable, n'est pas un Dieu méchant. De M'Pe, il ne fit pas un vrai oiseau, il lui laissa ses attributs mâles. Il en fit une roussette.

De Mé N'Dorong, il ne fit pas un vrai poisson, il fit la tortue qui peut aussi aller sur terre et respirer dans l'air.

Ainsi, au cours des âges, M'Pe, le guerrier puissant de la Chaîne, peut encore voler vers sa bien-aimée. C'est lui qui, passant au-dessus des îlots de sable où la tortue dépose ses œufs, les féconde. C'est encore lui, qui de son vol vient l'avertir qu'il est temps de frapper le sable pour que les petits fraîchement éclos puissent sortir et aller vers la mer.

Et c'est lui, encore, qui, quelquefois, quand sa compagne est en danger, vole au-dessus de la mer pour l'avertir. Et alors les yeux de M'Pe ne sont plus aveuglés par le jour. Et Mé N'Dorong peut monter respirer à la surface de la mer et regarder au loin les montagnes des Chaînes d'où M'Pe sortira pour aller vers elle. Elle peut aussi ramper sur les bancs de sable au-dessus desquels vole l'amant éternel aux ailes soyeuses et noires.

***

Quand Wankwéné souffla son puissant jet pour projeter M'Pe vers le ciel, il le fit si fortement qu'il creva la terre en deux nouveaux endroits. Et c'est depuis cette époque que coulent deux nouvelles sources chaudes. L'une vers Dogny, l'autre vers Sarraméa.

M'Pe et Mé N'Dorong poursuivent leur amour, l'une nageant, qui autrefois jeta son image à l'eau des sources, l'autre volant, lui qui rêvait toujours de franchir les cîmes.

Voilà pourquoi et comment il y a une tortue et une roussette et voilà pourquoi quelquefois la roussette protège la tortue.

JEAN MARIOTTI

# MAURICE BEDEL

par Paul Guth

Rue de Solférino, non loin du marchand de décorations, *Aux Ordres de Chevalerie*. Ce voisinage n'alourdit pas les épaules de Maurice Bedel et ne le chamarre pas d'orgueil.

Un costume de sport le prépare à la marche ou au golf. Il se jette dans son fauteuil et croise ses jambes nerveuses. Un visage de gentleman nordique dont la peau de pêche semble avoir été mordue au sang par des vents râpeux. Un haut menton comme on n'en voit qu'au-dessus des cravates de chasse, dans les pays où l'on va courre le renard, en sortant de pavillons de briques. Son front bosselé s'est cogné aux fenêtres britanniques un jour de brume. Ses yeux de faïence bleue rutilent d'une lumière plus blanche que la nôtre et de joies plus fraîches.

— Ma mère était une Flamande belge. Ma grand-mère maternelle, une Anglaise. Le meilleur portrait de moi est d'un Norvégien : Per Krohg.

Pourtant Maurice Bedel est né à Paris le 1er janvier 1884, rue Spontini. Passy avait alors un aspect bocager. Dans le voisinage, une laiterie épandait ses senteurs.

Parisiens de père en fils, les Bedel coulaient des jours de rentiers, ou d'hommes de robe.

Maurice Bedel décroise ses jambes héronnières, jaillit de son fauteuil. D'une main il me montre le portrait de son grand-père, A. Bedel, conseiller à la Cour d'appel de Paris. De l'autre il saisit dans sa bibliothèque l'opuscule de ce magistrat : *Nouveau Traité de l'Adultère et des Enfants adultérins* (1826). Chasseur de papillons et peintre délicat, en ses loisirs, A. Bedel définit galamment l'adultère « *la violation consommée corporellement de la fidélité conjugale* ».

— Comme je suis moi-même l'auteur d'un *Traité du Plaisir*, vous voyez qu'il y a des sujets qui restent dans la famille.

En trois pas de ces jambes de dévoreur de routes, Maurice Bedel saute à l'ancienne monarchie.

— Mon père est né en 1841, mon grand-père en 1800, mon arrière-grand-père, conseiller au Parlement de Louis XV, en 1750.

Depuis le « Bien Aimé » ses ancêtres ont descendu le cours fleuri du loisir. Il s'étire voluptueusement, au souvenir des vieilles nonchalances.

— Mon père était un rentier, vous dis-je. Un dilettante qu'enchantaient l'aquarelle et la chasse au cerf.

Lui et ses deux frères étaient destinés à cette vie. Né dans un jardin de Passy, il s'en fut étudier dans un parc du Vésinet. A l'Institution Sainte-Croix. Il excellait en tout avec cette aisance riante, cette élégance coulée, cette brièveté désinvolte qu'on lui retrouve aujourd'hui.

— J'étais le chouchou de la classe, même en gymnastique. On s'endormait au chant du rossignol, on s'éveillait à celui de l'alouette. J'adorais les sports fins : patin, ski, tennis. Ce que je voulais faire?... Rien!...

Flânerie, héritée de flâneurs, qui le menait des courts de tennis à la science la plus aérée, qui ressemble à une promenade : l'entomologie.

— J'ai passé le bac, pfeuh!... Comme ça!... J'ai une mémoire d'une facilité incroyable.

Il pensa que la plus belle des Sciences naturelles était celle de l'homme : la médecine. A dix-huit ans il s'inscrivit nonchalamment au P.C.N. Il passa l'externat en même temps que Georges Duhamel.

— Duhamel m'intimidait. Il portait alors d'interminables cheveux bouclés et d'immenses feutres d'intellectuel. Moi j'étais toujours en sport : des costumes clairs.

Maurice Bedel alla observer les fous, à la Salpêtrière. Ce spectacle, comme tous ceux de la vie, excitait son agilité d'observateur, qui domine les spectacles et nourrit son œil de la vue de la souffrance comme de celle du bonheur.

— Le service des femmes surtout m'intéressait. La folie abrutit l'homme mais excite la femme. Son grand délire est d'un romantisme extraordinaire. Dans les pires extravagances elle n'oublie pas l'esthétique. Elle est échevelée avec grande allure. Ses poses gardent une extrême beauté.

Il s'émerveillait qu'une jeune fille d'aspect normal fût incapable, pendant quinze jours par mois, de toucher des boutons de porte sans mettre des gants et pût les toucher à main nue pendant les quinze autres.

Tout est pur aux purs. Il alla chercher l'harmonie dans la folie autant que sur les montagnes et les rivages de la Grèce.

Il soutint sa thèse sur les « *obsessions périodiques* », avec un sourire qui, chez d'autres, accompagnerait un livre sur « les délices de la vie ».

Il pianote d'un doigt sur sa bague puis tapote, du plat de la main, la poche intérieure de sa veste :

— J'ai un diplôme. Je suis docteur en médecine, mais je ne suis pas médecin. Je n'ai jamais exercé, sauf pendant les guerres. A mon grand étonnement, l'armée me transforma en médecin.

— Et vous guérissez?...

Il se renverse dans son rire fruité, comme au milieu d'une corbeille d'abricots, en plein soleil.

— Je le pansai... et Dieu le garit, comme disait Ambroise Paré avec sagesse.

La médecine ne l'absorba pas tout entier, entre ses bocaux ou les ruisseaux de bave de ses fous. D'ailleurs aucune connaissance humaine ne capte tout entier Maurice Bedel. Il s'esquive toujours, d'une épaule, d'une jambe qu'il glisse hors du filet. Il se dégage en ouvrant sa poitrine à l'air libre et en s'ébrouant d'un haut élan du cou.

Le matin il batifolait dans la médecine. L'après-midi il humait Faguet en Sorbonne.

— On goûtait les cours de Faguet avec la langue, le nez, les yeux, les oreilles.

De la sombre Sorbonne, Maurice Bedel s'évadait en fredonnant jusqu'aux coléoptères. Il y a toujours eu en lui du chasseur de papillons anglais, qui virevolte entre les buissons et qui goûte, en cambrant le torse, le jaillissement de la création fournissant à l'honnête homme des sujets de curiosité infinis.

A gestes planants, qui rasent l'air et les eaux, il suit dans sa mémoire l'objet de ses vœux :

— J'étudiais les cicindèles, qui courent, vives et vertes, sur les plages des rivières. Les plus élégants des coléoptères. Quand elles marchent elles ont l'air de voler.

D'un coup de rein il quitte son fauteuil. Il va chercher une boîte, l'ouvre avec une minutie de joaillier révélant quelque diamant célèbre dans un écrin de velours.

— Voilà ce qui m'a intéressé plus que l'homme. Ces animaux graves, pleins de sagesse et d'expérience. Un Goliathus Goliathus du Cameroun. Deux fois Goliath! Les Égyptiens en faisaient à juste titre un dieu. Ça existe depuis dix millions d'années. Et nous à peine depuis quelques centaines de milliers!...

Le Goliathus accumule ses forces momifiées sous son armure noire, rayée de jaune, au bout de laquelle la tête concentre une pensée qui fait fi du temps. Il a l'air du roi d'un royaume ténébreux qui a eu la patience d'apprendre plus de choses que nous et qui n'évapore pas son savoir.

Très tôt Maurice Bedel trouva dans le voyage le vrai rythme de sa respiration. Il commença à petites journées, avec son ami Jehan Bouvelet. Les deux camarades puisaient dans le saucisson la force d'appuyer sur les pédales de leur bicyclette. Ils découpaient en étapes de cinquante kilomètres la France, la Belgique, la Hollande et les lisières de l'Allemagne. Ils interpellaient les gens et bavardaient, assis sur le bord de la route.

Un voyage devait précipiter ce promeneur dans la carrière littéraire.

Pendant la guerre de 1914, il fut médecin d'un bataillon de chasseurs skieurs des Vosges. Il avait sous ses ordres une trentaine de Norvégiens qui aidaient les Français à transporter les blessés en traîneau. En 1920, l'un d'eux, Halvorsen, fut chargé par les musées de Norvège de récolter en France des Derain, des Matisse, des Picasso, des Van Gogh, des Gauguin.

— Il me demanda si ça m'amuserait d'aller en Norvège parler de ces peintres dans une galerie d'Oslo. Ce fut ma première conférence.

Maurice Bedel passa trois mois en Norvège. Il goûta la neige du pied, observa les mœurs et plus particulièrement les fiançailles qui lui parurent être une sorte de mariage à l'essai. De ses remarques il tira un roman, *Jérôme* 60° *Latitude Nord.*

— J'ai mis un an à l'écrire pour m'exercer la main. Mais on apprend à faire la guerre, à pratiquer la médecine, mais on n'apprend pas à écrire.

En 1912 il avait publié ses premiers vers chez Grasset. Les lecteurs de cet éditeur impétueux refusèrent *Jérôme :* « La Norvège que vous vous peignez nous semble un peu fantaisiste », dit Grasset.

— Vos lecteurs sont-ils skieurs? demanda Maurice Bedel.

En revenant du Sahara, où il visitait les oasis, il apprit que Gallimard avait accepté *Jérôme.*

La veille du Prix Renaudot, Georges Charensol, Odette Pannetier et un troisième membre du jury vinrent lui annoncer : « Demain vous allez avoir le Prix Théophraste Renaudot. »

— A peine avaient-ils quitté cette pièce qu'arrive un pneumatique de Lucien Descaves me demandant de passer d'urgence à son bureau du *Journal.* Je dis à ma femme : « Qu'est-ce qu'il me veut celui-là? Ce doit être une erreur. »

Je m'en vais à pied en baguenaudant. Je traverse les Tuileries. Au premier étage du *Journal,* dans une salle d'attente, un huissier me fait remplir une fiche : *Pour M. Lucien Descaves... Maurice Bedel...* Je vois sortir d'un bureau un grand bonhomme. D'après les caricatures je reconnais Pol Neveux. Il tient par l'épaule un homme à la barbe teinte, aux cheveux tordus : Rosny aîné. Il lui dit : « *Mon vieux, c'est couru ... Bedel l'emporte au premier tour.* » Je me demande : « Est-ce que je bouge?... »

Lucien Descaves ouvre la porte de son bureau : « C'est vous Maurice Bedel?... — Oui. — Vous existez donc?... On ne savait pas si vous existiez. Vous allez avoir le Prix Goncourt. Ah! je vous embrasse!... »

Il se hausse sur la pointe des pieds. Il m'embrasse, la larme à l'œil.

Le lendemain *Jérôme* avait le Prix Goncourt. Il n'en restait plus en librairie. On ne l'avait tiré qu'à trois mille. Maintenant il atteint deux cent cinquante mille, si l'on tient compte des éditions populaires, des éditions de luxe, des traductions. On vient de publier la traduction japonaise, qui semble écrite en menues fleurettes.

Le jour du Prix personne ne savait qui était Maurice Bedel. Les journalistes déclaraient : *D'une grande élégance, dans un appartement somptueux, le lauréat nous reçoit en costume de sport.*

— Le lendemain je fichais le camp à la campagne. Comme ça, ils se calmeront. En même temps je me disais : « Ils font de moi un écrivain. Il faut bien que je leur donne raison. » Sur les fiches d'hôtel j'inscrivais :

*Homme de Lettres.* « Il ne faut pas faire mentir les fiches », me répétait ma femme. Bon! je vais m'y mettre!...

Pour ne pas contredire l'Académie Goncourt, les critiques, les échotiers, les chroniqueurs et les lecteurs, il continua.

***

— Après, ce fut *Molinoff Indre-et-Loire*. J'ai connu Molinoff, prince russe devenu cuisinier, au château de Cinq-Mars-la-Pile. Un jour, la maîtresse de maison lui glissa un billet de mille francs comme pourboire sur la table de la cuisine. Sous l'affront il pâlit et demanda à atteler pour se rendre à Tours. Il revint avec une corbeille d'orchidées de toute beauté qu'il jeta, sans un mot, aux pieds de la maîtresse de maison.

Tous les livres de Maurice Bedel suscitèrent des hourvaris.

Après *Jérôme* le ministre de Norvège protesta au Quai-d'Orsay. Gide, qui ne bougeait jamais, avait attaqué dans *l'Intransigeant* un livre « *injurieux à l'égard des femmes norvégiennes* ».

— Je répondis dans *les Nouvelles Littéraires* : « Ah! Monsieur, si les femmes norvégiennes savaient quel chevalier elles ont en vous!... » Gide renversa la vapeur et m'envoya cette photographie de lui sur un bateau du Tchad, avec cette dédicace : *A Monsieur Bedel... Spät aber doch (tard mais cependant). Bien cordialement. André Gide. Février* 1928. Dans *les Nouvelles Littéraires*, il publia une lettre de rectification : « Je n'avais pas lu ce roman... ».

A l'issue de la *Jerom's Affär* (l'Affaire Jérôme), Adien Hébrard, directeur du *Temps*, téléphona à Maurice Bedel un conseil dont il fit son profit : « Ne répondez jamais! Pas un mot! Faites comme la caravane. Laissez aboyer les chiens et passez! »

*Molinoff* provoqua l'ire de *l'Action Française* qui avait porté aux nues *Jérôme* : « Effondrement d'un talent sur lequel nous nous étions lourdement trompés... » gémit Eugène Marsan.

*Philippine*, consacrée au fascisme, déchaîna la colère des Italiens et de Mussolini, qui pourtant s'était beaucoup amusé à *Jérôme*.

— Les femmes norvégiennes, quelles drôles de femmes! m'avait-il dit en roulant les yeux. Elles votent et elles n'ont qu'un enfant et demi!... D'après les statistiques.

*Zulfu*, voué à la jeunesse turque qui s'européanisait, suscita l'irritation des Turcs qui pourtant s'étaient divertis à *Philippine*.

— Je n'avais pas pu voir Mustapha Kemal. Ses dents le torturaient. Elles devenaient ennemies. Il les faisait arracher par un dentiste allemand.

En 1937, Maurice Bedel alla voir Hitler pour son livre *Monsieur Hitler*. En arrivant à Nuremberg il apprit avec surprise qu'il serait l'hôte du Führer et qu'il disposerait d'une voiture qui suivrait la sienne. Au banquet il était placé non loin de lui.

— J'ai pu piquer sur lui mon regard de coléoptérologiste. Ces êtres d'exception m'ont toujours attiré. J'aime être le petit David devant ces Goliaths, avec ma fronde. Dans la conversation Mussolini renvoyait la balle. Hitler la gardait.

Sans terreur, avec un sourire d'amusement qui fleurit dans sa moustache, Maurice Bedel évoque « Monsieur Hitler », le monstre.

— Il était fruste, gauche, laid. Il parlait sans cesse pour vous empêcher de lui poser des questions. Il fallait l'hallucination collective des femmes d'Allemagne pour lui trouver quelque charme. Un léger strabisme externe, moins considérable, évidemment, que celui de Sartre, lui ôtait ce magnétisme du regard dont on a tant parlé. Son regard ne regardait pas. Il n'arrivait à le faire regarder qu'en fronçant les sourcils.

Maurice Bedel soutient que Hitler n'était pas un fou, mais un cabotin, comme Néron.

— Un parfait équilibre. Peut-être un peu dépassé par lui-même, à la fin... L'aventure peut écraser son homme. Il y a du Sisyphe, là-dedans.

***

Les voyages permirent à Maurice Bedel, en avion, en bateau, en chemin de fer, de savourer sa plus exquise friandise : le plaisir de la connaissance. Il le suce comme ces bonbons anglais, *Pascal Fruit Salad*, ou *Celebrated Butter Scotch* qui lui embaument la gorge. Il voyage en archéologue, en botaniste, en ethnologue. En médecin, en gourmet, en badaud. Ses yeux étincellent d'une curiosité insatisfaite, pareille à celle qui colle le nez des enfants contre la vitre du train et qui les fait trépigner de joie à chaque tunnel.

— Il n'y a aucune différence entre ma façon de sentir d'aujourd'hui et celle que j'avais à quinze ans, quand ma mère m'appelait encore « *Bébé* ». La couleur de ma peau est le reflet de mon âme d'enfant.

L'ardent voyageur qui, au milieu de ce siècle de cendres, ne trouve pas que la planète se rétrécit et se décolore!... Ni qu'elle s'assombrit et se glace! Pour lui le soleil et les visages brillent encore. Les glaciers, les torrents et les mers.

— En voyage il aime, comme on aimait autrefois, regarder, écouter, manger, boire. Et parler.

Pour lui la conférence, comme l'amour pour d'autres, est un plaisir. Sur l'estrade, les mains dans ses poches, immobile, face au public, ou allant et venant, il se sent libre comme le pêcheur sur son bateau, l'aviateur au-dessus des cumulus ou le brochet dans le lac de Nantua.

— Au P.C.N. jadis, Pierre Curie étudiait les vibrations de ma voix. Il lui donnait le numéro un. Je suis un baryton. Oh! je casse les vitres!...

La manipulation de la voix est pour lui une école de volonté, de domination de soi. La purification des complexes. La libération de la personnalité. Il mesure l'espace et la foule et les affronte avec ardeur.

— Si vous parlez en orateur, en regardant le public, la voix se pose d'elle-même sur les derniers rangs.

Observer les réactions du public, le mener où l'on veut, jouer avec lui, encore une gourmandise! L'eau lui vient à la bouche quand il pense que, dans quelques jours, il va parler dans les grands salons du Ritz, à Barcelone.

Il trouve inadmissible que les Français, peuple naturellement éloquent, s'empêtrent dans des papiers, dès qu'il s'agit de prendre la parole. Il voit là un de nos complexes sordides.

— Pour le centenaire de Chateaubriand, j'étais président de la Société des Gens de Lettres. Je reviens à Paris trois ou quatre jours avant la cérémonie. On me demande le texte de mon discours. « Le texte?... Mais je n'écris pas mes discours, je les parle. — Il nous faut un texte. Le ministre veut savoir ce que vous allez dire, pour ne pas le répéter. » J'ai répondu : « C'est à prendre ou à laisser. »

Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, Maurice Bedel se leva entre deux liseurs de papiers. D'une voix sans entraves il prononça un discours qui fut roulé dans les applaudissements.

Depuis *le Laurier d'Apollon*, en 1937, il n'avait pas publié de roman. En voici un nouveau : *le Mariage des Couleurs*.

— Un roman anti-raciste. Je le dédie « Aux sang-mêlé des deux hémisphères ». Mon jeune Martiniquais, Florian, passe des mains d'une femme noire, Aou, à celles d'une blanche, Jasmine. Le mariage de la réconciliation des races. Comme je mêle les sangs, je mêle l'Afrique et la Touraine : Abidjan et Vouvray. D'ailleurs, dans mes romans, qu'il s'agisse d'Italie, de Turquie ou d'Afrique, j'accroche toujours un morceau de Touraine : mon pays d'adoption depuis que j'ai ma maison de campagne à six kilomètres de Châtellerault.

Il m'entraîne dans son bureau où il travaille parmi le vacarme de la vie. Un couloir traverse la petite pièce. Deux portes ouvertes y font affluer les rumeurs. Les autobus, qui rugissent dans la rue de Solférino, ébranlent la maison. Ces divertissements pimentent sa pensée.

Dès six heures du matin, il tape à la machine sur sa petite Corona, branlante entre des montagnes de livres. Son œuvre coule gaîment des touches blanches, sous forme de « *tapuscrits* » (il a créé le mot). Sur la cheminée, la photographie d'Evita Peron lui sourit.

« Ce sabre est le plus beau jour de ma vie », dirait-il presque par malice.

Dans un écrin il me montre avec un ravissement amusé « *El talisman de la Patria* » : la reproduction miniature du sabre de San Martin que lui donna Evita, en Argentine.

La vie ruisselle toujours de joies pour le promeneur sans fiel, qui cherche en tout le bonheur des autres, et qui, jusqu'aux confins de la Terre, fuit d'un pied léger le pédantisme et l'aigreur, « sans rien en lui qui pèse ou qui pose ».

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

## DE LA COMÉDIE FRANÇAISE AUX VARIÉTÉS

Il y a eu en ce début d'année quelques querelles théâtrales : autour de Jean-Louis Barrault, autour de Jean Cocteau, et même autour de Jean Anouilh, par ce que *la Valse des Toréadors* avait été assez froidement accueillie par la critique, et parce que plusieurs admirateurs de Jean Anouilh et Jean Anouilh lui-même ont assez vivement riposté. C'était là de l'imprévu. En revanche, la bataille de *Britannicus*, que tout le monde attendait, n'a pas eu lieu.

On croyait pourtant qu'elle serait chaude. Certaines rumeurs, plus ou moins bien fondées, faisaient entendre que l'entrée de Jean Marais au Théâtre Français, le privilège exceptionnel qui lui était octroyé de faire ses débuts dans une pièce dont il assumait lui-même la mise en scène, avaient provoqué dans la maison même quelque irritation. Sans savoir au juste ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ces bruits, les spectateurs s'étaient à l'avance partagés en deux camps, pareillement résolus : d'un côté la vieille garde des spectateurs du Français, conservateurs dans l'âme, ennemis des innovations tumultueuses et des audaces révolutionnaires, attachés sentimentalement aux vedettes consacrées par le sociétariat et à un style traditionnel d'interprétation ; de l'autre, la légion des admirateurs, et surtout des adoratrices, d'un comédien auquel ses succès cinématographiques et sa beauté de jeune dieu ont donné une immense notoriété. Jean Marais, passablement intimidé sans doute, a dû paraître, acteur principal, metteur en scène, et décorateur de *son* Britannicus, devant un public dont une moitié était par avance décidée à le trouver détestable, l'autre moitié pareillement décidée à le trouver sublime, et dans lequel bien rares étaient sans doute ceux qui, sans parti-pris, venaient seulement juger l'ouvrier à l'œuvre. Il y a seulement un siècle, dans des circonstances analogues, les opposants bombardaient la scène de projectiles divers, hurlaient, sifflaient ou échangeaient des coups de poing et les enthousiastes allaient dételer les chevaux de la voiture du héros (ou de l'héroïne) du jour, pour la traîner à bras d'hommes vers sa maison. Nous n'en sommes plus là. Les fièvres

qu'allume le théâtre sont plus modérées. Aucune police n'a eu à intervenir à la Comédie Française. Ceux qui n'avaient pas aimé Jean Marais (j'ai dit déjà qu'ils avaient commencé de ne pas l'aimer avant le lever du rideau) se sont bornés à manifester leurs sentiments par des applaudissements chaleureux et prolongés pour ses camarades ; à quoi les maraisistes répondaient en acclamant pareillement leur idole, ce qui fait qu'on put croire un moment qu'aucun des deux clans ne voulant laisser le dernier claquement de mains au camp adverse, la série des rideaux se prolongerait toute la nuit.

En fait, il faut bien le dire, la nouvelle présentation de *Britannicus* dont Jean Marais avait assumé la responsabilité ne justifiait pas une nouvelle bataille d'Hernani. Certes, on peut constater avec une certaine satisfaction qu'il existe encore des milliers de spectateurs assez amoureux des classiques pour se passionner dans un débat qui porte uniquement sur la manière de les interpréter. Encore faudrait-il être certain que, de part et d'autre, les sentiments étaient purs, qu'il ne s'y mêlait pas de questions de personne : et puis, tout le monde n'avait-il pas tort ? Ceux qui disent qu'il faut *respecter* les œuvres classiques, c'est-à-dire les jouer telles qu'elles ont été écrites, ont de bons arguments sans doute : et pourtant, on ne peut accepter que le respect se confonde avec la routine, que le style tourne au procédé, que les nouveaux acteurs se bornent à imiter leurs prédecesseurs au lieu de chercher la vérité de leur tempérament et de leur époque. Le vrai respect des classiques implique le souci de leur conserver la vie, c'est-à-dire de les renouveler. Il ne peut se corseter dans un rituel immuable, s'emprisonner dans des formes figées. Ceux-là même qui, parmi les spectateurs, acclamaient madame Marie Bell pour faire pièce à Jean Marais voulaient-ils sauvegarder la « véritable » interprétation de Racine (au fait, quelle est-elle ?) ou seulement leurs habitudes ? Les mêmes n'avaient-ils pas, il y a quelques années, accueilli avec des réticences des acteurs qui ont maintenant conquis à leurs yeux droit de cité, pour la simple raison qu'ils sont là depuis longtemps ? Nous rencontrons tous les jours, dans les couloirs des théâtres, le spectateur d'un certain âge qui a connu de Max, et devant qui personne, aujourd'hui, ne trouve grâce. Mais de Max lui-même, de son temps...

Venons-en à cela seul qui importe. La nouvelle présentation de *Britannicus* à la Comédie Française n'est en elle-même ni une révolution, ni un scandale. Elle est belle, éclatante même dans son aspect décoratif. Elle manifeste, dans la mise en scène, une réflexion intelligente sur le texte, et comporte aussi quelques erreurs. L'interprétation est inégale, comme c'est le cas, le plus souvent, au Théâtre Français en ce qui concerne la tragédie (les comédiens actuels de notre scène nationale sont plus à l'aise avec Molière et Marivaux qu'avec Racine). On n'y voit point cette volonté d'innovation à tout prix, ces extravagances dans la mise en scène, cette recherche d'un « modernisme » d'assez mauvais goût qui ont hérissé assez souvent ces dernières années, au Français et ailleurs, les spectateurs

de la tragédie (je songe à la *Bérénice* de Gaston Baty, à Bérénice et Titus s'étreignant couchés sur un escalier... je songe à cette *Phèdre* — ce n'était pas au Français — où l'on voyait au lever du rideau circuler sur la scène des esclaves portant des malles, — les bagages d'Hippolyte : « Le dessein en est pris, je pars chez Théramène ».) Ceux qui étaient venus prendre place dans la Salle Richelieu avec l'espoir de prendre Jean Marais en flagrant délit d'attentat antiracinien en ont été pour leur attente. Le sacrilège n'était pas au rendez-vous.

Le décor dessiné par Jean Marais pour *Britannicus* a beaucoup de grandeur et beaucoup de simplicité : une gigantesque draperie de velours rouge, les socles de colonnes énormes qui partent vers les cintres, et une statue inquiétante et pesante dont le bras suspendu au-dessus des acteurs semble prêt à saisir une proie. Les costumes sont plus beaux encore, d'une somptuosité véritablement impériale pour Néron et pour Agrippine, sévère pour Burrhus avec des reflets d'acier bleu, charmant pour Britannicus, et, pour Junie, d'une pureté et d'une noblesse dans le drapé qui confine au chef-d'œuvre. La mise en scène est dans l'ensemble respectueuse des indications et des intentions du texte, et l'on pardonne à ce que certains mouvements ont d'un peu lent, d'un peu inutilement décoratif, à cause de la rigueur du réglage, qui est sans faiblesse. Dans l'interprétation, qui est inégale, je l'ai dit, il faut mettre à part madame Renée Faure et M. Aimé Clariond. Nous savions déjà, pour l'avoir vue dans le même rôle il y a trois ou quatre ans, que madame Renée Faure est la plus merveilleuse Junie que l'on puisse voir, en vérité Junie même : admirable de dignité fragile, de tremblante intrépidité, avec des éclairs de passion, de douleur et d'insolence qui animent sans y jeter de désordre, qui font palpiter sans la briser l'harmonie du vers racinien. M. Aimé Clariond est Narcisse : je dis bien qu'il est Narcisse, avec une bonhomie implacable, une puissante et tranquille assurance, nuancée de ce qu'il faut de vulgarité : sa présence est telle qu'immobile au fond de la scène dans la pénombre, silencieux, une main posée sur un portant, il force tous les regards à aller vers lui. D'assez nombreux spectateurs semblent n'avoir point goûté son jeu, sans doute parce qu'une simplicité rare, un si savant *prosaïsme* leur paraissent s'accorder mal avec la « noblesse » de la tragédie. Or il faut, dans la tragédie, prendre garde à la noblesse. Va pour celle qui s'y trouve. Mais il faut se méfier de celle que l'acteur veut y faire entrer à tout prix.

Jean Chevrier — Burrhus — a une rudesse sympathique et de la vigueur : je ne sais pourquoi il a adopté un débit à ce point rapide ; le metteur en scène a eu tort de le laisser ainsi courir le grand galop dans un rythme général qui pêche au contraire par un peu de lenteur. Madame Marie Bell est une Agrippine fort belle et fort plausible. J'ai cru au premier acte, où elle est magnifique, qu'elle serait une grande Agrippine. J'ai été un peu déçu par la scène maîtresse du quatrième acte. Mais ici le metteur en scène porte une grande part de la responsabilité. Il a placé Agrippine

à l'extrémité de la scène, côté jardin, Néron à l'autre extrémité, côté cour, et cette tentative en même temps maternelle et féminine pour reconquérir un fils rebelle, enveloppante, caressante et presque équivoque jusque dans le reproche et la revendication, se déroule, sur la scène du Français, à la cantonade. Il est certain que ce n'est pas le moyen de faire apparaître tous les arrière-plans troubles du personnage d'Agrippine : Agrippine elle-même — ou plutôt madame Marie Bell — n'y peut rien, ou presque rien.

Je n'ai pas parlé encore de madame Louise Conte, qui joue avec beaucoup d'intelligence et d'autorité le difficile « récit » d'Albine, ni de M. Roland Alexandre — Britannicus. Autant qu'on puisse préjuger de l'avenir d'un comédien, M. Roland Alexandre est un de nos grands acteurs des prochaines années : il a tout pour lui, l'aisance en scène, une autorité stupéfiante pour son âge, l'intelligence, la présence, ce style de jeu tout intérieur que nous exigeons aujourd'hui, et en même temps la voix et la diction qui font qu'un texte passe la rampe. Cela dit, il n'est pas absolument fait pour les rôles d'ingénu candide. Il a dû « composer » la naïveté charmante de Britannicus. Il était plus à l'aïse dans le rôle de Lafcadio.

Reste M. Jean Marais. Il est certain que M. Jean Marais a encore à apprendre en matière de tragédie classique. Il prend des temps inutiles, souligne certaines syllabes d'une sorte d'accent tonique tout à fait gratuit. Il a dans la voix et dans certains gestes une certaine mièvrerie qui s'accorde mal non pas avec le personnage de Néron, mais avec sa propre apparence physique, sa stature merveilleusement athlétique. Ses attitudes, ses poses sont un peu trop savamment calculées. Mais l'image qu'il nous a donnée de Néron est scrupuleusement et intelligemment dessinée. Certains moments sont excellents. Je ne crois pas avoir jamais vu un acteur rendre sensible comme le fait Jean Marais le moment ou Néron se laisse prendre au terme du discours de Burrhus non par les bons sentiments, mais par le cabotinage des bons sentiments : « La belle situation à jouer! *Qualis artifex...!* »

Somme toute, et tout pesé, ce *Britannicus* que certains craignaient, que d'autres désiraient un peu scandaleux prend une place très satisfaisante dans les spectacles de tragédie de la Comédie Française.

***

Les dernières semaines ont apporté au théâtre parisien un contingent appréciable de comédies légères. Le coup de maître a été réalisé par Albert Husson, auteur de *la Cuisine des Anges*. Accueillie presque en bouche-trou au Vieux Colombier pour une série de représentations limitée, *la Cuisine des Anges* — une gentille histoire sans grande consistance de bagnards bienfaisants, traitée avec finesse et jouée par d'excellents inter-

prètes — a obtenu un succès tel qu'après avoir été, pendant un mois, la seule pièce parisienne jouée à bureaux fermés avec *Lorsque l'Enfant paraît* d'André Roussin et *le Moulin de la Galette* de Marcel Achard, elle vient d'être transportée au théâtre des Ambassadeurs pour une carrière probablement longue et fructueuse.

MM. Marc Cab et Jean Valmy ont donné aux Variétés une pièce assez bien faite, qui tient le milieu entre la comédie de mœurs parisiennes et le vaudeville. Les personnages sont aussi conventionnels qu'il est de règle dans ce genre de théâtre. Mais quelques réparties sont drôles, et l'ensemble ne fait pas une mauvaise soirée. Quant à MM. Jean-Pierre Grédy et Pierre Barillet, auteurs fortunés de *le Don d'Adèle* et *Ami, Ami*, ils viennent de tenter la passe de trois avec *le Bon Débarras*. La critique ne leur a pas, cette fois, été favorable. Peut-être ont-ils payé cette fois de quelque excès de sévérité l'accueil plus qu'indulgent — et peut-être un peu trop chaleureux — qu'avaient reçu leurs œuvres précédentes. Il reste que *le Bon Débarras* n'est pas une très bonne pièce. On ne demande pas à la comédie légère du style de ce *Bon Débarras* beaucoup d'originalité, ni d'humanité. Encore faut-il que les situations soient plausibles dans leur invraisemblance, que les personnages soient cohérents et leurs actes justifiés. MM. Barillet et Grédy ont cédé cette fois aux tentations de la facilité. On le leur a dit, de façon un peu rude. Il se peut que cette rudesse, à laquelle ils ne s'attendaient pas, leur ait en fin de compte rendu service.

THIERRY MAULNIER

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### LA MISSION EXTRAORDINAIRE DU MARQUIS DE TORCY

*(Éditions de la Bibliothèque nordique de la Bibliothèque Sainte-Geneviève)*

La Collection débute par un volume que publie M. Jean Marchand, correspondant de l'Institut, bibliothécaire à l'Assemblée Nationale, sous ce titre : *La Mission extraordinaire du marquis de Torcy en Danemark, Norvège, et son voyage en Suède, 1685*. Fils de Colbert de Croissy, ministre des Affaires étrangères, et neveu du grand Colbert, Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, n'avait que vingt ans lorsque Louis XIV le désigna comme son envoyé. Le jeune homme qui, après de fortes études était déjà à l'école diplomatique de son père, préludait ainsi à sa longue carrière de très grand homme d'Etat. L'objet de sa mission auprès des souverains du Nord était de pure courtoisie, mais cette occasion lui permit de recueillir d'utiles informations générales sur les questions diplomatiques, économiques et militaires, et de confirmer sa propre formation aux emplois les plus élevés.

Ce sont les principales pièces de la correspondance du marquis de Torcy au cours de son voyage, que publie M. Jean Marchand, d'après les documents originaux et avec tous les éclaircissements historiques nécessaires.

G. L.

*(Voir la suite de la chronique bibliographique page 164.)*

# LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

## *MÉMOIRES OFFENSIFS ET DÉFENSIFS*

Vingt ans bientôt se seront écoulés depuis que l'accession au pouvoir de Hitler déchaîna sur le monde une catastrophe dont nous n'avons pas fini de ressentir les effets. C'est dire que la génération descendante a passé la meilleure partie de sa vie dans une atmosphère chargée d'angoisse, mais c'est dire aussi que la génération montante ignore déjà les terribles orages dont elle n'aperçoit que le reflet dans l'âme de ses aînés. Il serait curieux de connaître l'impression ressentie par des moins de vingt ans lorsqu'ils lisent les mémoires, offensifs et défensifs, où les acteurs du drame consignent leurs dépositions. Il se pourrait que, déjà, ils eussent du mal à comprendre et même à saisir le sens des conflits qui dressèrent les uns contre les autres des hommes de bonne volonté, accablés par des malheurs insurmontables ; peut-être la passion qu'apportent les mémorialistes à se justifier et à accuser leur apparaîtrait-elle aussi lointaine que les véhémentes querelles soulevées jadis autour de l'*Augustinus*.

Ses contemporains, au contraire, trouvent fort naturel que M. Paul Reynaud, qui a subi le choc du terrible mois de juin 1940, qui, au péril de sa liberté et même de sa vie, a refusé de s'avouer vaincu et a serré contre lui l'image d'une espérance qui semblait détruite, frémisse aujourd'hui encore des fièvres et des colères qui, il y a douze ans, le consumaient. Les douze cents pages de *Au Cœur de la Mêlée* [1] suffisent tout juste à contenir le récit des événements de 1930 à 1945, tels que les a vus, ou plutôt ressentis, M. Paul Reynaud. Spécialiste universel, un peu comme Adolphe Thiers, M. Paul Reynaud a, sur tous les problèmes : financiers, économiques, diplomatiques, militaires et même techniques, émis des

1. Flammarion.

opinions et professé des doctrines dont il affirme, avec vraisemblance, que si elles avaient été suivies, ses plus grands malheurs eussent été épargnés à notre pays. Le tragique est qu'ayant annoncé et prédit la montée des périls, M. Paul Reynaud s'offrit vaillamment pour les conjurer, au moment précis où ils avaient formidablement grossi et roulaient en avalanche. On trouvera dans ce livre un tableau émouvant des semaines et des journées terribles, où la résistance physique et nerveuse des hommes de tête est en elle-même une énigme.

M. Paul Reynaud donne une réponse à toutes les questions qui, avec bonne foi ou malice, lui furent souvent posées : « Pourquoi a-t-il fait appel au maréchal Pétain et au général Weygand, alors qu'il réprouvait les idées stratégiques du premier et les tendances politiques du second? Pourquoi a-t-il refusé la démission du général Weygand, puis celle du maréchal Pétain lorsque ceux-ci la lui offrirent? Pourquoi n'a-t-il pas, à la mi-juin 1940, remanié son cabinet de manière à éliminer les partisans de l'armistice, alors que, quelques jours plus tôt, il en avait d'autorité éliminé des hommes considérables, qu'il trouvait seulement un peu mous? Pourquoi lui-même a-t-il abandonné un pouvoir que, constitutionnellement, seul un vote des Chambres pouvait lui arracher? » Sur ses propres débats de conscience M. Paul Reynaud nous éclaire et entraîne notre conviction. Bien entendu, lorsqu'il s'essaie à expliquer les actes et les intentions de ceux qui ne partageaient pas ses vues, ces reconstitutions sacrifient davantage à l'hypothèse, car les faits, eussent-ils été établis dans leur matérialité, ne prouvent pas grand-chose. On verra, si l'on examine attentivement ces pages que, plus importante encore que la longueur du nez de Cléopâtre, l'intonation donnée à telle phrase banale a pu, à certains moments critiques, changer le cours de l'histoire. Peut-être pour le repos des consciences vaut-il mieux croire que fautes et erreurs furent involontaires mais fatales et qu'au cours du cataclysme chacun, comme on dit, « a fait pour le mieux ».

— Cette opinion ne peut qu'être étayée par la publication des sept volumes massifs où la Commission d'enquête parlementaire a recueilli les témoignages et les documents concernant les *Événements survenus en France de* 1933 *à* 1945 [1]. Bien que les principaux acteurs du drame (MM. Albert Sarraut, Daladier, Léon Blum, Paul Reynaud, le maréchal Pétain, le général Weygand, le général Gamelin, le général Georges) et bien d'autres aient témoigné avec une sincérité telle que leur serment de dire toute la vérité, rien que la vérité, apparaît superflu, il ressort que notre défaite était inévitable et injuste, puisque aucun des responsables de la politique et de la stratégie n'a jamais reconnu s'être trompé ou n'a avoué que de généreuses erreurs. Seul l'amiral Gensoul, croit-on, s'est publiquement reproché de n'avoir pas transmis au gouvernement de Vichy, pendant la tragédie de Mers-el-Kébir, les termes exacts de

1. Les Presses universitaires de France.

l'ultimatum qui lui avait été adressé par l'amiral britannique ; encore est-il que, selon toute vraisemblance, le gouvernement de Vichy aurait repoussé l'offre qui était faite à notre flotte de rallier l'hémisphère occidental. M. Charles Serre, auteur du substantiel rapport qui résume les travaux de la Commission, déplore que, du fait de la défaillance ou des réticences de certains témoins, toute la lumière n'ait pas été apportée. Pourquoi ce regret ? Il éclate en effet que nos Français ont été irréprochables, qu'ils n'ont voulu — c'est le contraire qui serait invraisemblable ! — qu'écarter ou atténuer les malheurs qui menaçaient ou accablaient la patrie. Entre le principe de « la culpabilité générale » et celui de « l'innocence générale », pourquoi ne pas opter pour le second ?... Toutefois, M. de Dordelot, sénateur de Belgique, a fait au cours de sa déposition, qui portait sur l'attitude de la Belgique jusqu'à la veille du 10 mai 1940, une remarque judicieuse et même profonde : « Tant que le malheur, a-t-il dit, ne s'est pas produit, on espère toujours y échapper. » Voilà, en somme, l'explication la plus simple du comportement des hommes, et sa plus humaine justification.

— Tandis que de ce côté-ci de la Manche les mémoires, offensifs et défensifs, abondent, on dirait que, de l'autre côté, on a laissé à M. Winston Churchill le soin de rassembler et de présenter l'histoire de la dernière guerre, vue de Londres. Il est vrai qu'on trouverait difficilement dans tout le Royaume-Uni un témoin aussi bien placé, aussi bien informé, et aussi bien disant que celui qui fut l'âme de la résistance à l'invasion nazie. Les deux volumes du tome V de ses *Mémoires : L'Étau se referme* [1], couvrent la période qui s'étend de la capitulation de l'Italie, durant l'été 1943, au 5 juin 1944, date qui marque à la fois la prise de Rome et le débarquement libérateur en France. Dans l'intervalle, la conférence de Téhéran où pour la première fois Roosevelt, Churchill et Staline se rencontrent et confrontent, encore vaguement, leurs plans sur le sort du monde après la victoire, offre un intérêt capital. M. Winston Churchill retrace ces immenses événements dans la manière qui lui est propre, reliant les documents officiels, d'une pesante authenticité, à des souvenirs et des choses vues contés avec pittoresque et humour. C'est là que le caractère de M. Winston Churchill, sa sensibilité, sa gravité tempérée d'ironie, sa clairvoyance et son courage se montrent à plein. Quand Staline parle à Téhéran des cinquante mille officiers allemands qu'il faudra fusiller, Churchill trouve la plaisanterie — si plaisanterie il y a — de très mauvais goût et manifeste ouvertement sa réprobation. Il faut que le roi d'Angleterre le supplie de ne pas risquer sa vie pour que M. Winston Churchill s'abstienne d'accompagner les premières troupes de débarquement. Écrivant à Roosevelt, il cite saint Paul, puis s'excuse de l'avoir cité un peu légèrement. Passant au Caire, il ne manque pas d'aller rendre visite au Sphinx, en compagnie de Roosevelt : « Roosevelt

1. Plon.

et moi, écrit-il, le contemplions en silence pendant quelques minutes, tandis que les ombres du soir commençaient à s'étendre. Le Sphinx demeura muet avec son énigmatique sourire. Il était inutile d'attendre plus longtemps. »

— A côté de ces témoins de premier rang, qui se jugent sans reproche et sans peur, en voici d'autres plus obscurs, plus humbles aussi, dont les mémoires prennent parfois le ton des confessions. L'éclatant succès que remportèrent les récits de guerre publiés par l'ardent Breton qui, surnommé Rémy dans la clandestinité, organisa, dans la France occupée, un grand nombre de réseaux de renseignements et d'action, ce succès, si parfaitement justifié, est dû à deux qualités qu'on rencontre rarement parce qu'elles sont en quelque sorte antagonistes : d'une part un talent de narration qui transpose les événements sur le plan dramatique, leur restitue leur atmosphère et leur vie propres, avec préparations, dialogues, péripéties, crises et catastrophes ; d'autre part une véridicité qu'on ne songe, à aucun moment, à mettre en doute. On sent, on sait qu'ici une brillante imagination a seulement servi à recréer le réel.

Cousant l'un à l'autre des récits déjà publiés, en ajoutant d'autres encore inédits, Rémy aujourd'hui les replace tous dans leur déroulement chronologique [1] si bien que le lecteur ne saurait échapper à l'emprise du narrateur : une fois engagé dans le canal de l'histoire il doit aller jusqu'au bout, il lui est impossible de s'arracher à un livre qui compte six cent quarante pages d'une extrême densité.

Derrière le « récitant » l'homme cette fois apparaît plus nettement encore ; il se peint lui-même dans sa vie familiale tourmentée — sa mère, ses sœurs furent arrêtées, déportées, son frère Philippe mourut dans un camp de concentration allemand —, dans son existence périlleuse d'homme traqué, dans son activité douloureuse qui le condamne à voir tomber, quelquefois loin de lui, ses compagnons, ses amis, ses frères d'armes. Terrible métier pour celui qui a plus de sensibilité que d'ambition, et qui ne s'absout pas facilement des erreurs et des fautes qu'il a pu commettre.

Ce qui donne à ce livre un accent particulier, c'est en effet le retour que Rémy fait sur un passé encore proche. Plus sévère envers lui et les siens, il écrit : « Sans doute la différence qui sépare l'imprudence de la trahison est-elle fondamentale... mais j'ai pu voir que la première avait causé bien plus de désastres que la seconde dans un combat que nous considérions trop à la légère. » Plus indulgent envers les autres, au lieu de jeter la pierre à ceux qui, dans un pays occupé, conçurent la résistance à l'ennemi sous une autre forme que celle de la lutte ouverte, il leur rend une justice qu'il leur avait naguère refusée. Le dernier chapitre du livre, *Judica nos, Deus*, est un examen de conscience où se reflète un esprit plein de noblesse.

1. *On m'appelait Rémy* (Plon).

— Cette hésitation intérieure, ce doute lancinant de soi et de sa cause, sont également les qualités secrètes du livre de M. Jules Roy : *Retour de l'Enfer* [1]. On savait par le récit qu'il fit des bombardements opérés sur la Ruhr — *La Vallée heureuse* — que M. Jules Roy était un écrivain-aviateur d'une lignée et d'une classe comparables à Saint-Exupéry, mais en nous livrant le journal même qu'il tenait au jour le jour à cette époque, il nous révèle beaucoup plus que des procédés de composition littéraire : l'opposition qui existe entre une âme troublée et une volonté sans faille. Ni cette peur diffuse qui enveloppe tous les combattants, ni cette crainte, très précise, qui est celle de la collision entre avions roulant dans un flot serré, ni cette douleur, latente, d'aggraver la peine des hommes et de frapper, aveuglément, des innocents, ne l'empêchent pourtant d'accomplir ses missions, et même de les rechercher, lorsque l'inaction prolongée le prive des risques assumés par ses camarades. Plus âgé que la majorité de ceux-ci, le capitaine Jules Roy n'a d'autre privilège que de mieux connaître ce qui fait son tourment et de moins apprécier ce qui fait sa gloire. Ce journal intime d'un aviateur pendant la guerre est un des rares documents qui nous permettent d'atteindre une conscience à l'état naissant et d'en prendre la mesure.

— Les supplices qu'a endurés madame Adriana Georgescu-Cosmovici, prisonnière des dictateurs communistes à Bucarest, sont plus récents et plus affreux ; ici point de raffinements, le mélodrame et la réalité coïncident. C'est une sorte de miracle que l'auteur ait été en mesure de nous apporter le témoignage que contient son ouvrage — fort bien traduit du roumain par Claude Pascal : *Au Commencement était la Fin* [2]. Jeune et brillante avocate, l'auteur fut, à vingt-quatre ans, chef de cabinet du général Radescu, qui présidait au dernier gouvernement légal qu'allait coiffer la meute communiste. Son refus, au moment de la curée, de renier ses idées libérales et de plier devant le fascisme rouge étaient des crimes inexpiables. Toutefois, il faut lire le récit de madame Adriana Georgescu pour connaître les traitements que subissent les non-conformistes dans les pays satellites : la cruauté, le sadisme, la ruse, la perfidie, collaborent pour torturer, en sa chair et en son esprit, une jeune fille qui défie, silencieusement, ses bourreaux. Qui ne se soumet pas doit mourir, mais il faut encore que des pièges, des espérances illusoires, des faux-semblants de justice donnent à la mort une amertume et une lenteur déchirantes. On se demande toujours comment un être humain peut traverser de telles épreuves sans sombrer ; il faut croire, puisque des camps de la mort il a y des revenants, qu'une sorte de grâce physique vient au secours de ceux qui sont destinés à porter témoignage. Madame Georgescu-Cosmovici n'a pas eu besoin d'emprunter une plume experte pour écrire

1. Gallimard.

2. Hachette. Une partie de ce livre a été publiée dans *La Revue de Paris* (Septembre-Octobre 1951).

ses douloureux mémoires. Aussi sont-ils ordonnés avec un sens de la progression et du rebondissement qui est le léger coup de pouce donné par l'art à la vie. Document assurément authentique, le livre, par certains de ses aspects, pourrait s'intituler : *Une Idylle sous la Terreur*.

— Remontant le temps, enjambant les drames et les mélodrames de la guerre et de l'après-guerre, le duc de Windsor, dans ses *Mémoires* intitulés *Histoire d'un Roi* [1] nous reporte à la tragédie, pour ainsi dire classique, qui en 1936 émut des millions de spectateurs. A lire son ouvrage, qui nous ouvre des horizons sur l'un des mondes les plus fermés qui soient : la cour d'Angleterre, nous nous apercevons que nous avions généralement mal compris ce qui était en cause dans cette tragédie. Succédant à son père George V, Édouard VIII était roi, mais n'avait pas encore été couronné. Or, lors de la cérémonie du couronnement, le roi doit s'affirmer comme le protecteur de l'Église anglicane ; mais dans l'Église anglicane, le divorce n'est pas plus admis que dans l'Église catholique ; comment, dans ces conditions, le roi aurait-il pu épouser une femme divorcée ? L'alternative était la suivante : sacrifier l'amour à la couronne, ou la couronne à l'amour. Le duc de Windsor a choisi, mais s'il reproche à certains de l'avoir un peu trop promptement poussé vers l'abdication, il reconnaît lui-même que l'objection était sérieuse. Ces mémoires n'ont donc rien de futile ; mais ils ne sont pas non plus austères. Avec une simplicité, une bonne grâce et une courtoisie de grand seigneur, le duc de Windsor nous fait partager sa vie depuis son enfance jusqu'à son abdication. Et nous prenons conscience que l'existence d'un roi d'Angleterre a autant de froideur que d'éclat ; elle scintille, oui ! mais comme la glace ; elle ne retrouve un peu de chaleur qu'au foyer familial et c'est sans doute pour échapper à une solitude arctique qu'Édouard VIII a renoncé à régner.

## *CORSAIRES EN GANTS JAUNES*

— On envie un peu M. Henri Guillemin qui a trouvé la clef universelle ouvrant tous les cœurs. Grâce à son passe-partout, aucun des problèmes les plus compliqués, aucun des mécanismes les plus enchevêtrés ne lui résiste, tout lui apparaît simple, intelligible, évident. Ainsi le coup d'État du 2 décembre 1851, par lequel le Prince-Président se hâta de devancer les Orléanistes pour confisquer la République — qui, sauf à Paris, battait de l'aile — n'était pas encore tiré au clair ; bien des questions restaient encore sans réponse satisfaisante : dans quelle mesure le futur Napoléon III faisait-il échec à la bourgeoisie en se rapprochant du monde ouvrier ? Le rétablissement du suffrage universel n'était-il qu'une manœuvre astucieuse ? Le coup d'État orléaniste était-il imminent ? etc... M. Henri Guillemin a réponse à tout, *le Coup du 2 décembre* [2] nous ôte nos doutes.

1. Amiot-Dumont.
2. Gallimard.

En réalité toutes les batailles entre bourgeois, aristocrates, légitimistes, orléanistes, bonapartistes, républicains libéraux n'ont été, d'après lui, qu'une comédie, une parade de cirque. Jamais nul d'entre eux n'eut véritablement l'intention d'améliorer la condition ouvrière, de promouvoir le peuple, ou d'abandonner le moindre privilège. Entre février 1848 et décembre 1851 tous furent occupés à museler « le tigre » qui avait fait entendre quelques rugissements, et à l'empêcher de ravager les chasses gardées. L'avidité, la cupidité, le goût de l'argent sont les seuls ressorts qui animent ces « gangs » rivaux, vite réconciliés dès qu'il s'agit de sauver la caisse.

Dans un livre vivant, amusant, féroce, dont le succès est assuré, M. Henri Guillemin se livre à la démonstration de sa thèse. Rarement pamphlet — car c'est un pamphlet contre la bourgeoisie, et particulièrement la bourgeoisie catholique — fut assorti d'un appareil aussi doctoral. Dans ce gros livre les citations tiennent en effet une place importante, M. Guillemin arrachant à ses victimes les verges dont il les cingle. Mais si deux lignes d'écriture permettent à tout juge sachant son métier de faire condamner leur auteur, combien il est facile de trouver les éléments d'un réquisitoire dans l'œuvre d'hommes qui ont beaucoup parlé et beaucoup écrit!

Bien sûr! Que dans la haute société du XIXe siècle il existât, sinon des gangsters, du moins des « corsaires en gants jaunes », M. Henri Guillemin ne nous l'apprend pas; Balzac bien avant lui les avait qualifiés et même nommés, mais, en dépit de la verve et du talent de M. Henri Guillemin nous douterons encore que Thiers, Montalembert, Berryer, Veuillot et cent autres aient été les associés de ces distingués pirates.

— Encore faut-il, même quand il s'agit d'un incontestable corsaire en gants jaunes, comme le duc de Morny, dont une nouvelle biographie [1], due à M. A. Augustin-Thierry, nous retrace la carrière, replacer l'homme dans la perspective historique et ne pas le considérer avec les « post-jugés » d'un électeur de la IVe République (à ce compte, tous les hommes illustres de l'antiquité qui possédèrent des esclaves devraient être voués à notre exécration). M. A. Augustin-Thierry va peut-être un peu loin dans l'indulgence accordée à un homme dont l'intelligence, le pouvoir de séduction ne compensaient pas l'absence de scrupules et l'appétit effréné de jouissances, mais il se peut aussi que cette bienveillance soit plus équitable qu'une sévérité de vieux Romain ou de jeune démocrate.

— Ne se mêle-t-il pas d'ailleurs aux jugements dont nous frappons les corsaires mondains une sorte de jalousie rétrospective? Nous ne leur pardonnons pas leurs succès, leurs conquêtes, leurs fortunes. Notre intransigeance s'assoupit lorsqu'il s'agit de jolies femmes qui sont pourtant la réplique exacte de leurs partenaires. Quel Caton, par exemple,

1. *Son Élégance le duc de Morny* (Amiot-Dumont).

aurait le cœur de condamner la comtesse Le Hon qui fut la maîtresse, l'associée, la complice et enfin la victime du duc de Morny? Charmante, blonde et rose, traînant tous les cœurs après elle, la comtesse Le Hon, mariée à celui qui fut, sous Louis-Philippe, le premier ambassadeur de Belgique à Paris, s'est, comme Morny lui-même, tenue aux carrefours qui commandent les routes du pouvoir, des affaires et de l'argent, mais *nous ne lui en voulons pas*, et nous suivons volontiers M. Carlo Bronne, de l'Académie royale de Belgique, qui a pour son modèle les yeux d'un peintre amoureux. Le livre qu'il vient de consacrer à la comtesse Le Hon [1], précis, soigné et joliment illustré, nous rapproche d'une société dont les grâces comme les poisons se sont évaporés, nous touche et nous attendrit.

— Si pour juger nous ne nous fions qu'à nos yeux et à notre intuition — pourquoi pas? — le *Napoléon III* [2] que M. Robert Burnand vient de publier dans *l'Encyclopédie par l'Image* nous sera précieux. Nous scruterons attentivement les tableaux, les portraits, les croquis, parfaitement reproduits, que les artistes et les photographes nous ont légués, nous apercevrons ce qui se cache sous le front et dans le regard des hommes et des femmes, nous entendrons, dans ces images parlantes, l'écho des fêtes et des batailles. Et peut-être ne nous tromperons pas beaucoup plus que les érudits.

## *LA CIVILISATION A L'ÉPREUVE*

*La Revue de Paris* consacrera prochainement au célèbre historien anglais Arnold J. Toynbee une étude particulière. De son œuvre, considérable, et qui touche à la philosophie autant qu'à l'histoire, nous pouvons prendre connaissance par deux livres : *l'Histoire* [3] que madame Élisabeth Julia a eu le grand mérite de traduire, et *la Civilisation à l'Épreuve* [3] dont la traduction, excellente, est due à madame Renée Villoteau (pour de tels ouvrages, où il faut saisir une pensée subtile et un style à dessein ondoyant, le rôle du traducteur est important). Le premier de ces livres est un abrégé, copieux, des œuvres les plus caractéristiques de A. J. Toynbee, le second peut être considéré comme un abrégé de cet abrégé, car il nous donne l'essentiel des découvertes faites par A. J. Toynbee quand il eut embrassé l'histoire universelle et médité sur le passé de l'humanité.

Résumer encore cette découverte en disant qu'il n'y a d'histoire véritable que de civilisations — et non de peuples ou d'États —, que les civilisations se réfèrent à des religions déterminées mais mouvantes, que l'histoire s'élève ainsi à la théologie, qu'elle nous montre les religions

1. *La Comtesse Le Hon* (La Renaissance du Livre, Bruxelles).
2. Hachette.
3. Gallimard.

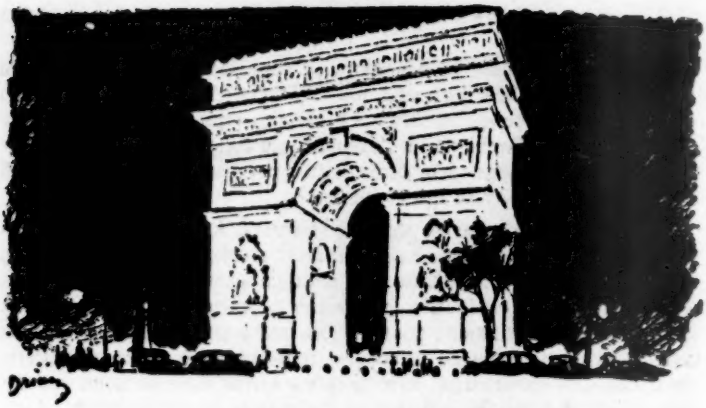
surgissant, s'affrontant, se pénétrant, se succédant, pourra sembler un raccourci dérisoire. Et il est vrai que détachées d'un contexte luxuriant, dépouillées de ce ton spécifiquement britannique qui bannit le pédantisme pour accueillir la familiarité et l'humour, ces conclusions perdent beaucoup de leur acuité et de leur densité, mais pour une pyramide existe-t-il une échelle de réduction qui convienne?

— Illustrant, sans y avoir pensé, le système d'A. J. Toynbee, M. Bernard de Vaulx, dans *Histoire des Missions catholiques françaises* [1] relate, avec une minutie scrupuleuse qui n'oublie personne, le mouvement d'expansion de la civilisation chrétienne avec laquelle s'est confondu longtemps le catholicisme ; nous voyons, pas à pas, la marche de cette civilisation dans toutes les directions, nous assistons à ses rencontres, point toujours victorieuses, avec d'autres civilisations et à un recommencement que ne découragent ni les échecs ni les martyres. Avec surprise nous constatons, grâce à M. Bernard de Vaulx, que cette expansion ne fut pas aussi régulière et progressive que nous inclinions à le croire ; aux « grands siècles », tels que le XIIIe, le XVIe, le XVIIe, le XIXe, où la foi soulevant les missions les emporte vers l'Orient et vers l'Occident, s'opposent les siècles où l'esprit d'évangélisation sommeille. Nous apprenons aussi que le meilleur moyen de conquête spirituelle a toujours été le désintéressement, l'oubli volontaire de la communauté nationale, l'affirmation d'une communauté religieuse englobant races et peuples. Certes, la civilisation chrétienne a remporté de pacifiques victoires mais sur qui et jusqu'à quand? Voilà le problème.

— Un livre, « extraordinaire », et qui serait « incroyable » si ce mot n'était pas rayé des lexiques du XXe siècle, donnerait-il raison, lui aussi, à A. J. Toynbee affirmant, non sans paradoxe, que la religion des « communistes », reflet du christianisme d'Orient, prendra un jour la relève de la civilisation occidentale? *Le Maquis de Dieu* [2] contient les *révélations* qu'un prêtre slovène, qui se dissimule sous le pseudonyme de R.P. George, apporte sur le mouvement, puissant et torrentiel, qui, derrière le rideau de fer, monterait secrètement contre le matérialisme et l'athéisme officiels. Grâce à sa qualité de partisan, attaché un temps à l'armée rouge, ce prêtre-soldat-médecin a pu prendre contact avec les organisations religieuses de la Russie et de ses satellites, ce qu'il appelle, magnifiquement, le maquis de Dieu, car tout est là-bas clandestin ; la lumière n'est pas encore sortie des ténèbres. Quelle que soit la part de l'espérance, de l'imagination, ou de l'illusion dans ce récit stupéfiant, le livre est de ceux qu'on lit avec une curiosité croissante.

PIERRE AUDIAT

1. Fayard.
2. Editions du Rocher, Monaco.



# LE MOIS A PARIS

***Constantin Guys et l'actuel.*** — En contemplant ces images intenses où les particularités physiques, les modes, le pittoresque, les plaisirs, la couleur locale ont été observés au cours d'un demi-siècle avec tant de vivacité et d'amusement, on se demande : « Au cas où surgirait un nouveau Constantin Guys, se trouverait-il un nouveau Baudelaire pour le déclarer l'égal des plus grands ? Pour oser dire aussi que l'admiration vouée aux « phares » n'empêche pas de trouver des mérites à des maîtres qui, à défaut d'un talent universel, par leur grâce, leur ingéniosité technique, leur brio, leur esprit, leur sensualité, contribuèrent, comme Gavarni, Eugène Lami, Deveria, de Dreux, Henri Monnier, ou plus tard Béraud, Steinlen, Veber, ou Willette (si injustement oubliés de nos jours), à composer ce *documentaire* que l'art seul est capable de transmettre au futur ? »

Mais à quoi bon rêver d'un nouveau Guys ! Que naisse aujourd'hui un artiste comblé des mêmes dons, ne croirait-il pas déchoir en se contentant des qualités qui font un *petit-maître ?* Tel qui se fût surpassé dans de petites toiles, dans l'analyse, dans l'observation du quotidien et dans un univers limité, s'époumone à la poursuite de l'absolu. L'art n'a plus de poètes mineurs. Et comme, par surcroît, les grands genres — le portrait, la décoration murale — sont abandonnés, la peinture est envahie par des illuminés qui espèrent naïvement « donner un sens plus pur » à deux harengs ou à trois pommes... que dis-je, à des exercices linéaires et colorés détachés de tout support humain, la pomme ou le poisson paraissant à leurs yeux bien trop *actuels* encore !

***

Les lavis de Guys, si disputés aujourd'hui (mais est-il certain que ce soit pour leurs vrais mérites et que, par-delà le pittoresque des calèches,

des crinolines, des Bals Mabille, le public soit sensible au merveilleux que le *peintre de la vie moderne* concentra dans sa mise en page, dans l'organisation des lumières ou des volumes colorés, et dans ce style conféré si naturellement aux êtres qui en semblaient le plus dépourvus ?) n'avaient de son vivant qu'une valeur minime. Un après-midi le conservateur de Carnavalet voit entrer dans son bureau, tel que l'ont dépeint les Goncourt, « un petit homme à la face énergique, l'air d'un grognard, débordant de parenthèses et zigzaguant d'idées en idées ». Il était terriblement démuni et le conservateur n'avait que deux cents francs en caisse. Pour ce prix furent acquises trois cents pages, et parmi les plus somptueuses de Guys. « On m'a dit que vous désiriez quelques dessins, écrivait-il à son ami Nadar. J'en ai des masses chez moi. Si deux ou trois cents vous étaient agréables, je serais heureux de vous les envoyer. »

Constantin Guys : *La Danse au Cabaret.*

Ce noctambule, ce noctiluque, qui ne travaillait que de souvenir, ce « fou de dessin » qui n'a jamais peint qu'à l'aquarelle, qui signait rarement et songeait si peu à la gloire qu'il querella Thackeray de l'avoir nommé dans un journal anglais (on sait qu'il fut longtemps reporter en Orient pour l'*Illustrated London News*), mit tant de passion à fixer un présent à la fois précis et ressemblant à des modèles, à des prototypes imaginaires, qu'il apparaît presque, à ses meilleurs jours, comme l'égal d'un Goya, d'un Rowlandson ou d'un Toulouse-Lautrec. C'était, comme eux, un homme du monde, au sens baudelairien du mot, c'est-à-dire réceptif au monde entier, et plus encore à l'univers féerique et fébrile qu'il portait en lui.

Pour peu qu'il soit fait abstraction des redites, et surtout qu'on isole chacune des cent cinquante images rassemblées faubourg Saint-Honoré et petites pour un aussi vaste cadre, on subit leur sourde magie et la puissance d'un « voyant » qui, sous des airs rapides et sans se donner jamais d'importance, fait de l'étrange avec le familier et de l'éternel avec le transitoire.

CLAUDE ROGER-MARX

***« La Terre tremble » et les frontières naturelles du réalisme.*** — Ce mois de février 1952 fut un des plus mornes de l'histoire du cinéma. On y compte une demi-douzaine de films qui peuvent être vus, à la rigueur (*l'Amour*, *Madame*, gentil dans sa toute petite taille ; *le Major galopant*, qui galope loin derrière *Passeport pour Pimlico ; Sur la Riviera*, qui marche résolument un pied dans la drôlerie et l'autre dans la niaiserie, *Quatorze Heures* ou *Midi*, *Gare centrale*.) Rien de tout cela ne mérite une vraie discussion.

Le film italien *la Terre tremble* a au moins le mérite de soulever une question : le réalisme total est-il une forme de l'art ?

On tente ici de nous présenter une tranche de vie à l'état brut et, pour ne risquer aucune des déformations provoquées par le souci artistique, le film est entièrement joué par des amateurs, qui incarnent les personnages qu'ils sont dans la vie de tous les jours. Ce sont, en l'espèce, des pêcheurs siciliens.

L'expérience est, sauf omission, la deuxième du genre. Il y a trois ans, nous avons eu, en France, *Farrebicque*. *Farrebicque* nous décrivait sans aucune transposition la vie d'une famille paysanne du Rouergue. Une dispute assez vive avait mis aux prises, alors, des farrebicquiens convaincus et des anti-farrebicquiens acharnés. J'étais de ces derniers, ayant toujours estimé que la réalité (la réalité quotidienne, bien entendu, car il en va tout autrement pour la réalité exceptionnelle) n'a pas d'intérêt en soi et qu'il lui faut, pour prendre quelque valeur, l'intervention d'un artiste qui lui donne un sens et un style. Je crois que l'art est plus vrai que la vérité, parce que la vérité se signale souvent par sa platitude, sa médiocrité, son ennui. Et, même si on veut précisément nous montrer la platitude et l'ennui, il vaut mieux s'appeler Flaubert ou Sinclair Lewis.

Pourtant, je ne suis pas un dogmatique ficelé à ses théories. Je changerais d'idées — je le crois honnêtement — si quelque prodige me donnait tort. Mais, ici, le prodige n'a pas eu lieu et le deuxième film farrebicquois m'ennuie presque autant que le premier. (« Presque » parce que, malgré le refus du pittoresque et de la couleur locale, le voyage en Sicile éveille une petite curiosité romantique). Les Italiens ont fait d'admirables films réalistes quand ils y ont laissé errer la poésie (*Sciuscia ; Rome, Ville ouverte ; Voleur de Bicyclette*, etc.). Mais, dans le quotidien tout nu, ils n'échappent pas à une grisaille désespérante.

Cette histoire de pêcheurs pauvres révoltés contre les mareyeurs qui les exploitent rend certainement un son de sincérité. On ne doute pas que les choses se passent ainsi, en Sicile... ou ailleurs. Mais, contée sur ce rythme traînant, jouée par des amateurs d'une continuelle gauche-

rie, l'aventure nous touche à peine, ne retient notre attention que par instants.

Il est bon, sans doute, de tordre le cou à l'éloquence. Mais ce n'est pas une raison pour laisser la platitude errer dans les rues sans lui donner un petit coup de pied dans les tibias.

JEAN FAYARD

*Cabarets.* — Les cabarets chantants connaissent une vogue de plus en plus grande. On en compte actuellement plus de cinquante à Paris. Leur existence, pour un certain nombre d'entre eux, est assez éphémère. La recette pour monter un cabaret est simple : vous prenez une petite boutique (la mode des caves semble être quelque peu en déclin), vous la garnissez de tables, de banquettes, de chaises et d'un piano en bas d'une petite estrade. Vous décorez les murs, vous chauffez, vous achetez du champagne à 600 francs la bouteille que vous ferez payer 2 500 ou 3 500, selon le quartier, vous engagez cinq ou six attractions et un bon tapeur, et vous ouvrez, après avoir fait un peu (ou beaucoup) de publicité. Vous mélangez le public, vous agitez votre petite troupe en saupoudrant d'un grain de folie burlesque, et vous servez le vin pétillant ou le whisky pas trop chaud. La recette est bonne pour quelques mois, mais il ne faut pas demeurer trop longtemps dans la même place, la clientèle de nuit aimant, comme elle le dit, à changer de « crèmerie ». Elle fait assez aisément un succès à une nouvelle petite boîte, mais cela n'a qu'un temps très restreint, l'âme des noctambules étant plutôt capricieuse et infidèle. Il est assez rare qu'un établissement de ce genre fasse le plein plus d'un an. Reste alors la ressource de céder son fonds quand il conserve encore un certain prestige, et d'aller planter sa tente ailleurs sous un autre nom.

Odette Laure et Huguette Marchal ont installé leur champagne-concert rue Sainte-Anne à l'endroit où Suzy Solidor avait tenu le coup plusieurs saisons d'affilée et Colette Mars beaucoup moins longtemps. Odette Laure, c'est ce petit bout de femme, haute comme trois pommes, et encore... de reinette, qui, à force de talent et de fantaisie est arrivée avec quatre chansons à devenir en deux ans une grande vedette. Elle peut aller loin ; Paris raffole de ces bonbons acidulés qui laissent aux lèvres un arrière-goût framboise et citron. Elle s'est entourée intelligemment d'un nommé Dadzu, sorte de loufoque barbu qui dessine et chantonne drôlement, d'un imitateur Christian Genty qui fait revivre de saisissante façon Jules Berry à sa belle époque, et surtout d'un nouveau venu au cabaret, Jacques Fabbri, pantin volubile aux monologues fort amusants et pleins d'humour. Une revuette adroitement mise en scène complète un spectacle qui ne vous laisse aller au lit qu'à trois heures

du matin. Sans avoir voulu trouver une formule inédite, Odette Laure semble pourtant avoir bien appliqué la recette standard qui séduit de nos jours, ou plutôt de nos nuits, les couche-tard. Afin de mieux présenter ce bon petit plat-maison, elle a fait appel à un des modèles du peintre Van Caulaert, Huguette Marchal, splendide créature qui vous accueille à très beaux bras ouverts.

SERGE VEBER

***Jean Paulhan et la Résistance.*** — Jean Paulhan, dans une plaquette intitulée *Lettre aux Directeurs de la Résistance* (elle fait du bruit) a violemment attaqué les Tribunaux d'exception et la besogne qu'ils ont faite après la Libération. Dans *la Revue de Paris*, dès 1945, Me Maurice Garçon et en 1946 le bâtonnier Charpentier, ont fait le procès de ces jurys où l'action du « parti » s'exerçait si lourdement. Ce n'est pas dire que *toutes* les condamnations prononcées ont été injustes, mais *beaucoup* le furent et comme leurs effets accablent encore des innocents et leurs familles on n'est pas en droit de dire à Paulhan (comme on le fait déjà) qu'il entreprend une campagne vaine parce que trop tardive.

Le leitmotiv de Paulhan est qu'*aucune* de ces condamnations n'a le moindre fondement juridique. Ce n'est pas dans une brève chronique qu'on peut discuter ce point. Mais admettons un instant que Paulhan ait raison — et que les lois n'aient pas expressément prévu certaines énormes canailleries dont nous avons été témoins. Fallait-il les laisser impunies? Cela paraît difficile à soutenir. On devait donc attendre des jurys une appréciation morale à la fois intelligente, ferme et équitable des cas qui leur étaient soumis. Qu'ils ne se soient pas tous acquittés ainsi de leur tâche, on le sait. Et qu'il y ait des procès à reviser, cela paraît certain. Mais annuler d'un coup *tout* ce qui a été fait : cela serait à la fois excessif et malaisément réalisable. Par contre on approuve sans réserve Paulhan de clamer sans vaines précautions son horreur pour les assassins qui, au lendemain de la Libération ont, se disant justiciers, mais n'attendant pas les juges, massacré (et parfois torturé) des dizaines de milliers de Français — soixante mille personnes, dit Paulhan; cent cinq mille, disait en 1945 Adrien Tixier, ministre de l'Intérieur.

De ces crimes les vrais résistants (combattants) sont-ils collectivement responsables? Il est absolument déraisonnable de le soutenir. Et l'on s'étonne de lire sous la plume de Paulhan que les résistants sont devenus alors « *non moins lâches, non moins injustes que celui d'entre eux qui, sur la table de torture, livrait ses camarades* ». Laissons la table de torture hors du débat et la « lâcheté » qu'on y peut montrer. Paulhan pense évidemment que les résistants auraient dû arrêter les tueurs.

Mais le pouvaient-ils? Les assassins ne rassemblaient pas de témoins pour contempler leur besogne et notre ami Jacques Perret vient de nous dire que dans son maquis on ne savait rien « *des saloperies qui se perpétraient sous le couvert de la bonne cause* ».

Reste que sur le plan gouvernemental la condamnation des crimes ainsi commis aurait dû être plus nette. Mais le gouvernement était-il la Résistance? Toute la Résistance? On peut le contester. Il est probable néanmoins qu'ici Paulhan marque un point.

On fait pourtant en le lisant de bizarres découvertes : « *Dès le mois de juin* 1940, *j'ai commencé à être résistant* », écrit-il. Très bien. Mais il ajoute qu'il *l'est encore*. Là on s'étonne. On pouvait croire qu'une fois les Allemands partis on cessait d'être résistant, faute d'avoir quelqu'un à qui résister. Erreur. Sur ce point Martin-Chauffier, qui attaque Paulhan dans *le Figaro littéraire*, est du même avis que son adversaire. Il intitule son article « *Lettre à un Transfuge de la Résistance* ». Un transfuge? Ce n'est pas la conduite de Paulhan pendant l'occupation qui, en l'espèce, est attaquée. Il n'est devenu un transfuge qu'en 1952. On ne peut fuir (ou trahir) que ce qui existe. On ne dirait pas, aujourd'hui, d'un écrivain qu'il est un transfuge de l'Averroïsme. Donc la Résistance existe encore. C'est étrange[1].

A la suite de la guerre de 1914, si l'on s'était bien conduit au feu, on était définitivement installé dans sa bonne-conduite-de-combattant. On ne risquait pas de voir quelqu'un se dresser pour vous dire : « Votre courage à Verdun, c'était de la frime; au fond même à ce moment-là vous étiez un lâche ». Il n'en est pas de même avec la Résistance. Pas d'état plus provisoire, même sept ans après la défaite allemande, que celui de « bon résistant ». Une opinion présente peut compromettre la valeur d'un acte passé.

Pourquoi faut-il que toute discussion sur ces questions glisse si vite hors du domaine de la raison? Paulhan trouve que l'article 75 du Code pénal sur lequel on s'est appuyé ne permettait pas juridiquement de condamner les collaborateurs. Martin-Chauffier ne signale même pas cet aspect du problème et répond : « *Vous ignorez délibérément les dizaines de milliers d'otages exécutés* » et il ajoute des propos désobligeants. Mais où prend-il que Paulhan ignore ces exécutions? Qui lui fait croire que le « transfuge » méconnaît la valeur, le sens, la portée de tant d'actes héroïques? Il est question de l'article 75.

Sans approuver pour cela tout l'exposé de Paulhan, qui, une fois de plus a été trop loin (il reste l'homme qui trouve Sade chaste et pudique et réduit la poésie en équations algébriques) on est étonné d'apprendre de Martin-Chauffier que si Paulhan a été en prison comme résistant, s'il est « *entré dans la Résistance, c'est POUR*

1. A vrai dire, il y a même des gens qui n'ont commencé à résister qu'après le départ des Allemands. Mais c'est une autre histoire.

*pouvoir écrire plus tard quelques petits livres de l'espèce de celui-ci* » (entendez : *la Lettre aux Chefs de la Résistance*). J'imagine que M. Martin-Chauffier a des amis au deuxième bureau. On y répète volontiers l'histoire d'un officier de l'*Intelligence Service* qui, vers 1880, a été en Allemagne *pour* faire un enfant à une Allemande, grâce à quoi ce petit Anglo-Allemand, devenu, par je ne sais quel tour, de nationalité allemande, et dûment et occultement stylé par son père, a réussi pendant la guerre de 1914 à être tout à la fois officier supérieur « chez les Fridolins » et le plus efficace de tous les agents alliés. On ne dit pas si ce père ingénieux vivait encore à l'époque et s'il pouvait se réjouir d'avoir donné aux plaisirs de l'amour des prolongements patriotiques aussi heureux.

En tout cas cet homme savait prévoir — tout comme Paulhan vu par Martin-Chauffier. Il y a là l'esquisse d'une méthode historique, qui portera ses fruits. Dans une prochaine étude, M. Martin-Chauffier nous prouvera sans doute que Napoléon s'est fait battre à Waterloo *POUR* avoir le plaisir masochiste de dicter *le Mémorial de Sainte-Hélène*. Et le plus ennuyeux, c'est qu'on sera bien embarrassé pour démontrer le contraire.

MARCEL THIÉBAUT

***Le nouveau Plan d'aménagement de Paris.*** — Une commission, présidée par M. André Thirion, vient de mettre au point un nouveau plan d'aménagement, heureux par certains côtés, et notamment pour le respect qu'il témoigne envers les édifices anciens offrant un intérêt architectural, mais trop timide, avec ses audaces périmées, quant aux questions capitales : le problème des Halles et un centre des affaires.

Je commencerai par rendre hommage à M. Thirion et ses collaborateurs en ce qui concerne leur respect des monuments du passé qui ont échappé à la pioche des démolisseurs haussmanniens et des spéculateurs des XIXe et XXe siècles. Il y a là une prise de conscience tout à fait nouvelle car, il y a dix ans, les services du Plan de Paris étaient prêts à démolir sans la moindre hésitation l'hôtel d'Aumont, l'hôtel de Beauvais, l'hôtel de Châlons-Luxembourg et tout ce qui se trouvait dans l'îlot 16, de même qu'ils avaient jeté bas la Chancellerie d'Orléans, l'hôtel Fersen et en 1942, à Montmartre, l'hôtel Labat.

Le projet de M. Thirion est plein de bonnes intentions, en ce qui concerne le Marais, notamment. Je suis, personnellement, particulièrement flatté de voir enfin reprise par une plume officielle cette conception du Marais quartier résidentiel, que j'ai exposée, notamment dans *la Revue de Paris*, avec le curetage des plus beaux hôtels et leur affectation à des musées ou des sociétés savantes.

L'importance de ce capital artistique est enfin reconnue et au moment

où l'hôtel de Sully est remis en état, il est particulièrement satisfaisant de pouvoir envisager la restauration et l'aménagement de l'hôtel de Saint-Aignan, de l'hôtel Tallard, de l'hôtel Salé laissés jusqu'ici dans un déplorable abandon, avec leurs cours et leurs jardins encombrés de hangars et de constructions parasites, surélevés et se dégradant chaque jour davantage comme l'escalier de l'hôtel Tallard, un des plus beaux de Paris.

Ce même respect des maisons anciennes, nous le trouvons dans la sauvegarde de celles qui se trouvent encore aux alentours des Halles et dans le quartier que le plan entend réserver aux affaires. Il s'agit du périmètre compris entre l'Opéra, la gare Saint-Lazare, la gare de l'Est et la place de la République, c'est-à-dire tout le quartier au nord des Grands Boulevards. Mais, hélas! cette sauvegarde de quelques bâtiments va de pair en l'espèce avec la destruction de tout le reste du quartier et l'édification de gratte-ciel entourés de verdure et l'aménagement d'un parc.

Ce plan est faussement hardi et déjà périmé. Les Américains renoncent aux gratte-ciel dont ils ont appris à connaître tous les inconvénients. Mais, si l'on tient à faire nous-mêmes une expérience de ce genre, rien ne la justifie dans ce quartier, alors que tout nous induit, au contraire, à construire cette cité dans un quartier neuf : la porte Maillot ou le rond-point de la Défense, par exemple.

Le centre de Paris s'est déplacé plusieurs fois, il a tendance à s'orienter vers l'ouest tout naturellement. Pourquoi dépenser des centaines de milliards à jeter bas des quartiers qui ont leur passé, leur atmosphère, leur caractère, alors que cette cité des affaires on peut l'élever là où il n'y a rien, ou pratiquement rien? Qu'on déplace les centres d'activité, comme nous l'avons déjà dit ici même, et le problème de la circulation sera résolu.

Quant à celui des Halles, qui lui est intimement lié, nous en avons déjà parlé également. Si on peut laisser sur place un marché parisien, le marché régulateur doit être déplacé à tout prix. Il est absolument insensé de faire parvenir chaque jour au cœur de Paris des milliers de tonnes de marchandises périssables qui sont ensuite réexpédiées en province ou à l'étranger. M. Thirion et ses collègues savent fort bien que la véritable solution est dans l'aménagement de ce marché près d'une gare de la périphérie avec tout l'espace nécessaire à l'édification des nombreux bâtiments annexes qu'il doit comporter. Là encore, il faut voir grand, et offrir à tous les commerces qui gravitent autour des Halles l'occasion des compensations auxquelles ils n'ont pas peut-être pas *droit*, mais qu'ils pensent être « *en droit* » d'attendre des représentants qu'ils ont contribué à élire.

Ils n'y perdront rien, au contraire, puisqu'un marché important continuera d'animer les anciennes Halles et que si on leur réserve un emplacement privilégié autour des nouvelles Halles, ils conserveront leur clientèle.

Le problème de la circulation ne permet plus d'envisager le maintien de tout le commerce des Halles à son emplacement actuel. Malgré de nouveaux agrandissements, malgré l'élargissement de la rue Saint-Denis, malgré une voie souterraine qui rejoindrait le carrefour de Buci, le centre de Paris restera aussi encombré qu'il l'est actuellement.

Il faut plus de temps, aujourd'hui, pour aller de la Concorde à la gare de l'Est, que de la Concorde au Rond-Point de la Défense, la solution n'est donc pas dans l'immobilisme des quartiers spécialisés, mais au contraire dans une nouvelle répartition des espaces encore libres conformément aux nouvelles conditions de vie et de transports.

Que ces messieurs du Conseil Municipal aient donc le courage de voir grand et en fonction de l'avenir : qu'on place la Cité des Affaires au Rond-Point de la Défense et les Halles à Aubervilliers et ils auront fait œuvre de véritables urbanistes.

GEORGES PILLEMENT

Les premières semaines d'existence du ministère de M. Edgar Faure n'ont en rien atténué la gravité de la « crise de majorité » dont la France souffre pratiquement depuis la dernière consultation électorale.

Les grands débats de politique économique et financière et de politique étrangère ont, une fois de plus, apporté la preuve du caractère artificiel de la majorité « apparentée » issue des élections du 17 juin. Ils ont montré qu'on ne pouvait espérer une stabilité gouvernementale, qu'elle soit de troisième ou de quatrième force, tant que la crise qui sévit au sein même du parti socialiste n'aura pas été dénouée.

Comme d'autre part les négociations qui ont suivi la chute du ministère Pleven et les conversations qui se sont depuis déroulées dans la coulisse ont démontré l'impossibilité — dans le proche avenir tout au moins — d'un changement de majorité, on peut conclure — les deux oppositions gaulliste et communistes étant plus constitutionnelles que parlementaires — que la crise interne de la S.F.I.O. risque de provoquer une véritable crise de régime.

La vie politique française est ainsi dominée en fait par ce qui se passe au sein du parti socialiste. Nous voulons parler plus précisément des graves divergences de vues qui opposent les leaders traditionnels de la S.F.I.O. aux nouveaux élus socialistes. Les premiers sont en général favorables à tous les compromis qui peuvent permettre au parti de se rapprocher du centre. Les seconds, et en particulier un groupe d'environ trente-cinq « jeune Turcs » sont décidés à pratiquer l'opposition quelles qu'en puissent être les conséquences. C'est ainsi que, lors du débat sur l'armée européenne, ce sont les parlementaires socialistes qui ont contraint M. Faure — celui-ci n'en avait aucune envie — à poser la question de

confiance, mais c'est grâce à l'influence qu'a pu reprendre au dernier moment sur le groupe le comité directeur du parti, que la confiance a finalement été accordée à la motion gouvernementale.

Cette crise de la S.F.I.O. n'avait pas facilité la formation du ministère de M. Faure, qui avait constitué un incontestable succès du parti radical. Répétant à peu près exactement l'opération qui leur avait permis de s'assurer le pouvoir avant les dernières élections législatives, les Valoisiens réussirent alors à reprendre les rênes du gouvernement afin de pouvoir préparer les élections du Conseil de la République. Pour cela ils amenèrent les socialistes à renverser M. Pleven, en insistant avec acharnement sur les réformes de la Sécurité Sociale et de la S.N.C.F. (les fameuses lois cadres) ; intransigeance qui fut d'ailleurs oubliée aussitôt après.

Depuis lors M. Faure s'est, par un minutieux jeu de bascule, peut-être efficace sur le plan parlementaire, mais dangereux pour la fermeté de sa ligne politique, efforcé de concilier, au jour le jour, les divergences de vue qui opposent ces deux extrémités de sa « majorité » : indépendants et paysans d'une part, socialistes de l'autre.

M. Edgar Faure a d'abord donné un coup de barre à gauche dans l'affaire de l'échelle mobile. Alors que les modérés espéraient qu'une abstention du R.P.F. permettrait à une petite majorité de centre droit d'éviter le vote d'un texte favorable aux formules préconisées sur cette questionpar l a gauche de l'Assemblée, le Président du Conseil posa la question de confiance. Il le fit d'une part pour ne pas être contraint de s'appuyer sur un parti d'opposition et d'opérer ainsi une relève de la majorité, d'autre part pour obtenir un préjugé favorable des socialistes en prévision du débat sur l'armée européenne. C'est également pour cette dernière raison que M. Faure fit adopter par son gouvernement, dans le problème tunisien, une attitude que M. Pleven n'avait pas jugée assez ferme.

Le Président du Conseil donna ensuite un coup de barre à droite sur la question des impôts en accordant de substantielles satisfactions aux indépendants. Lors du débat sur l'échelle mobile, il avait annoncé qu'il était nécessaire en raison même de l'adoption de l'échelle mobile de faire voter des impôts plus lourds que ceux qui avaient été prévus par le gouvernement précédent. Il avait brossé uu tableau extrêmement sombre des mesures « dramatiques » qu'il faudrait prendre pour sauver les réserves françaises d'or et de devises, et pour sauvegarder le trésor en cas de crise. Cependant, dès le lendemain, les projets étaient publiés et l'on pouvait remarquer qu'en demandant 182 milliards d'impôts mais assortis de 53 milliards de dégrèvements, M. Faure avait à la fois maintenu dans la forme la position qu'il avait prise à l'Assemblée et donné sur le fond satisfaction aux indépendants qui s'opposaient aux impôts nouveaux.

Rien ne peut mieux faire ressortir que cet exemple le danger que fait courir au pays l'instabilité de la majorité. Ce danger réside moins dans le

fait qu'elle oblige le gouvernement à adopter une politique « mauvaise » que dans le fait qu'elle le contraint à ne pas en adopter du tout.

Il serait cependant injuste de faire porter sur les seules épaules du gouvernement tout le poids des responsabilités. Les avertissements que M. Faure a prodigués au Palais Bourbon sur la crise qui menace l'équilibre économique du pays n'ont pas semblé toucher une Assemblée qui paraît plus désireuse de voter des dépenses de caractère électoral que des recettes qui peuvent heurter sa clientèle.

Les mesures d'urgence qui ont déjà été prises dans le domaine des importations — mesures qui, à la longue, risquent d'ailleurs de menacer le pays d'asphyxie — signifient que l'heure de l'échéance approche : le déficit budgétaire devient chaque jour plus difficile à estimer, le franc est menacé sur les marchés internationaux, le ravitaillement en matières premières est compromis, c'est-à-dire la production et la paix sociale.

La gravité de la situation suffira-t-elle à réveiller un Parlement qui ne se soucie que de préserver les intérêts particuliers des féodalités qu'il représente? On voudrait l'espérer : l'avenir du régime et le salut du pays sont à ce prix.

ANTOINE CHASTENET

***La Mort du Roi.*** — Les Français ont dit simplement : « Le Roi est mort », et il ne s'est trouvé personne, dans notre vieille république, pour demander : « Quel est ce Roi? » Si les condoléances officielles peuvent ne pas aller droit au cœur, celles qu'on se fait de peuple à peuple, en revanche, ouvrent des perspectives inattendues. Quand toute la France écoute le glas de Westminster, règle sa respiration sur celle de l'Angleterre, suspend ses gestes inutiles, alors apparaissent, au-delà des alliances glacées de la politique, ces ondes chaleureuses qui, malgré trente kilomètres de mer, unissent encore « les deux plus anciennes et plus illustres chrétientés. »

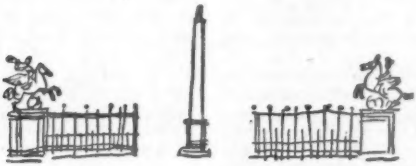
La mort de George VI nous a fait oublier nos batailles. Nous avons dévoré les images qui envahissaient nos écrans, rejetant dans l'ombre les visages ambigus de la politique, les guerres saintes et les guerres froides. Nous avons contemplé la manière somptueuse et lente dont nos voisins passent d'un règne à l'autre. Nous avons envié ce destin réglé d'avance et peut-être avons-nous écouté avec quelque nostalgie la grande musique de l'Histoire d'Angleterre.

Cinq années durant les Français ont vécu les yeux rivés sur Londres. La paix revenue, on a eu parfois tendance, sur l'un et l'autre rivage de la Manche, à oublier les devoirs impérieux de l'amitié, de la reconnaissance et du souvenir. Les Anglais n'ont pas toujours compris ce qu'était notre volonté de faire l'Europe, et nous n'avons pas toujours

voulu comprendre les raisons qui les en détournaient. Mais la mort de George VI (un roi que la France républicaine avait adopté) a suffi pour effacer le souvenir de ces nuages légers. Une fois de plus — comme toujours dans les heures graves — nous nous sommes trouvés côte à côte.

Aux obsèques de George VI, j'ai vu les derniers rois de la terre suivre à pied, dans un décor de puissance et de gloire, un cercueil d'une bouleversante petitesse. Une reine de quatre-vingt-trois ans, debout dans l'embrasure de sa fenêtre, seule, droite et sèche, mesurait froidement le destin qui lui arrachait son fils. Sous les étendards des chevaliers de la Jarretière, George VI rejoignait, dans la crypte des rois, les monarques éclairés et les autres. Et cette grande messe de la mort, au chant obsédant et féerique des cornemuses, ce n'étaient pas les archevêques, les hérauts d'armes, les chambellans qui la célébraient : c'était le peuple anglais tout entier. George VI a régné sur trois chapitres terribles : la guerre, la fin de l'Empire, et le partage du monde en deux camps. Mais il a maintenu, au-dessus des querelles, les symboles de la communion nationale. Tout en demeurant le souverain exemplaire, le serviteur obéissant de la constitution, le modèle des vertus simples et bourgeoises, il a réussi, pourtant, par sa tranquille présence, à préserver l'Angleterre des passions qui désagrègent, à la retenir sur la pente où logiquement le socialisme aurait dû l'entraîner. La monarchie, après l'abdication d'Édouard VIII, fut un instant remise en question : elle ne l'est plus aujourd'hui. La Reine Élizabeth II peut compter sur un loyalisme sans défaillance. Ce que la Couronne a perdu en autorité politique, elle l'a gagné en prestige : elle est et reste ce diamant magique qui suffit à concilier ce que la raison croit inconciliable, l'émancipation des peuples et l'unité du commonwealth, le progrès social et la tradition, la liberté individuelle et le respect de l'État. Comment ne pas être confondu dans une Europe où les dernières cours se sont éteintes une à une, alors que ce monde puise les secrets de son « bonheur » dans l'économie politique, de voir régner une femme de vingt-six ans, une seconde Élizabeth, sur ce qui fut le premier des Empires ? Et comment expliquer, sinon par un besoin secret de majesté et de grandeur, que les Français de la 4e République, à l'heure même où leur gouvernement vacillait une fois de plus, se soient trouvés unanimes devant les fastes funèbres de Londres ?

MICHEL CLERC



# ★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

## SYNÉSIOS DE CYRÈNE

par Christian LACOMBRADE

(*Les Belles Lettres*, Paris)

HELLÈNE et chrétien, philosophe, essayiste et poète, Synésios naquit à Cyrène, colonie des Doriens de Théra, vers 370, et mourut vers l'an 413 de notre ère, croit-on. Issu d'une famille qui prétendait descendre des premiers fondateurs de l'illustre Cyrène, Synésios est une des personnalités les plus attachantes de cette curieuse époque, qui s'efforçait de garder les traditions de pensée de la culture grecque, et qui pourtant était déjà marquée par la lumière qu'apportait l'Evangile. Ami de la belle Hypothie, disciple fervent des hautes doctrines qui faisaient d'Alexandrie d'Egypte la rivale d'Athènes, Synésios sut allier à un esprit de formation païenne, un cœur illuminé par un rayon chrétien. Sa vie de grand seigneur lettré fut consacrée tout entière au bien d'une patrie trop souvent pillée par les Barbares, et cette tâche ingrate, le sage de Cyrène la poursuivit et la rendit encore peut-être plus efficace, lorsque ses concitoyens en eurent fait leur évêque.

Depuis plus d'un demi-siècle aucune étude d'ensemble n'avait été publiée, en France, sur l'existence et les œuvres de ce lyrique et si captivant personnage. L'érudition de M. Christian Lacombrade vient à propos combler cette lacune et redonner à cette grande figure un lustre plus précis, un intérêt nouveau, une attirance d'un charme plus fondé.

MARIO MEUNIER

## LA QUERELLE DE L'ART SACRÉ

par le Père REGAMEY O. P.

(*Éditions du Cerf*)

CETTE brochure est un tirage à part d'un article paru en novembre 1951 dans *la Vie Intellectuelle* à la suite de la mise en accusation des ensembles religieux d'Assy, de Vence, des Breseux, d'Audincourt, inspirés, s'il faut en croire leurs détracteurs, par une volonté délibérée et poussée jusqu'à l'extrême, de rompre avec la tradition de l'art religieux au lieu de le rajeunir avec « modération ».

Le Père Regamey souligne que les œuvres incriminées sont celles de grands artistes : Rouault, Matisse, Léger, Bazaine et profondément chrétiens. Les accusations portées contre leurs œuvres sont d'après le P. Regamey le fait de personnes souvent bien intentionnées, mais ignorantes des valeurs artistiques et qui transposent arbitrairement dans le domaine de la création artistique des vues politiques : à un gouvernement « modéré » doit correspondre un art également « modéré ».

Quand on voit à quelles tristes horreurs conduit l'art dit de Saint-Sulpice on peut souhaiter que les ignorants laissent aux connaisseurs le soin de choisir pour eux. Ce qui ne prouve pas nécessairement que Léger, par exemple, doive être considéré comme le plus souhaitable des peintres religieux.

SOLANGE DE LA BAUME

## LA PSYCHANALYSE ET LES NÉVROSES

par les Drs R. LAFORGUE et R. ALLENDY

(*Payot*)

LA bibliothèque scientifique nous offre cette nouvelle édition d'un livre paru la première fois en 1924. Depuis lors la psychanalyse a fait son chemin en France. Comme en témoigne la prudente préface que le docteur Claude consentit à écrire pour la première édition — après avoir favorisé les travaux des auteurs dans sa clinique de Sainte-Anne — il fallait un certain courage pour divulguer à cette époque dans notre pays les idées maîtresses de la science fondée par Freud.

La hardiesse n'exclut ni la rigueur ni l'honnêteté scientifiques : certaines retouches apportées en toute franchise par le docteur Laforgue après vingt-cinq années de pratique, le prouvent. Des détails thérapeutiques peuvent avoir évolué et s'être perfectionnés mais l'épreuve du temps et de l'expérience laisse les bases de la méthode singulièrement consolidées.

Tout dogmatisme est absent de ce livre facile et agréable à lire : sur des exemples précis les docteurs Laforgue et Allendy montrent comment la méthode psychanalytique révèle la genèse des névroses qui sont notamment à l'origine de la frigidité, de l'homosexualité ou de l'impuissance, puis ouvre le chemin de la guérison.

La fin comporte un chapitre remarquable sur la technique de la Psychanalyse : on verra quelles qualités sont nécessaires aux praticiens de cette branche de la médecine où les bonoraires eux-mêmes font partie du traitement.

L. AMAR

## JE SUIS PRÊTRE

par Goulven de Kermadeuc

*(Éditions du Conquistador)*

On éprouve quelque gêne à voir traiter un tel sujet dans la collection : « Mon métier ». L'auteur lui-même le sent et parle de ce « métier » avec respect ; il rappelle qu'il ne différait pas, à l'origine, du mot « ministère ». Le livre est écrit sous forme de dialogues, pour le rendre accessible à tous. Les idées qu'il développe sont saines, et il montre clairement en quoi le sacerdoce n'est pas qu'un apostolat social. Mais cette forme catéchistique, par questions et réponses, est trop pauvre pour cerner le mystère d'une telle vocation. L'ouvrage nous paraît donc s'adresser à un public populaire (ce n'est pas un reproche). Il est revêtu de *l'Imprimatur*.

PIERRE DE BOISDEFFRE

## ✕ LA CURIEUSE AVENTURE ✕ DES BOULEVARDS EXTÉRIEURS

par Jean Valmy-Baysse

*(Éditions Albin-Michel)*

Ce gros volume, gonflé d'anecdotes, raconte la grande, la petite et jusqu'à la minuscule histoire des boulevards extérieurs parisiens, créés sous Louis XVI, et pour lesquels Claude-Nicolas Ledoux entreprit la construction de ses audacieuses « Propylées », dont il reste aujourd'hui bien peu de témoins...

M. Jean Valmy-Baysse a retracé patiemment et minutieusement les étapes historiques politiques, artistiques, scientifiques, théâtrales et galantes de cette complexe ceinture urbaine et, avec érudition, il a réussi à composer un tableau nécessairement touffu, mais toujours attachant, de la destinée picaresque des boulevards extérieurs — que personne encore n'avait si amoureusement étudié.

Il est ici question de toutes choses, de mylord Larsouille, du cirque Fernando et du bal Bullier, d'Eugénie Buffet, du théâtre libre, du Retour des Cendres, de la libération de Paris, de la colline de Chaillot et de l'O.N.U. Ce livre est, par conséquent, tout à fait amusant et, parfois même, passionnant pour qui aime à examiner la petite histoire avec une grosse loupe. Aussi bien, est-ce là l'épopée familière des barrières de notre ville.

YVAN CHRIST

## ✕ ✕ ✕ LE DRAME HUMAIN ✕ ✕ ✕ DE L'INSÉMINATION ARTIFICIELLE

par Raymond Rambaur *(Flammarion)*

L'insémination artificielle a fait de sensibles progrès dans le domaine humain ; elle constitue parfois un remède à la stérilité ; elle apporte satisfaction aux femmes non mariées estimant essentiel le droit à la maternité. Cette récente découverte, déjà très utilisée dans les pays anglo-saxons, présente des incidences dans de multiples domaines : individuel, collectif, légal, juridique, moral, religieux, social, politique et même philosophique.

Juriste et sociologue, R. Rambaur expose avec beaucoup d'objectivité et de compétence ce grave problème qui ne saurait laisser personne indifférent.

Ce livre est susceptible d'intéresser un vaste public : médecins, juristes, moralistes, sociologues, religieux, philosophes.

A. TÉTRY

## DICTIONNAIRE D'ABRÉVIATIONS

par Hubert Baudry *(Éditions de Monligeon)*

A qui n'est-il arrivé de demeurer perplexe en face d'un texte bourré d'abréviations chargées de sens pour l'auteur, inintelligibles pour le lecteur ? Ce dictionnaire fournit le sens de huit mille abréviations (scientifiques, techniques, etc.). Car voilà où nous en sommes : huit mille abréviations — et Racine n'employait que douze cents mots !

## THÉATRE COMPLET DE FEYDEAU

(Tome V - *Le Bélier*)

*Je peux dire que la musique je l'ai sucée à la mamelle... à la mamelle de mon père. — Il était musicien ? — Il était organiste. — Avec votre voix vous ne vous êtes pas présenté à l'Observatoire ? — A l'observatoire ? — Oui à l'Observatoire de Musique.* » Ainsi débute dans les coq-à-l'âne et les hilarantes absurdités l'amusant *Mariage de Barillon* qui est groupé avec *Monsieur Chasse* (récemment repris à Paris avec un grand succès, soixante ans après la création) et *Le Circuit* dans le tome V de ce si utile (et distrayant) *Théâtre complet de Feydeau* dont nous avons déjà signalé les précédents volumes.

*(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villeboeuf, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.*

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 508-2-52.

UNE

COLLECTION

QUI SÉDUIRA

TOUS

LES AMATEURS

DE BEAUX LIVRES

# " LES MEILLEURS ROMANS DU DEMI-SIÈCLE "

Un jury éminent vient de couronner les douze meilleurs romans du demi-siècle parus entre 1900 et 1950, auxquels a été ajoutée *la Vagabonde* de Colette qui, présidente d'honneur du jury, ne pouvait consentir à figurer parmi les auteurs choisis.

Cette sélection a fait l'objet d'une collection de luxe à tirage limité, illustrée par les meilleurs artistes du Livre, tirée sur les presses de l'Imprimerie Nationale sur vélin d'Arches à la forme, présentée sous étui spécial de luxe.

LISTE DES VOLUMES

*Valery Larbaud*
FERMINA MARQUEZ
*Anatole France*
LES DIEUX ONT SOIF
*Maurice Barrès*
LA COLLINE INSPIRÉE
*Marcel Proust*
UN AMOUR DE SWANN
*Georges Duhamel*
CONFESSION DE MINUIT

*Jacques de Lacretelle*
SILBERMANN
*André Gide*
LES FAUX-MONNAYEURS
*François Mauriac*
THÉRÈSE DESQUEYROUX
*André Malraux*
LA CONDITION HUMAINE

*Georges Bernanos*
JOURNAL D'UN CURÉ DE CAMPAGNE
*J.-P. Sartre*
LA NAUSÉE
*Jules Romains*
LA DOUCEUR DE LA VIE
*Colette*
LA VAGABONDE

Dunoyer de Segonzac, Berthold Mann, Clairin, Decaris, Galanis, Van Dongen, Matisse, etc., ont gravé pour le frontispice de chaque volume une lithographie ou une eau-forte originale.

Le tirage a été limité à 3.000 exemplaires numérotés sur vélin des Papeteries d'Arches à 2.700 fr. le volume format in-8 sous étui spécial de luxe.

Nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs de la *Revue de Paris* la possibilité d'acquérir cette collection unique payable en douze mois. (Conditions valables pendant la durée de la souscription seulement.) Il leur suffira de nous envoyer le bulletin de souscription ci-dessous.

CE QUE DIT LA PRESSE :

« *Ainsi les déjeuners passionnés d'un jury ont-ils donné naissance à un monument de bibliophilie qui nous semble le bienvenu... Cette collection solennelle trouvera une vie vraie dans nos bibliothèques.* » — Le Figaro Littéraire.

« *Une des plus belles réussites de l'édition et de la typographie françaises... Du style, et du plus pur, et c'est ainsi que les plus grands écrivains du temps présent entrent dans la grande famille des classiques. Les portraits des auteurs, gravés sur cuivre ou sur pierre, sont signés Van Dongen, Dunoyer de Segonzac, Berthold Mann, Valentine Hugo, Galanis, Decaris, Matisse, etc. Une perfection de plus.* » — Gazette de Lausanne.

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A adresser à l'OFFICE DE CENTRALISATION D'OUVRAGES, 7, rue des Grands-Augustins, Paris (6e).

Veuillez m'envoyer une collection des MEILLEURS ROMANS DU DEMI-SIÈCLE aux conditions suivantes :

— soit, à la cadence d'un volume par mois contre remboursement du prix du volume, 2.700 francs — plus les frais de port et de remboursement. Je joins à ma souscription la somme de 2.700 francs — à valoir sur le treizième volume qui me sera fourni sans paiement ;

— soit, *afin de profiter de conditions préférentielles*, je désire recevoir immédiatement et *franco* les 13 volumes parus et en joins le montant, soit 35.100 francs, à ma souscription.

Paiement par mandat, chèque ou virement à notre C.C.P. Paris 693-34. Conditions valables pour la France et les Colonies.

*NOM* .....

*ADRESSE* .....

R. P. 1

**VIENT DE PARAITRE**

*LES GRANDES BIOGRAPHIES*

**ANDRÉ BILLY**
de l'Académie Goncourt

# SAINTE-BEUVE

***SA VIE ET SON TEMPS***

* *Le Romantique 1804-1848* .. .. .. .. .. .. .. Un vol. **950** fr.

**JEAN D'ESME**

# BOURNAZEL

**L'HOMME ROUGE**

Un vol. avec 34 illustrations hors-texte : **575** fr.

**R. P. YVON**
Capucin, ancien aumônier des Terre-Neuvas

# LE DRAME

**DE L'INDÉPENDANCE INDIENNE**

Un vol. **580** fr.

*BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE*

**EMMANUEL AEGERTER**

# LE MYSTICISME

Un vol. **500** fr.

*FLAMMARION*

## VIENT DE PARAITRE

Gilbert CESBRON ..... **LES SAINTS VONT EN ENFER**

Hugues PANASSIÉ ..... **QUAND MEZZROW ENREGISTRE**

★

***Collection " Pavillons "***

Graham GREENE ..... **LA FIN D'UNE LIAISON**

John P. MARQUAND ..... **LA FILLE DE B.F.**

Ralph BARTON PERRY ..... **PURITANISME ET DÉMOCRATIE**

C.P. SNOW ..... **LA LUMIÈRE ET LES TÉNÈBRES**

Ethel WATERS ..... **LA VIE EN BLUES**

## ROBERT LAFFONT

## NOUVEAUTÉS 1952

Général d'ASTIER DE LA VIGERIE ..... **LE CIEL N'ÉTAIT PAS VIDE**

Emmanuel d'ASTIER ..... **LES DIEUX ET LES HOMMES**

Nigel BALCHIN ..... **TRAVERSÉE DE LA NUIT**

Julien BENDA ..... **MÉMOIRES D'INFRA-TOMBE**

Maurice CHEVALIER ..... **Y A TANT D'AMOUR**

Alfred COLLING ..... **CÉSAR FRANCK**

Raymond DUMAY ..... **BONJOUR FANNIE**

Pierre FISSON ..... **LES AMANTS DE SÉOUL**

Jean-Jacques GAUTIER ..... **NATIVITÉ**

Sirana GURIAN et Richard GEBAULT **LES JOURS NE REVIENNENT JAMAIS**

Robert MOREL ..... **LA FERNANDE**

René PASSERON ..... **IO LOURDE**

Henri MORTON ROBINSON. **LA GRANDE TEMPÊTE DE NEIGE**

Louise WEISS ..... **SABINE LEGRAND**

## JULLIARD

**PAYOT,** 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, **PARIS**

***Vient de paraître :***

**F. ALEXANDER**

Directeur de l'Institut de Psychanalyse de Chicago, professeur de Clinique Psychiatrique à l'Université d'Illinois.

# LA MÉDECINE PSYCHOSOMATIQUE

## ses principes et ses applications

suivi de

## Les fonctions de l'appareil sexuel et leurs troubles

par Thérèse BENEDEK, M. D.

*Préface du Dr de Gracianssky, médecin des Hôpitaux - Traduction de S. Horinson et du Dr E. Stern*

**Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 5 figures . . . . . 700 fr.**

L'influence des facteurs psychologiques sur les troubles de la santé.

---

**Ernest d'ASTER,** Ancien professeur à l'Université de Giessen.

# HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

**Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*. Traduction de Marcel Belvianes . . . . 1.000 fr.**

Le développement de la philosophie dans le monde, de l'antiquité à nos jours.

---

**Charles KERENYI**

Ancien professeur à l'Université de Szeged (Hongrie), professeur de Mythologie à l'Institut C. G. Jung de Zurich.

# LA MYTHOLOGIE DES GRECS

## Histoires des Dieux et de l'Humanité

**Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*. Traduction de Henriette de Roguin . . . . 900 fr.**

« Le secret de la vie vous approche et vous prend par la main ».

---

**D. L. OLIVER,** professeur à l'Université Harvard.

# LES ILES DU PACIFIQUE

## L'Océanie, des temps primitifs à nos jours

**Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Géographique*, avec 27 dessins et cartes . . . . . 1.000 fr.**

« Le monde est entré dans l'ère du Pacifique ».

---

**Marc-R. SAUTER**

Professeur d'Anthropologie et de Paléontologie humaine à l'Université de Genève.

# LES RACES DE L'EUROPE

**Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 29 figures et 14 cartes . . . . . 1.000 fr.**

Les diverses races d'hommes qui ont fait l'Europe.

**Du même auteur :**

**Préhistoire de la Méditerranée.** Les cadres naturels. *La Méditerranée Occidentale :* **France et Ligurie, Italie, Espagne, Afrique du Nord.** *La Méditerranée Orientale :* **Egypte, Proche-Orient, Péninsule des Balkans. In-8°, avec 42 dessins de l'auteur . . . . . 420 fr.**

---

**Métropolite SÉRAPHIM**

# L'ÉGLISE ORTHODOXE

## Les dogmes, la liturgie, la vie spirituelle

**Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique* . . . . . 650 fr.**

Histoire de l'Eglise d'Orient, des premiers siècles à nos jours.

Extrait de la Table des Matières. **Exposé dogmatique :** Sources et bases de la doctrine orthodoxe. — Anthropologie. — Christologie. — Les Saints Mystères. — Conditions eschatologiques de l'orthodoxie. **Exposé historique :** L'Eglise des trois premiers siècles. — Les sept conciles œcuméniques. — Fluctuations dans les rapports entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident. — Leurs points communs. — Le grand schisme. — Tentatives de retour à l'unité. — Histoire des Eglises orthodoxes autocéphales. — **Les Eglises nationales particulières d'Orient.** — **La vie spirituelle dans l'orthodoxie :** L'Eglise. — Le Culte. — Le monachisme.

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

BERNARD DE VAULX

HISTOIRE DES MISSIONS CATHOLIQUES FRANÇAISES

Un livre indispensable, qui est non seulement une synthèse de l'œuvre des missionnaires du XVII^e au XIX^e siècle mais qui apporte des éléments nouveaux

Un volume avec cartes 900 frs

CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE

AUGUSTE BAILLY

LES GRANDS CAPÉTIENS (1200 - 1328)

Trois grands rois : Philippe-Auguste
Saint Louis
Philippe le Bel...

Une seule politique : la grandeur de la France.

Un volume : 450 frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

**LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD**
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS-14e

*CE QUE LA CRITIQUE ÉTRANGÈRE A DIT DU ROMAN DE*

# PAUL MORAND

# LE FLAGELLANT DE SÉVILLE

*« J'ai fait lire ce livre à quelques Espagnols où il n'y eut qu'une voix pour reconnaître dans ce livre la fidélité des peintures, comme l'indépendance de l'auteur et son souci de justice. Me voilà plus à l'aise pour dire combien ces qualités m'avaient frappé moi-même. »*

**Marcel Arland** (LA GAZETTE DE LAUSANNE)

*« L'action et l'intrigue sont l'une et l'autre admirables. »*

**G. Slocombe** (NEW YORK HERALD)

*« Le chef-d'œuvre de Paul Morand. »*

**André Brisson** (LE PHARE DE BRUXELLES)

*« En écrivant* **" Le Flagellant de Séville "** *Paul Morand a certainement écrit le meilleur de ses livres. Un essai qui mérite de passer à la postérité. »*

**Jean Marteau** (LA TRIBUNE DE GENÈVE)

Un volume. . . . . **500** fr.

LE FONDATEUR DE
L'EMPIRE PERSE

ALBERT CHAMPDOR

CYRUS

"ROI DU MONDE"
au VIe siècle av. J.-C.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

*Une histoire ancienne toujours actuelle*

LE RAYON D'HISTOIRE
LOUIS JACOB

LES SUSPECTS
PENDANT LA RÉVOLUTION

"Sous le vent de la Terreur"

HACHETTE

Un volume broché

# AINSI SOIT-IL

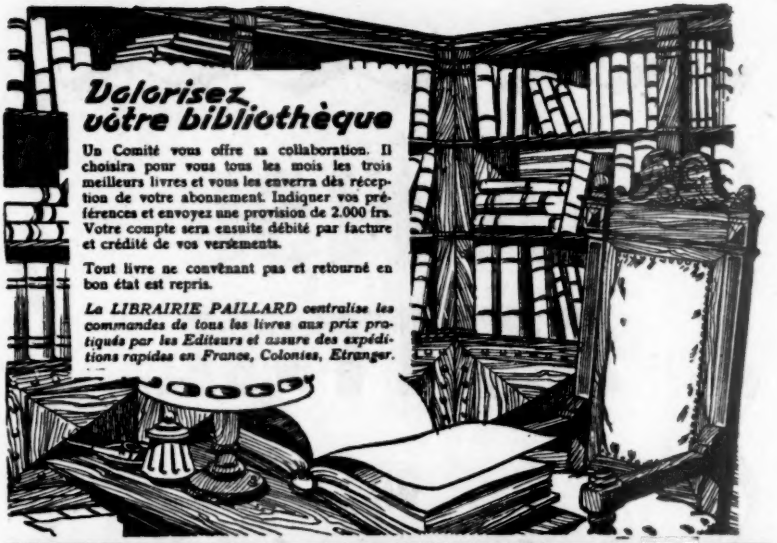
ou

## Les Jeux sont faits

*La dernière œuvre d'*

# ANDRÉ GIDE

nrf




**LIBRAIRIE PAILLARD**

1, PLACE ALPHONSE DEVILLE, PARIS, 6e, C/C/P 9344

LES **ANNALES** · CONFERENCIA ·

REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE MARS

**ANDRÉ SIEGFRIED**
*de l'Académie française*

**L'AME DES PEUPLES**

I. — Les Noirs dans le monde

•

**R. P. RIQUET, S. J.**

**LE CHRÉTIEN FACE A LA PAIX**

•

**MICHEL-MAURICE LÉVY**

**PELLÉAS ET MÉLISANDE**

•

*ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :*

LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e

LE NUMÉRO : 85 FR.

***Pour classer vos livraisons***

DE LA

**REVUE DE PARIS**

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE, GRENAT

*Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées*

•

PRIX DU CARTONNAGE
**350** francs (FRANCO DE PORT)

## LES ILES D'OR

*Un grand livre d'histoire :*

GÉNÉRAL BOR-KOMOROWSKI

**HISTOIRE D'UNE ARMÉE SECRÈTE**

*Le récit du chef qui a commandé l'héroïque insurrection de Varsovie et qui a été à la tête de la Résistance polonaise*

750 fr.

Z. STYPULKOWSKI

**INVITATION A MOSCOU**

*Un témoignage capital sur les procès de Moscou et sur la Pologne*

720 fr.

A. CILIGA

**LA YOUGOSLAVIE**

*SOUS LA MENACE INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE*

180 fr.

P. BRIÈRE

**SALAIRES ET NIVEAU DE VIE EN U.R.S.S.**

150 fr.

---

CONRAD VILNIUS

**LA CROIX A L'OMBRE DU RIDEAU DE FER**

360 fr.

VICTOR SERGE

**LE TOURNANT OBSCUR**

330 fr.

A. OURALOV

**STALINE AU POUVOIR**

600 fr.

J. CZAPSKI

**TERRE INHUMAINE**

450 fr.

GÉNÉRAL EL CAMPESINO

**LA VIE ET LA MORT EN U.R.S.S.**

345 fr.

AMIRAL AUPHAN

**MENSONGES ET VÉRITÉ**

*ESSAI SUR LA FRANCE*

300 fr.

**LES GRIMACES DE L'HISTOIRE**

600 fr.

A. CILIGA

**DIX ANS DERRIÈRE LE RIDEAU DE FER**

I. Au pays du mensonge déconcertant. 360 fr.

II. Sibérie terre de l'exil et de l'industrialisation. 420 fr.

**Diffusion PLON - 8, rue Garancière, PARIS 6e**

**HENRY BORDEAUX**
de l'Académie française

# LES TROIS SŒURS DES ILES

*roman*

In-16. Sous couverture illustrée. .. .. .. .. .. **480** fr.

---

**JAN VAN DORP**

# LES LANCEURS DE RAILS

*roman*

In-8° soleil. Sous couverture illustrée .. .. .. **600** fr.

---

# DE LA BANQUISE A LA JUNGLE

*Textes de :* Bertrand FLORNOY - Marcel ICHAC - Paul-Émile VICTOR - Jacques-Yves COUSTEAU - Alfred METRAUX - Marcel GRIAULE, etc... *réunis par Henri LAUGA*

In-16. Une carte et un dessin dans le texte - Un tableau hors-texte .. .. .. .. .. **390** fr.

---

**CAMILLE BELGUISE**

# ÉCHOS DU SILENCE

In-16 .. .. .. .. .. .. .. **300** fr.

---

**GASTON BARDET**

# DEMAIN, C'EST L'AN 2000!

In-16 .. .. .. .. .. .. .. **480** fr.

---

**DUC DE LA FORCE**
de l'Académie française

# LE MARÉCHAL DE LA FORCE

UN SERVITEUR DE SEPT ROIS
TOME II

In-8° carré. 7 illustrations et 2 cartes hors-texte .. .. .. .. **960** fr.

**PLON**

## LA PALATINE

*Vient de paraître*

### MAX D'OLLONE

# LE LANGAGE MUSICAL

*Du fait que la musique est un puissant moyen d'expression, peut-on déduire qu'elle soit une langue? En a-t-elle les caractéristiques? Peut-on l'étudier comme telle?*

UN VOL. AVEC DE NOMBREUX EXEMPLES MUSICAUX. In-8° jésus : **495** fr.

---

### LA VARENDE

# LE SORCIER VERT

*Le pays d'Ouche a toujours été sourdement agité par le diabolisme ; l'auteur, en publiant cet âpre récit, nous avertit qu'il a brouillé les pistes, pour ne laisser paraître que l'élément romanesque, d'une intensité tragique.*

COLL. " MAITRES DU ROMAN " N° 19 In-8° écu. **600** fr.

UN VOL. TIRÉ A 3.300 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER FIN

---

### HENRY MULLER

# TROIS PAS EN ARRIÈRE

*(Souvenirs)*

**Le service secret de l'édition :**

**BOURDET... CHARDONNE... MAURIAC... MAUROIS... MONTHERLANT...**

Un vol. In-16 : **420** fr.

## LA TABLE RONDE

# LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VI^e

*NOUVEAUTÉS*

SIGRID UNDSET

## RETOUR A L'AVENIR

*L'exode de la grande romancière norvégienne en 1940, à travers la Suède, la Russie, le Japon, pour arriver aux États-Unis, où, en pleine guerre, elle se rappelle le passé et interroge l'avenir.*

1 vol. : **480** fr.

ANTONINA VALLENTIN

## H. G. Wells

*ou*

## La Conspiration au grand jour

*L'étonnante destinée de l'écrivain visionnaire, de l'homme politique qui incarne, en même temps que l'idéal du socialisme humanitaire, un demi-siècle d'histoire.*

1 vol. : **660** fr

***RÉIMPRESSION***

## LES GENS DE PAR ICI

par

ANNE DE TOURVILLE

*l'auteur de* **JABADAO**

1 vol. : **480** fr.

***Pour paraître en Mars***

## LE PAIN DES HOMMES

*le nouveau roman de*

**PEARL BUCK**